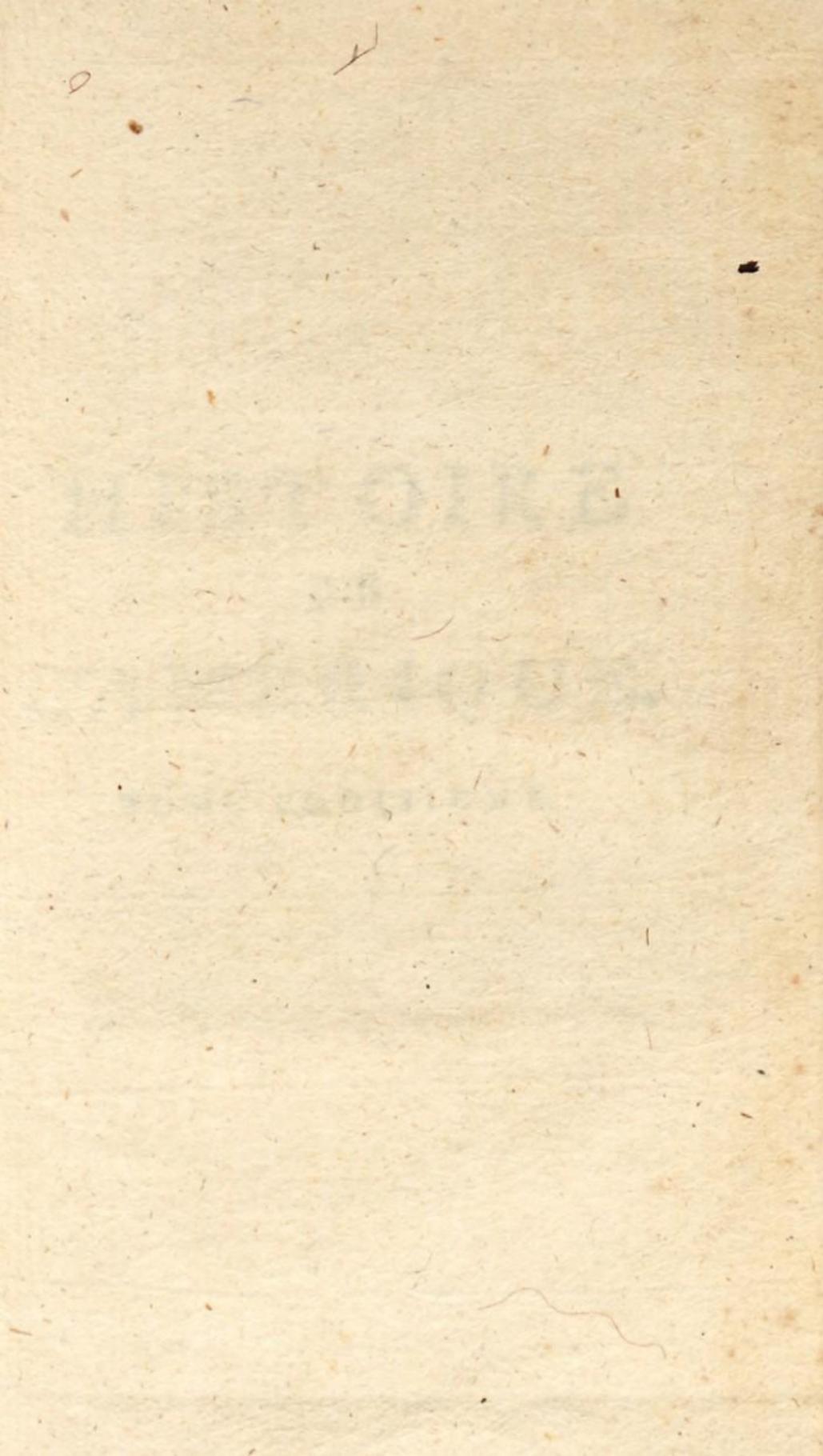


3025. I. P. d. 1. d.





HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.
TOME TROISIÈME.

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME TROISIÈME

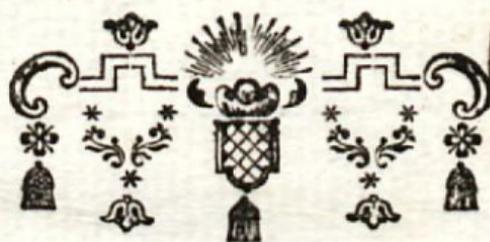
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

Par M. ROBERTSON, Docteur en Théologie,
Principal de l'Université d'Edimbourg,
& Historiographe de Sa Majesté Britannique
pour l'Ecosse.

NOUVELLE EDITION,

revue, corrigée & augmentée d'après la seconde
Edition Angloise & enrichie des Cartes
nécessaires.

TOME TROISIEME.



A A M S T E R D A M,

Chez D. J. C H A N G U I O N.

M D C C L X X I X.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

Par M. ROBERTSON, Docteur en Théologie,
Professeur de l'Université d'Edimbourg,
& Historiographe de Sa Majesté Britannique.
Traduit de l'Anglais par M. de la Harpe.

NOUVELLE ÉDITION.

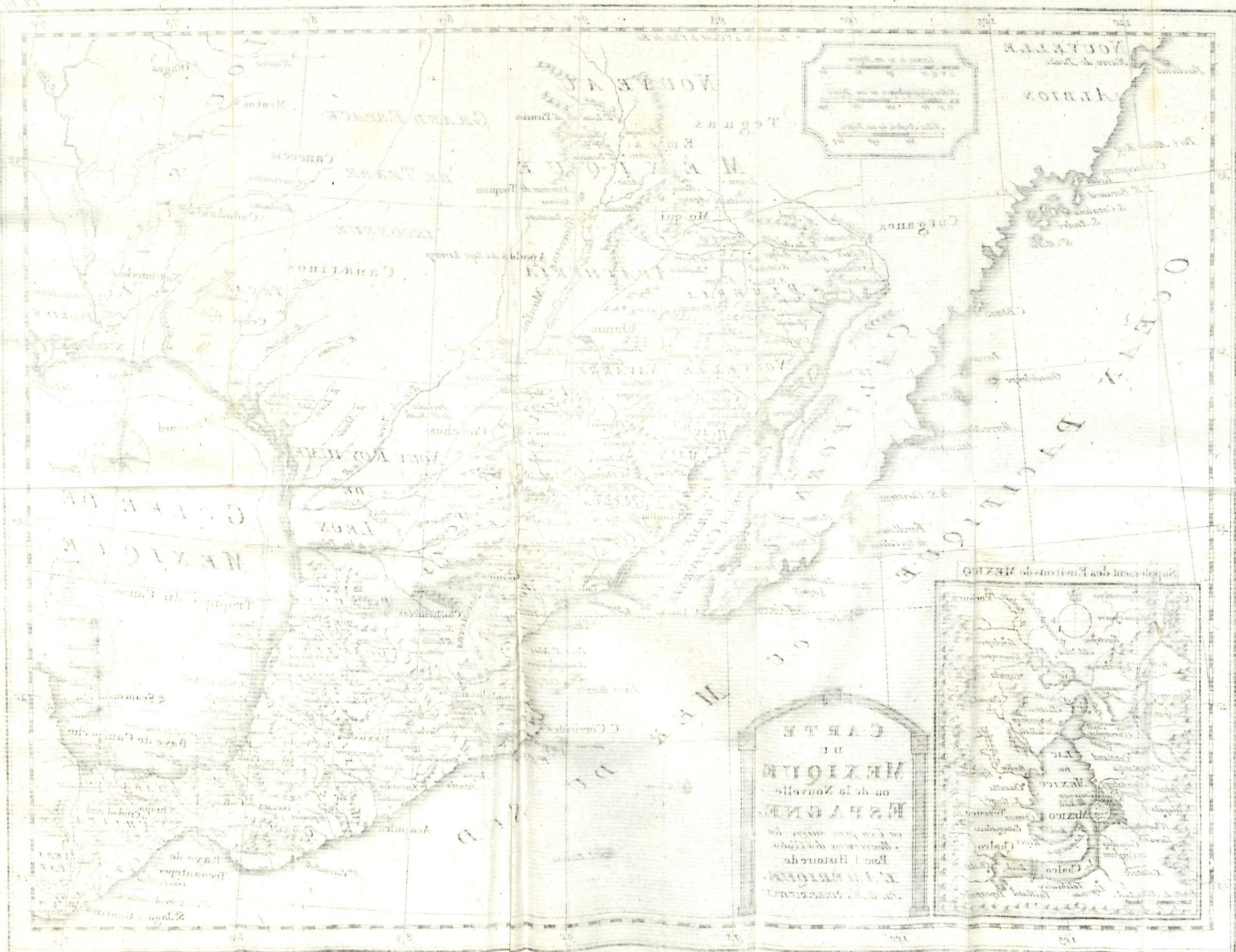
Le volume corrigé & augmenté d'après le second
Édition Anglaise & enrichi des Cartes
nécessaires.

TOME TROISIÈME.

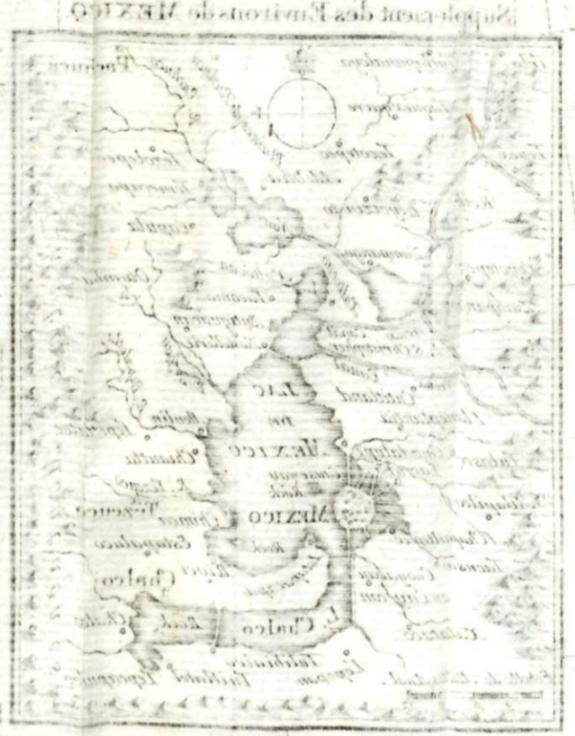


M. M. S. T. E. R. D. A. M.
Chez D. J. CHANGUION
M. D. C. C. L. X. X.

Avec Privilège de M. S. les États de Hollande & de West-Frisse.



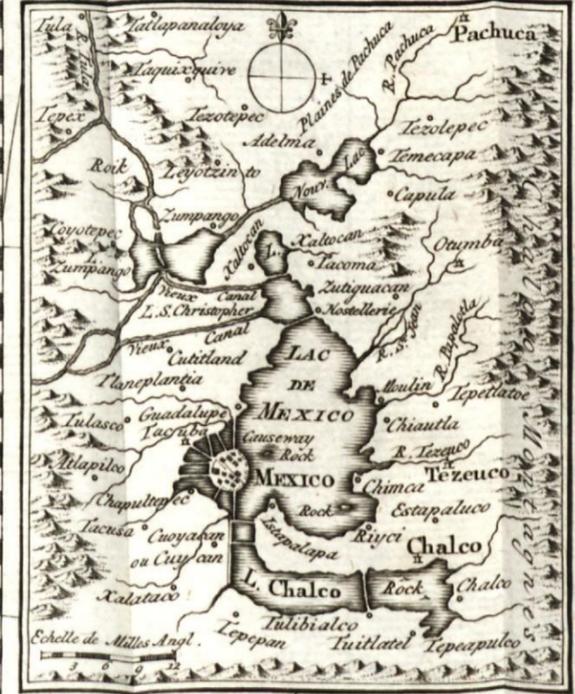
CARTE
DU
MEXIQUE
ou de la Nouvelle
Espanne
avec une carte de
la Nouvelle Espagne
Point d'histoire de
la Nouvelle Espagne





CARTE
DU
MEXIQUE
ou de la Nouvelle
ESPAGNE,
ou l'on peut suivre les
Mouvements des Côtes.
Pour l'Histoire de
L'AMÉRIQUE.
Par le D. ROBERTSON.

Supplement des Environs de MEXICO.





HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIÈME.

GRIMALVA étant retourné à Cuba trouva presque achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter, & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit servi en même-tems du crédit que lui donnoit sa place pour engager les plus considérables à embrasser le service militaire (1). Comme la nation Espagnole, à cette époque,

Liv. V.
1518.
Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la nouvelle Espagne.

(1) Voyez la NOTE I.

Liv. V.
1518.

étoit passionnée pour les entreprises périlleuses, on trouva bientôt un grand nombre de soldats brûlans de se signaler; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance; & le caractère du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquès eût une ambition excessive & qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avoit, ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit, nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Dans cette position critique, il forma le projet chimérique non-seulement de faire cette grande conquête pour ainsi dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépride & de talens supérieurs, parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer; mais en même-tems, par la jalousie naturelle aux ames étroites, il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand

il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement, un homme qui réunît ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impossible de les trouver dans un même personnage. Tous ceux qui se distinguoient par le courage & les talens, avoient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instrumens passifs; & ceux qui paroïssent plus doux & plus dociles, manquoient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise. Ces considérations augmentoient ses perplexités & ses alarmes. Il délibéroit encore & n'osoit fixer son choix, lorsqu'Amador de Lares, trésorier du roi à Cuba, & André Duero son secrétaire, les deux personnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par son irrésolution même à lui proposer un sujet auquel on n'avoit pas encore pensé; ils appuyerent leur recommandation avec tant d'adresse & de persévérance, que malheureusement pour Velasquès & fort heureusement pour leur patrie ils parvinrent à le déterminer (1).

(1) B. Diaz, chap. 19. Gomera, Chron. chap. 7. Herrera, decad. 2, Lib. III, cap. 2.

Liv. V.
1519.
Il choisit
Cortès
pour la
commander.

L'homme qu'ils lui proposèrent étoit Fernand Cortès. Il étoit né, en 1485, à Medellin petite ville de l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avoit été destiné d'abord à l'étude des loix, carrière qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune, & il fut envoyé à Salamanque où il prit quelque teinture des Sciences. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenoit pas à son génie ardent & inquiet, & se retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chasse & aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si emporté, que pour satisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, son pere consentit à l'envoyer hors de sa patrie en qualité de volontaire dans quelque'une des armées Espagnoles. Cette nation avoit alors deux théâtres sur lesquels les jeunes gens qui cherchoient à se distinguer pouvoient déployer leur valeur: l'un étoit l'Italie où commandoit Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choisit le premier; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contre-tems lui fit

tourner ses vues du côté de l'Amérique où il étoit d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando gouverneur d'Hispaniola & son parent (1). A son arrivée à Saint Domingue, en 1504, il reçut un accueil conforme aux espérances brillantes qu'il avoit conçues, & le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables & lucratives; mais c'étoit peu pour son ambition. En 1511, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquès dans son expédition à l'isle de Cuba. Il s'y distingua tellement que, malgré quelques disputes violentes avec Velasquès, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ses bonnes grâces & une ample concession de terres & d'Indiens, sorte de récompense qu'on accordoit alors ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (2).

Quoique Cortès n'eût pas jusques-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit déployées en différentes occasions difficiles donnoient les plus grandes espérances & tour-

(1) Voyez la NOTE III.

(2) Gomera, *Chron. chap. I, 2, 3.*

LIV. V.
1518.

noient vers lui tous les yeux de ses compatriotes, comme sur un homme capable des plus grandes choses. L'ardeur de la jeunesse, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractère, contenue par la discipline & adoucie par le commerce de ses égaux n'étoit plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans ses plans, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, & ce qui est le caractère des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'esprit des hommes. Il joignoit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire & attirent le respect ; une physionomie séduisante, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, & une constitution robuste capable de soutenir les plus grandes fatigues.

Aussi-tôt que les deux confidens de Velasques lui eurent proposé Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit envain depuis si long-tems, un homme doué du talent de commander, & qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il ima-

ginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ses anciens différens avec Cortès & les grâces récentes qu'il venoit de lui accorder lui avoient gagné sa bienveillance; il se flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours.

LIV. V.
1518.

Cortès reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect & de reconnoissance pour le gouverneur. Il arbora sur-le-champ son drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire, & prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa ensuite toute son activité & tout son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre & à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres & ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre & des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvoient pas se former un équipage convenable à leur

Liv. V.
1513.

rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels il avoit été préféré parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représenterent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes, & cherchant à s'affurer leur respect & leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappelerent à Velasquès ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venoit imprudemment de montrer une si grande confiance & lui prédirent que Cortès se serviroit de son nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avoit effuyées, que pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de recevoir. Ces insinuations firent des impressions si profondes sur l'esprit soupçonneux du gouverneur, que Cortès reconnut bientôt dans sa conduite les marques de la défiance & du refroidissement, & d'après les conseils de ses amis Lares & Duero il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevassent de se confirmer & d'écla-

(1) Voyez la NOTE II.

ter avec violence. Connoissant tout le danger d'un retardement, il pressa ses préparatifs avec tant de promptitude qu'il mit à la voile de Sant-Jago de Cuba le 18 novembre. Velasquès l'accompagna au rivage & prit congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur commandant (1).

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Jago. Là il fut joint par plusieurs aventuriers & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit assez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Jago que la jalousie dont l'ame de Velasquès étoit dévorée s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'Armement n'étant plus sous ses yeux & à ses ordres, il sentoit que son pouvoir avoit cessé & que celui de Cortès devenoit plus absolu. Son imagination grossissoit toutes les circonstances qui avoient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès rame-

Liv. V.
1516.

Il veut lui
ôter sa
mission.

(1) Gomera, *Chron. chap. 7.* B. Diaz, *chap. 20.*

Liv. V.
1518. noient avec adresse Velasquès sur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ses craintes; ils appelerent même la superstition à leur secours; & avec autant d'adresse que de méchanceté, ils furent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendoit. Velasquès se repentit amèrement de la confiance imprudente qu'il avoit mise en un homme dont la fidélité lui paroissoit si suspecte, & dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès sa commission: mais celui-ci avoit déjà si bien gagné l'estime & la confiance de ses troupes & se trouva si assuré de leur zèle qu'en employant tantôt la séduction & tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité sans que les ordres de Velasquès fussent exécutés.

Et le faire
arrêter.

De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havane pour lever encore des soldats & achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminèrent à le suivre & s'engagerent à fournir le reste des approvisionnemens qui lui manquoient.

Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagemens, Velasquès, convaincu qu'il ne devoit plus compter sur un homme à qui il avoit fait connoître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalles que lui donnoit ce retardement pour tenter encore d'arracher le commandement à Cortès. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une foiblesse puérile ou d'une trahison manifeste pour avoir favorisé son évafion. Pour mieux s'affurer de l'exécution de son deffein, il envoya un homme de confiance à la Havane, chargé de remettre à Pedro Barba son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur le champ Cortès, de l'envoyer prifonnier à Sant-Jago fous une bonne efcorte & de fufpendre le départ de la flotte jufqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même-tems aux principaux officiers pour leur commander d'affifter Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de fon meffager un moine de faint-François avoit fait paffer la nouvelle de ce qui fe tramoit, à Barthélemy d'Olmedo, religieux de fon ordre, aumonier de la flotte de Cortès.

Liv. V.
1518.
Cortès
déconcer-
te les des-
seins de
Velasquès
& conti-
nue ses
prépara-
tifs.

Cortès, averti du danger, eut le tems de prendre ses précautions. La première fut d'éloigner de la Havane sous quelque prétexte Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquès devoit lui rendre respect dans une conjoncture aussi délicate. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & fut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquès. Comme les officiers ainsi que les soldats avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardent toute leur fortune, ils furent étonnés & indignés de cette basse jalousie, à laquelle le gouverneur vouloit sacrifier non-seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire & de richesses qu'eux-mêmes avoient conçues. Ils supplièrent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de ver-

fer tout leur sang pour le défendre contre Velasquès. Cortès céda aisément à des instances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il desiroit lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des soldats qui lui avoient donné des preuves si éclatantes de leur attachement & leur promit de les conduire incessamment à cette riche contrée qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs pensées & de leurs desirs. Cette déclaration fut applaudie avec tous les transports d'une joie militaire. Les menaces & les imprécations ne furent pas épargnées contre quiconque oseroit révoquer en doute l'autorité de leur général ou s'opposer à l'exécution de ses desseins.

Tous les préparatifs étoient faits pour son départ; mais, quoique les Espagnols de Cuba eussent rassemblé toutes leurs ressources pour cette expédition; quoique chaque établissement y eût fourni son contingent d'hommes & de provisions; quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables, & que chaque aventurier eût employé tous ses fonds & tout son crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la foiblesse de l'armement, bien peu proportionné en effet à un

Liv. V.
1518.

Etat de
ses forces.

Liv. V.
1518.

aussi grand objet que la conquête d'un vaste empire. La flotte consistoit en onze vaisseaux, dont le plus grand, décoré du titre d'amiral, n'étoit que de cent tonneaux; trois de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux, & sept petites barques sans ponts. Elle portoit six cents dix-sept hommes, dont cinq cents huit soldats & cent neuf matelots & ouvriers. Les soldats étoient partagés en onze compagnies, selon le nombre des vaisseaux, chacune commandée par un capitaine qui avoit en même-tems le commandement du vaisseau & celui des troupes quand elles seroient à terre (1). Comme l'usage des armes à feu parmi les nations de l'Europe n'étoit permis dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien disciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize soldats, armés de mousquets, trente-deux d'arquebuses & le reste d'épées & de piques; au lieu des armes défensives ordinaires, qui eussent été embarrassantes dans un pays chaud, les Espagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on

(1) Voyez la NOTE IV.

avoit reconnues être suffisantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que feize chevaux, dix petites pieces de campagne & quatre fauconneaux (1).

C'est avec ces foibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne. Comme l'enthousiasme religieux se trouvoit mêlé avec l'esprit de découverte & de conquête, & par une combinaison plus étrange, avec la cupidité même, dans toutes les entreprises des Espagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épi-
graphie, suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons. Les compagnons de Cortès, aussi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux passions qu'ils se mirent en mer non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du succès & de l'assurance d'être protégée par le ciel.

Liv. V.

1519.

1519.

1519.

1519.

10 Fév.

1519.

Son dé-

part de

Cuba.

(1) B. Diaz, c. 19.

Liv. V.
1519.
Il touche
à Cozumel.

Cortès déterminé à mouiller dans tous les endroits que Grijalva avoit visités, porta directement à l'isle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens Jérôme d'Anguilar, espagnol qui avoit été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement une dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprète. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabasco dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitans étoit entièrement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquaient avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirèrent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcertèrent leur

courage & les forcerent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, & donnerent à Cortès, des provisions, des habits de coton, un peu d'or & vingt femmes esclaves (1).

Cortès continua sa course à l'ouest sans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (2). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux sembloient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte & sans défiance & lui adresserent d'un air très-respectueux un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès se trouva dans le dernier embarras sur un incident dont il prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que causeroit

LIV. V.
1519.

(1) Voyez la Note V.

(2) B. Diaz, *chap.* 31, 36. Gomera, *Chron.* c. 16, 23. Herrera, *decad.* 1, *Lib.* IV, c. 11, &c.

Liv. V.
1519.

nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes & des gestes ; mais il ne demeura pas long-tems dans cette inquiétude. Un heureux hazard suppléa à ce qu'il n'eût pu exécuter avec toute la sagacité. Une des femmes esclaves qu'il avoit eues du Cacique de Tabasco se trouvant présente à l'entrevue de Cortès & de ses nouveaux hôtes, apperçut son embarras & la confusion d'Aguilar, & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata qu'Aguilar entendoit, ce que disoient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de Dona Marina, & qui fait une si brillante figure dans l'histoire du nouveau monde où les plus grands événemens sont presque toujours l'effet de petite causes & de foibles instrumens, étoit née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans une guerre & avoir éprouvé diverses aventures, elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabasco & avoit vécu assez long-tems parmi eux pour apprendre leur langue sans oublier la sienne. Quoique cette maniere de converser par l'entremise de

deux interprètes fût très-fatigante & très-ennuyeuse, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il vouloit pénétrer, & dans les transports de sa joie il regarda cet événement comme une marque éclatante des secours de la providence en sa faveur (1).

Il apprit alors que les deux personnes qu'il avoit reçues à son bord étoient des députés de Pilpatœ & de Teutilé, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordoit & qui étoit soumise à un grand monarque appelé Montezuma, l'autre commandant de ses troupes : ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en visitant leur côte & pour lui offrir les secours dont il pouvoit avoir besoin pour continuer sa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans leur message frappèrent Cortès. Il les assura dans les termes les plus respectueux qu'il abordoit chez eux avec des sentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propositions d'une grande importance pour l'intérêt du prince & de son royaume, & qu'il

(1) B. Diaz, c. 37, 38, 39. Gomera, *Chron.* c. 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, c. 4.

Liv. V.
1519.

les exposeroit en personne au gouverneur & au général. Le lendemain matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux & son artillerie, & ayant choisi un terrain convenable, il commença à y élever des baraques & à en faire un camp fortifié. Les Indiens au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les destructeurs de leur pays, les aidèrent dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empressement dont ils ont eu depuis tant de raison de se repentir.

Sa première entrevue avec les Mexicains.

Le jour suivant Pilpatoë & Teutilé vinrent au camp avec une nombreuse suite, & Cortès les regardant comme les ministres d'un grand roi les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits Caciques avec lesquels ils traitoient. Il leur apprit qu'il venoit en qualité d'ambassadeur de Don Charles d'Autriche, roi de Castille & le plus puissant monarque de l'Est, & qu'il étoit chargé de propositions d'une telle importance qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en sa présence sans perdre de tems. Les officiers Maxicains ne purent ca-

cher l'embarras que leur cauſoit une demande qu'ils prévoyoit devoir être fort mal reçue de leur ſouverain, dont l'eſprit étoit déjà rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premières nouvelles qu'il avoit apprises de l'apparition des Eſpagnols ſur les côtes de ſon empire. Mais avant d'entreprendre de diſſuader Cortès de ſon projet ils s'efforcèrent de gagner ſa bienveillance en le preſſant d'accepter des préſens qu'ils vouloient mettre à ſes pieds en qualité d'humbles eſclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils conſiſtoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur conſidérable & d'un travail curieux. La vue de ces préſens produiſit un effet bien différent de celui que ſe propoſoient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Eſpagnols loin de la ſatifier, & leur inspira une ſi vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produiſoit ces richèſſes, que Cortès ſe donnant à peine le tems d'écouter les raiſons par leſquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit

Liv. V.
4519.

avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue quelques peintres, à la suite des chefs des Maxicains, avoient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats Espagnols & tout ce qui avoit frappé davantage leurs regards. Cortès qui s'en apperçut & qui apprit que ces dessins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus imposante des objets étonnans qui se présentoient pour la première fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre; pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux donner une idée imposante de la bravoure de ses soldats & de la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvemens dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force & son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais, voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices

militaires avec le silence & l'étonnement qui sont naturels lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paroissent redoutables; mais au bruit du canon plusieurs s'enfuirent, d'autres tomberent de frayeur, & tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les calmer & à les rassurer. Leurs peintres employèrent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caractères qui pussent rendre les choses extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins.

On dépêcha sur le champ des couriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortès envoyoit en même-tems au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passoit dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe

Liv. V.
1519.

Négociations avec Montézuma.

LIV. V.
1519.

même ne connoissoit pas encore. Ils avoient en différens endroits, sur les principales routes, des couriers qui formés par l'éducation à une grande agilité, & se relayant les uns les autres à de médiocres distances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faisoit sa résidence fût distante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean d'Ullua, les présens de Cortès furent portés à l'empereur & sa réponse rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avoient jusques-là traité avec les Espagnols furent chargés de la réponse du monarque, mais comme ils savoient combien les projets & les desirs du général étoient opposés aux résolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès sans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présens qu'envoyoit Montézuma & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque & passoit de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues

Les présens.

dues à terre dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays ; des étoffes de coton si belles & d'un tissu si fin qu'elles égaloient les soieries ; des tableaux représentant des animaux , des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de différentes couleurs employées avec assez d'adresse & d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira surtout leurs regards ce furent deux grandes plaques de forme circulaire, l'une d'or massif représentant le soleil, l'autre d'argent, emblème de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des coliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or, & afin que les Espagnols pussent prendre une idée complète de toutes les richesses que fournissoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés & tels qu'on les trouvoit dans

LIV. V.
1519.

(1) Voyez la NOTE VI.

Liv. V.

159.

les mines & les rivières. Cortès reçut ces présens avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant désormais leur négociation plus facile, lui firent savoir que quoique l'empereur lui eût envoyé ces présens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès représentoit, il ne consentoit point à ce que des troupes étrangères approchassent davantage de sa capitale, ou même demeurassent plus long-tems dans ses domaines, le général Espagnol déclara plus positivement encore qu'auparavant qu'il ne se relâcheroit point de sa première demande & qu'il ne pourroit sans honte retourner auprès de son souverain, s'il n'avoit été admis en la présence du prince qu'il étoit venu visiter de sa part. Les Mexicains étonnés de voir un homme qui osoit s'opposer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irrésistible, effrayés en même-tems du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, demandèrent & obtinrent de Cortès la promesse qu'il resteroit dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyoit à

Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres (1).

LIV. V.

1519.

La fermeté avec laquelle Cortès persiftoit dans fa résolution devoit naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte iflue, puisqu'elle ne laiffoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Efpagnols avec une confiance entière ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puiffant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande fociété policée en fi peu de tems. Quoiqu'il ne fubfiftât que depuis cent trente ans, fa domination s'étendoit du nord à la mer du fud, fur un territoire de plus de cinq cens lieues de l'eft à l'oueft, & de plus de deux cens lieues du fud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédoient à aucun des pays de la Zone torride. La nation étoit guerrière & entreprenante, l'autorité du monarque

(1) B. Diaz, c. 39. Gomera *Chron.* c. 27. Herrera, *Decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 5, 6.

11v. V.
1519. illimitée & ses revenus considérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étoient encore campés sur une côte stérile & malsaine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline & de leurs armes, ils n'auroient pu résister à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat si inégal, ou ils auroient abandonné leur entreprise.

Caractere
du Monarque.

La puissance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux, & son caractère même sembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le sceptre du Mexique il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyoient avec crainte & ses ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une sévérité jusqu'alors inouïe; mais ils avoient une si grande opinion de son habileté qu'ils étoient forcés à le respecter, & les victoires nombreuses qu'il avoit remportées sur ses ennemis avoient répandu au loin la terreur de ses armes & avoit ajouté plusieurs gran-

des provinces à son empire. Mais quoiqu'il eût peut-être assez de talens pour gouverner le Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où étoit cet empire & dans le cours ordinaire des choses, ces talens étoient bien insuffisans pour une conjoncture si extraordinaire & ne le mettoient pas en état de se décider avec la justesse & la promptitude nécessaires dans un moment si critique.

Depuis que les Espagnols avoient paru sur la côte il avoit laissé voir tous les symptomes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devoient lui inspirer le sentiment de son pouvoir & le souvenir de ses premiers exploits, il avoit mis dans toutes ses délibérations une inquiétude & une indécision qui n'échapperent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité & le trouble de Montézuma aussi-bien que le découragement de ses sujets n'étoient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens Espagnols & les plus estimés, il y avoit parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçoit &

 Liv. V.
 1519.

Sa perplexité & ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

Liv. V.
1519.

leur seroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'est pour envahir & dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte étoit l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe qui auroit frappé l'esprit de ses habitans de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que cauçoit la première vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en soit, comme cette nation étoit plus superstitieuse qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Espagnols. On se les représenta comme les instrumens destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonstances on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire & de tous ses sujets (1).

Cependant lorsque le messager arrivé du

Il conti-
nue à né-
gocié.

(1) Cortès *Relatione secunda*, ap. Ramus III, 234, 235. Herrera *decad.* 2, Lib. III, cap. 1, Lib. V, c. 11, Lib. VII, cap. 6. Gomera *Chron.* c. 66, 92, 144.

camp Espagnol apporte la nouvelle que Cortès persistant dans sa première demande refusoit d'obéir à l'ordre qui lui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma malgré ses terreurs montra un moment de résolution, & dans un transport de colere naturel à un prince orgueilleux qui n'avoit jamais rencontré d'obstacle à ses volontés, il menaça de sacrifier à ses Dieux ces insolens étrangers. Mais ses incertitudes & ses craintes revinrent bientôt & au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appela encore ses ministres pour consulter & prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir ne prennent jamais que des mesures lentes & foibles. Le résultat du conseil ne fut point d'employer sur le champ les moyens efficaces de repousser l'ennemi; on se contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains sur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la rivalité des Espagnols.

Liv. V.
1519.

chefe du pays, plusieurs d'entr'eux s'en formoient des idées si exagérées qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés par plusieurs observations que ce pays avoit une forme régulière de gouvernement, prétendoient que c'étoit le comble du délire que d'attaquer un si grand état avec une poignée d'hommes, manquant de provisions, affoiblis déjà par les maladies particulières au climat qui en avoient fait périr plusieurs, & sans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applaudissoit secrètement à ceux qui tenoient pour les résolutions hardies; il encourageoit des espérances romanesques qui lui étoient communes avec eux & qui concouroient à l'exécution des plans qu'il avoit concertés.

Plan de
Cortès.

Depuis le moment où les soupçons de Velasquès avoient éclaté & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui

(1) B. Diaz, c. 40.

avoit confiée, celui-ci avoit senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations; il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'affurer de ses soldats. Ses talens pour le commandement lui méritèrent aisément leur estime & il ne lui fut pas plus difficile de se concilier leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entre eux un commerce continuel. Cortès sut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par des manières affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (1); enfin en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats qu'ils oublièrent presque que l'armement avoit été

LIV. V.
1519.

(1) Voyez la Note VII.

Liv. V.

1519.

Son
adresse à
l'exécu
ter.

fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Pendant que le général Espagnol conduisoit ainsi ses projets. Teutilé arriva avec le présent de Montézuma & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ les états. Mais lorsque le général renouvela la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta brusquement & sortit de son camp avec des regards & des gestes qui exprimoient toute sa surprise & tout son ressentiment. Le lendemain au matin il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre & d'y apporter des provisions qu'ils échangeoient avec les soldats. Tout commerce parut cesser & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasques non-seulement à murmurer & à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes & de le presser de

retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte & y augmenter son armée. Diego de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontents, s'en acquitta avec toute la liberté & l'audace farouche d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta sans la moindre apparence d'émotion, & comme il connoissoit fort bien les dispositions & le caractère de ses soldats & qu'il prévoyoit la manière dont ils recevroient une proposition qui renversoit en un instant toutes les brillantes espérances qu'ils avoient jusques-là nourries, il porta la dissimulation jusqu'à paroître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz & il donna des ordres pour que l'armée se tint prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba. Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers frustrés de leurs espérances éclatèrent en plaintes & en menaces. Les émissaires de Cortès se joignant à eux enflammèrent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à se mutiner; tous demandoient avec empressement à voir le général. Cortès ne se fit pas presser long-tems. A sa vue

Liv. V.
1519.

ils exprimèrent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur causoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, disoient-ils, à de braves Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger & infâme de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avoit été heureuse jusqu'à ce moment & qui tendoit si manifestement à répandre la connoissance de la vraie religion & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantages. Heureux de marcher sous les ordres de Cortès, il étoient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement & recueillir les trésors qui faisoient depuis si long-tems l'objet de leurs desirs; mais s'il vouloit retourner à Cuba & céder honteusement toute sa gloire & ses espérances à un rival envieux, ils se choisiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de suivre.

Cortès enchanté de leur ardeur ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçoient des sentimens que lui-même avoit inspirés & dont à la chaleur de leurs

expressions il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'étoit-là le desir général des troupes; qu'il avoit sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vues étoient différentes des siennes; qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol; que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. A cette déclaration de Cortès on répondit par des applaudissemens & des cris de joie. La résolution parut unanime & prise d'un consentement universel, car ceux qui la condamnoient secrètement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au général que

LIV. V.

1519.
Cortès
établit
une forme
de gou-
verne-
ment ci-
vil.

pour ne pass'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1).

Sans laisser à ses gens le tems de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'occupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux de son armée, & d'après leur suffrage il forma un conseil & nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions de leurs gouvernemens dans les nouveaux établissemens qu'ils forment, la colonie fut établie sur le modele de l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entierement dévoués, & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du roi sans y faire mention d'aucune dépendance de Velasqués. Les deux mobiles des Espagnols dans

(1) B. Diaz, c. 40, 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 6, 7.

toutes leurs entreprises au nouveau monde, l'avidité & l'enthousiasme religieux, semblent avoir suggéré à Cortès le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appela la riche ville de la vraie croix: *Villa rica de la Vera-Cruz.*

Liv. V.
1519.

La première assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permission de s'y présenter & s'approchant avec une contenance respectueuse propre à élever la dignité du tribunal & à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art & dit les choses les plus flatteuses aux magistrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord observer qu'étant revêtu de l'autorité suprême sur la colonie, il les considérait comme exerçant toute celle du souverain & comme représentant sa personne; qu'il se croiroit désormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéressant le bien public, avec la même fidélité & le même zèle que s'il s'adressoit à son maître même; que la sûreté d'une colonie qui s'établissoit dans un grand empire,

Cortès représente sa commission.

LIV. V.
1519.

dont le monarque montrait déjà des dispositions ennemies, dépendoit des armes & par conséquent de la subordination & de la bonne discipline parmi les troupes; qu'il avoit tenu d'abord son droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que comme Velasquès avoit depuis long-tems révoqué sa commission, on pouvoit contester la légitimité de son pouvoir & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne seroit fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvoit confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres étoit absolument nécessaire; que toutes ces considérations le déterminoient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer toute entière à celui qu'ils choisiroient, ils donnassent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût désormais la commander; que quant à lui son dévouement à sa patrie étoit tel qu'il se réduiroit, s'il étoit nécessaire, à n'être qu'un simple officier, qu'il serviroit avec le même zèle en cette

qualité qu'en celle de général, & prouvoit à ses compagnons de guerre que quoi qu'accoutumé à commander, il favoit auffi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquès & après avoir baisé son bâton de commandement, le remit entre les mains du président & se retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ses mesures avec ses partisans les plus fideles & préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à prendre la résolution qu'il desiroit. On accepta sa démission, & comme la prospérité continue qui avoit jusques-là couronné son expédition, étoit une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommerent d'une voix unanime premier magistrat de la colonie & général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui seroit expédiée au nom du roi avec les pouvoirs les plus étendus & qu'il les exerceroit jusqu'à ce que les volontés du roi fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venoit de pren-

Liv. V.
1519. dre; les soldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudissemens. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurèrent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Cortès ayant heureusement accompli ses desseins & secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il sembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de marques de respect pour le conseil & de reconnoissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnoit & se trouva revêtu de l'autorité suprême tant au civil qu'au militaire sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant & commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jusques à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne: il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquès prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus long-tems spectateurs oisifs de ce qui se passoit. Ils se récrierent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée

qu'ils traitoient de désobéissance. Cortès sentant la nécessité de prévenir de bonne heure par un acte de vigueur les effets de ces discours séditeux, fit arrêter Ordaz, Escudero & Velasquès de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya sur la flotte chargés de chaînes. Leurs partisans effrayés & confondus restèrent tranquilles, & Cortès qui avoit plus d'envie de rappeler à lui que de punir ces officiers dont il connoissoit le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'assiduité & d'adresse qu'il se fit entre eux une sincère réconciliation; tellement que dans les occasions les plus délicates ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba ni le souvenir du traitement qu'ils avoient essuyé ne purent les détacher de ses intérêts (1). Dans cette occasion; ainsi que dans d'autres également critiques pour sa fortune & sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique qu'il distribuoit avec profusion à ses amis & à ses ennemis (2).

Cortès ayant ainsi consolidé l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvoit

Liv. V.
159.

Les Zempoallans recherchent son amitié.

(1) B. Diaz, c. 42, 43. Gomera *Cron.* c. 30, 31. Herrera, *deca.* 2, *Lib. V*, c. 7.

(2) B. Diaz, c. 44.

Liv. V.
1519.

quitter désormais son camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approcherent de son camp & furent secrettement admis en sa présence. Ils étoient envoyés avec des propositions d'alliance & d'amitié par le Cacique de Zempoalla, ville considérable & peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffroit impatiemment le joug, & craignoit & haïssoit si fortement Montézuma que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'espérance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortès un rayon de lumière & d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposoit d'attaquer étoit désuni & que le souverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une seule province & qu'il se trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontents, las de la soumission ou desi-

rant un changement, & prêts à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montreroit. Plein de ces idées & commençant dès-lors à se tracer un plan que le tems & une connoissance plus exacte de l'état du pays devoient le mettre bientôt en état de suivre & d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans & leur promit d'aller incessamment visiter leur Cacique (1).

Pour remplir sa promesse, il n'étoit pas nécessaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déjà proposé de suivre en s'avancant dans le pays. Quelques officiers employés à visiter la côte ayant reconnu un village nommé Quiabilan, à environ quarante milles au nord, qui à raison de la fertilité du sol & de la bonté de son havre, sembloit être un poste plus commode que celui que les Espagnols avoient jusqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y transporter son camp. Zempoalla se trouvoit sur son chemin. Le Cacique le reçut aussi bien que Cortès pouvoit l'espérer. Il lui fit des présens & des caresses qui monroient un extrême desir de gagner sa bienveillance,

 Liv. V.

1519.

 Il marche
à Zem-
poalla.

 (1) B. Diaz. c. 41. Gomera, Cron. c. 23.

Liv. V.
1519.

le traita comme un libérateur & lui montra un respect qui tenoit de l'adoration. Cortès apprit de lui plusieurs particularités du caractère de Montézuma & les causes de la haine de ses sujets pour lui. Ce cacique lui dit en pleurant que Montézuma étoit un tyran hautain, cruel & soupçonneux, qui traitoit ses sujets avec une arrogance extrême, ruinoit les provinces conquises par des exactions; enlevoit les enfans aux peres & aux meres, les garçons pour les immoler à ses dieux, les filles pour en faire ses concubines ou celles de ses favoris. Cortès, dans sa réponse au Cacique, lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols en visitant des pays si éloignés de leur patrie, étoit de redresser les torts & de délivrer les hommes de l'oppression; & lui ayant fait espérer ses secours quand il en seroit tems, il continua sa marche vers Quiabiflan.

Le lieu que ses officiers lui avoient indiqué lui parut si favorablement situé & si bien choisi qu'il y traça sur-le-champ le plan d'une ville. Les maisons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications

étoient nécessaires, tant à l'établissement & à la conservation de la colonie qu'à l'exécution du dessein que le général & les soldats avoient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers & soldats, mirent la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la confiance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla & de Quiabiflan les aiderent, & ce petit poste par lequel commencerent des établissemens nombreux & puissans, fut bientôt en état de défense (1).

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les Caciques de Zempoalla & de Quiabiflan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présenteoit à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvoit résister, que comptant

LIV. V.
1519.

Cortès
fait un
traité
avec dif-
férens
Caciques.

(1) B. Diaz, c. 45, 46, 48. Gomera *Cron.* c. 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, cap. 8, 9.

Liv. V.
1519.

sur la protection de ces étrangers ils osèrent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présentèrent pour lever le tribut ordinaire & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de sortir de ses domaines. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Caciques se saisirent des envoyés du monarque, les traitèrent avec indignité, & comme leur superstition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposoient à les sacrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux Caciques s'étant jetés dans une rébellion ouverte & ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Espagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux en se reconnoissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonagues, nation courageuse qui habitoit les montagnes voisines; & tous s'étant soumis volontaire-

tairement à la couronne de Castille offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1).

LIV. V.
1519.

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle Espagne; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avoit été consacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étoient d'une plus grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée & à conduire ses négociations avec les Indiens, il jetoit les fondemens de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvoit se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit contester, la sienne étoit elle-même chancelante & précaire. Vélasquès ne pouvoit manquer de se plaindre au roi des insultes qu'il avoit reçues de Cortès & pouvoit présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'étoit joué de ses ordres, de manière à lui attirer une prompte destitution & une punition sévère. Avant de se mettre en marche, le Général crut devoir prévenir ce

Ses mesures pour obtenir du Roi la confirmation de son autorité.

(1) B. Diaz, chap. 47. Gomera Chron. 35, 26. Herrera, decad 2. Lib. V, c. 9, 10, 11.

Liv. V.
1519.

coup. Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services; une description pompeuse du pays qu'ils avoient dévouvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation & de ses arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, & des moyens qu'ils se proposoient d'employer pour en achever la conquête; enfin un long exposé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaison avec Velasques pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire: ils finissoient par supplier humblement le roi de ratifier par son autorité tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues; & comme il savoit fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisoit de la nouvelle Espagne, si l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fournissoit, il pres-

fa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusques-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée, & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols se formoient de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avides fut capable de ce généreux effort, & fit à son souverain le plus riche présent que le nouveau monde ait fait à l'Espagne (1). Porto-Carreo & Montéjo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expressees de toucher à Cuba dans leur route en Europe (2).

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots, partisans cachés de Vélasquès ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes jusques dans le cœur d'un grand empire, avoient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin

Liv. V.
1519.

Conspira-
tion con-
tre Cor-
tès.

(1) Voyez la NOTE VIII.

(2) B. Diaz, c. 54. Gomera, c. 40.

LIV. V.
1519.

& de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit & le mettre en état d'intercepter les trésors & les dépêches que Cortès envoyoit en Espagne. La conspiration, quoique formée par de simples matelots, fut conduite avec un profond secret; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être sur sa bonne fortune, qui l'avoit servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, & le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-tems. Il voyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvoit éclater tout à coup. Il remarquoit que plusieurs de ses soldats, las du service, desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba, & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoit que si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuoient encore par la désertion d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entreprise.

Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, & s'il ne les réduisoit à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il n'osoit exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il falloit toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avoient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étoient absolument incapables de servir davantage; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux, & à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards & toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvroit devant eux & d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit: d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre & mis en pièces

Liv. V.
1519.

après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers & tout ce qui pouvoit être de quelque utilité. C'est ainsi que par un effort de courage, auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cens hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes & inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1).

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette dernière, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse & de soins, furent sur le point de lui échapper par une faillie de ce zele religieux, qui en plusieurs occasions poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractère. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions & de leur faire connoître les principes de la foi chré-

(1) Relat. de Cortès. Ramus III., 225. B. Diaz, c. 57, 58. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* IV, c. 15.

tienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres les firent courir aux armes; mais l'autorité de Cortès étoit si grande & l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut apaisé sans effusion de sang & que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1).

Cortès commença sa marche & partit de Zempoalla le 16 d'août, avec cinq cens hommes, quinze chevaux & six pièces de canon de campagne. Le reste de ses troupes composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un service fatigant, fut laissé en garnison à Villa-rica, sous les ordres d'Ecalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le Cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cens Indiens appelés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols, qui, dans un pays dé-

LIV. V.
1519.

(1) B. Diaz, c. 41, 42. Herrera, *decad 2*, l. 5, c. 3, 4.

LIV. V.
1519.

pourvu d'animaux domestiques, avoient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le Cacique offrit aussi à Cortès un corps considérable de ses Indiens; mais le Général se contenta d'en prendre quatre cens des plus distingués parmi eux, afin qu'ils pussent lui servir d'otages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans sa route jusqu'à ce qu'il eut atteint les frontières du pays de Tlascalala. Les habitans de cette province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civilisés que les Mexicains, ils étoient bien plus avancés dans les arts que les autres nations grossières de l'Amérique dont nous avons tracé le portrait. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture; ils habitoient de grandes villes & avoient une sorte de commerce; & si nous en croyons les relations imparfaites des premiers historiens Espagnols, on découvroit dans leurs institutions & leurs loix quelques traces d'une justice distributive & d'une jurisprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civilisation

tion incomplète l'agriculture seule ne suffisoit pas à leur subsistance & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chasse, ils conservoient en partie les mœurs & le caractère des peuples chasseurs. Ils étoient féroces & passionnés pour la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & presque sans communication avec les états voisins. Ils abhorroient tellement la servitude que non-seulement ils avoient constamment repoussé toute domination étrangère & maintenu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute tyrannie domestique; ne reconnoissant aucun maître; ils vivoient sous l'autorité douce & limitée d'un conseil choisi par leurs différentes tribus.

Cortès, quoiqu'instruit du caractère guerrier de cette nation, se flatta que son intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlascalans eux-mêmes portoient aux Mexicains & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer, quatre Zempoallans des plus distingués de ceux qui l'ac-

Liv. V.
1519.

compagnoient furent envoyés aux Tlascalans pour demander au nom de Cortès & de leur Cacique le passage sur les terres des Tlascalas. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlascalans faifirent les ambassadeurs, & sans égard pour leur caractère, se disposerent à les sacrifier à leurs dieux. En même tems ils assemblerent leurs troupes pour s'opposer à l'invasion de ces inconnus, s'ils tentoient de se faire un passage par force. Plusieurs motifs pouffoient les habitans à cette résolution. Un peuple féroce, renfermé dans son pays & presque sans communication au dehors, est disposé à considérer tout étranger comme ennemi & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une visite à Montézuma dans sa capitale leur faisoit croire, malgré toutes les protestations de l'étranger, qu'il recherchoit l'amitié d'un monarque, objet de leur haine & de leur crainte. Le zele imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla remplissoit les Tlascalans d'horreur; & comme ils n'étoient pas moins superstitieux que les autres nations de la nouvelle Espagne, ils avoient la plus grande impatience de venger les insultes faites à leurs

dieux, & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline.

Cortès après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquèrent avec une grande intrépidité, & dans la première action blessèrent quelques Espagnols & leur tuerent deux chevaux, perte fort considérable parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes, on s'arrêta à propos, on se fortifia dans chaque camp avec les plus grandes précautions. Durant quatorze jours les Espagnols effluèrent

Liv. V.
1519.

des attaques presque continuelles, renouvelées sous diverses formes & par des corps nombreux, avec une bravoure & une persévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemples dans le nouveau Monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux & en mêlant aux faits étonnans & réels beaucoup de circonstances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est si inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorsqu'elles se terminent constamment à présenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme.

Circons-
tances re-
marqua-
bles dans
la manie-
re de faire
la guerre
chez les
Tlascal-
ans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même tems le caractère des habitans de la nouvelle Espagne & celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec

(1) Voyez la NOTE IX.

des armées nombreuses qui sembloient devoir écraser les Espagnols, il ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connoissoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune discipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avoient au milieu de l'action d'emporter les blessés & les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme & fortifié par le desir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoreroient, étoit universel parmi les peuples de la nouvelle Espagne. Ce pieux devoir les occupant pendant la chaleur du combat (1), les désunissoit & diminuoit la force de l'impression qu'ils auroient pu produire en se tenant plus serrés.

Non-seulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendoit encore leur valeur sans effet. Après trois batailles & un grand nom-

(1) B. Diaz, c. 65.

LIV. V.
1519. bre d'escarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Espagnol de tué: leurs fleches & leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poissons, leurs piques faites d'un bois aiguisé & durci au feu, leurs épées de bois étoient des armes redoutables pour des Indiens nuds; mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Espagnols, ni leurs corselets piqués, appelés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançoient courageusement à la charge & combattoient souvent en corps. Beaucoup d'Espagnols furent blessés, mais tous légèrement; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils se servoient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattoient les Espagnols, ils se conduisoient envers eux avec une sorte de générosité barbare. Ils les avertissoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer; & comme ils savoyent que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas assez de subsistance, ils envoyoyent à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur fai-

fant dire qu'ils se nourrirent bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim; qu'ils croiroient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Espagnols devenus trop maigres ne fussent plus bons à manger (1).

Cependant lorsque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Espagnols, ils s'apperçurent qu'il n'étoit pas aisé d'exécuter ces menaces, & que malgré toute leur valeur, dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas un Espagnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature supérieure, contre lesquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils pressèrent de leur expliquer les causes mystérieuses de tant d'événemens extraordinaires & de leur enseigner quelque moyen de repousser ces terribles conquérans. Les prêtres, après des sacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du soleil & produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est;

Liv. V.
1519.

(1) Herrera, *decaul.* 2, *Lib. VI*, c. 6. Gomera, *Chron.* c. 47.

Liv. V.
1519.

que de jour, soutenus par l'influence de ses rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinait, qu'ils se flétrissoient comme les plantes dans les champs, & s'affoiblissoient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes (1).

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écartèrent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposerent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un tems où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagèmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans donnerent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à mar-

(1) B. Diaz, c. 66.

cher, & sortant de leur camp disperferent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avoient trompés & qu'ils tenteroient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans sentirent leur courage abattu & commencerent à desirer sérieusement la paix.

Ils étoient pourtant embarrassés sur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne savoient quelle idée se former de leur caractère, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaisans. La conduite des Espagnols en différentes circonstances pouvoit donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté ils avoient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avoient faits avec quelque présent des bagatelles d'Europe, & renouvelé leurs propositions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre, établie parmi les Américains, qui sacrifioient ou dévoreroient sans pitié tous les prisonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de-là une idée assez favorable de l'humanité de leurs vain-

LIV. V.
1519.

Les Tlascalans consentent à faire la paix

LIV. V.
1519.

queurs. D'un autre côté, Cortés ayant soupçonné des Tlascalans qui apportoit des provisions à son camp, d'être des espions, en avoit saisi cinquante & leur avoit fait couper les mains. (1). L'impression qu'avoit fait sur les Indiens le spectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur caufoient les armes à feu & les chevaux, leur faisoient regarder les Espagnols comme des êtres féroces (2.) Leur incertitude se montra dans la harangue que leurs députés firent aux Espagnols. „ Si vous êtes, dirent-ils, „ des divinités d'une nature cruelle & sauvage, nous vous offrons cinq esclaves afin „ que vous buviez leur sang & que vous „ mangiez leur chair. Si vous êtes des divinités plus douces, acceptez ces présens „ de parfums & de plumes. Si vous êtes des „ hommes, voilà des viandes, du pain & „ des fruits pour vous nourrir. ” (3). La paix que les deux partis desiroient également fut bientôt conclue. Les Tlascalans se recon-

(1) Cortés, *relat.* Ramus III, 228. Gomera, *Cron.* c. 48.

(2) Voyez la Note X.

(3) B. Diaz, c. 70, Gomera, *Chron.* c. 47. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VI, c. 7.

nurent vassaux de la couronne de Castille & s'engagerent à secourir Cortès dans toutes ses expéditions. Il prit la république sous sa protection & promit de défendre leurs personnes & leurs biens.

Ce traité fut conclu très-à propos pour les Espagnols. Les fatigues du service, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuse d'ennemis, étoient excessives. La moitié des soldats étoient debout chaque nuit & même ceux qui prenoient quelque repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poste au premier signal. Plusieurs étoient blessés, & beaucoup d'autres, parmi lesquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués de la maladie particulière au climat, qui en avoit fait perir un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les provisions qu'ils recevoient des Tlascalans, ils manquoient souvent de vivres & se trouvoient dans un besoin si grand des choses les plus nécessaires pour un service si dangereux, qu'ils étoient réduits à panser leurs plaies avec un onguent fait de la graisse des Indiens (1).

Liv. V.
1519.

Avantage
qu'en re-
tirent les
Espa-
gnols.

(1) B. Diaz, c. 62, 65. Gomera, *Chron. chap.* 51.

(2) Cortès, *relat.* Ramus, III, 229. B. Diaz, c. 69.

LIV. V.
1519.

Excédés de tant de fatigues & de souffrances, les Espagnols commençoient à murmurer & lorsqu'ils réfléchissoient sur la multitude & le courage de leurs ennemis, ils étoient près de tomber dans le désespoir. Il falloit toute l'autorité & toute l'adresse de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement & pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avoient à combattre (2). La soumission des Tlascalans & l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannit de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipa leurs inquiétudes sur l'avenir, & leur persuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit désormais résister à leurs armes (2).

Cortès
s'occupe
de gagner
la confiance des
Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlascala pour donner à ses troupes quelque repos après tant de fatigues. Pendant ce tems-là il s'occupa de soins importans au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, ils s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractère

(2) Cortès, *relat.* Ramus III, 230. B. Diaz, c. 72.

du souverain & de tous les détails qui pouvoient régler sa conduite & le déterminer à agir en ami ou ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains étoit aussi forte qu'on le lui avoit dit, & qu'il vit qu'il en pouvoit tirer de puissans secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, & il y réussit facilement; car les Tlascalans avec la légèreté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés, étoient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de tems de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Espagnols excitoit leur étonnement & leur admiration (1); & persuadés que ces étrangers avoient une origine céleste, ils s'empressèrent non seulement de satisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant de leurs desirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peines pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut sur le

Liv. V.
1519.

Il est sur le point de la perdre par un zèle inconsidéré.

(1) Voyez la NOTE XI.

LIV. V.
1549.

point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle faillie du zele iuconfidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers Espagnols de ce siecle se regardoient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne, & moins ils étoient capables de s'acquiter d'un tel emploi par leur ignorance & le dérèglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions & d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignoit; mais ils soutinrent que les *Teulés* de Tlascala étoient des divinités, non moins dignes de leurs hommages que le dieu de Cortès; & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des mêmes puissances qu'avoient honoré leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant

les menaces aux argumens. Les Tlascalans fatigués & mécontents le conjurerent de ne plus leur parler sur ce sujet ; dans la crainte que leurs dieux ne vengeassent sur leurs têtes, le crime d'avoir écouté une pareille proposition. Cortès surpris & indigné de leur obstination se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la persuasion. Il alloit détruire leurs autels & renverser leurs Idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le pere Barthelemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuosité de son zele. Ce religieux lui représenta l'imprudencé d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux & guerrier, avec lequel les Espagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru aussi injuste qu'imprudent ; que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les Infideles convertis par violence ; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction patiente qui éclaire les esprits, & les bons exemples qui captivent les cœurs ; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à

Liv. V.
 1519. embrasser la vérité (1). Parmi les scènes d'horreur que présente l'histoire de ce siècle, & dans lesquelles on voit le fanatisme absurde seconder si souvent l'oppression & la cruauté, des sentimens si humains font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Au seizième siècle, dans un tems où les droits de la conscience étoient si mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on est étonné de trouver un moine Espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse & des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortès. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur culte religieux, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

Il s'avance
 vers Cholula.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le service, Cortès se détermina à marcher à Mexico, malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui
 l'as-

(1) B. Diaz, chap. 77, p. 54, c. 83, p. 61.

l'affuroient que sa perte étoit inévitable, s'il se mettoit au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma & aussi infidèle à ses paroles. Comme il étoit accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvoit à la tête d'une espece d'armée régulière. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence 13 Oa. & avoit fait dire à Cortès qu'il seroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala, avoit été la capitale d'un état indépendant & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Espagne, comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pèlerinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance su-

Liv. V.
1519.

(1) Torquemada *Monar. ind.* I, 281, 282. II, 291. Gomera, *Cron. c.* 61. Herrera, *decaid.* 2. *Lib. VII,* c. 2.

Liv. V.
1519.

perstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colere sur ces impies qui venoient les braver jusque dans leur sanctuaire le plus respecté; soit dans la persuasion qu'il pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux & sous la protection immédiate de ses divinités.

Conspiration des Cholulans, cruellement punie.

Cortès avant de se mettre en marche avoit été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect & de cordialité, avoit observé diverses circonstances qui excitoient ses soupçons. Les Tlascalans étoient campés à quelque distance de la ville, parce que les Cholulans avoient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouverent le moyen d'y entrer déguisés, & instruisirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faisoit sortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit sacrifié six enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparoient à quelque expédition militaire. En même-tems l'in-

terprète Marina apprit d'une femme Indienne de distinction dont il avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadoit les rues, qu'on creusoit des fossés & des trous légèrement recouverts pour y faire tomber les chevaux; que, pour les écraser, on faisoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Espagnols s'approchoit, qu'enfin leur destruction étoit inévitable. Cortès alarmé par le concours de ces témoignages fit arrêter secrètement trois des principaux prêtres & tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis & d'exercer une vengeance si terrible qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ses quartiers étoient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher sous divers prétextes les Magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné,

Liv. V.
1519.

les troupes s'élançerent & tomberent sur la multitude, qui demeurée sans chefs & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains & resta sans défense & sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressoient de front, les Tlascalans les attaquoient par derriere. Les rues furent remplies de sang & de morts; on mit le feu aux temples où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scene de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitans de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols & la vengeance implacable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha les magistrats, leur reprochant amèrement la trahison qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme sa justice étoit satisfaite, il pardonnoit l'offense à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'ascendant des Espagnols sur ce peuple superstitieux, & la persuasion que

ces étrangers étoient plus puissans & plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortès la ville se remplit en peu de jours d'habitans, qui parmi les ruines de leurs temples rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains étoient encore teintes du sang de leurs freres & de leurs concitoyens (1).

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico qui n'en est éloignée que de vingt lieux. Partout où les Espagnols passoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puissans qui venoient soulager les peuples de l'oppression, & comme des êtres d'une nature au-dessus de l'humanité. Les Caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les sujets qu'ils avoient de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortès s'aperçut pour la première fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, une lueur d'espérance se glissa dans son cœur; mais lorsqu'il vit que le souverain étoit haï de ses sujets jusques dans le cœur de ses états, il se regarda com-

(1) Cortès, *Relat.* Ramus III, 231. B. Diaz, c. 83. Gomera, *Cron. e.* 64. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, c. 1, 2. Voyez la NOTE XII.

~~me s'ûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces.~~
 Liv. V.
 1519.

me s'ûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenoient le courage du Général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avoient besoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs sens. A mesure qu'ils descendoient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvroit par degrés à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus pittoresques du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui ressembloit à une mer par son étendue, & qui étoit environné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever sur une île au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A mesure qu'ils avançaient, leurs doutes se dissipèrent; mais

(1) Voyez la NOTE XIII.

leur étonnement ne faisoit que croître. Ils furent alors persuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé & se flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusques-là ne s'étoit opposé à leur marche, quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on avoit dessein de les surprendre & de les couper dans leur marche. Des messagers arrivoient successivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévalaient alternativement. Son trouble étoit si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisoit craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit presque aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevrait ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hostilité, Cortès, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma & sans paroître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la

Liv. V.
1519.

Irrésolution de Montézuma.

Liv. V.
1519.

chauffée qui conduit à Mexico au travers du lac , marchant avec la plus grande circonfpection & faisant observer la plus exacte discipline dans son armée, quoique sans paroître avoir le moindre soupçon sur le Prince auquel il alloit rendre visite.

Sa première entrevue avec les Espagnols.

Lorsqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paroissoient d'un rang distingué, parés avec des plumes & vêtus d'étoffes de coton très-belles, vinrent à sa rencontre, & défilèrent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la maniere de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui même & bientôt après ses coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cens, en habits uniformes marchant deux à deux en un profond silence, nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée & plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une espece de fauteuil ou de litiere resplendissante d'or & ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portoient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenoient sur sa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchoient trois

of-

officiers tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce signal les Indiens baissoient la tête & cachoient leur visage comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval, & s'avança vers lui avec empressement & d'un air respectueux. En même tems Montézuma descendit de sa litiere, & s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majestueux, tandis que ses gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la manière Européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main & la baisant ensuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que les autres hommes fussent de la même espece que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient

Liv. V.
1519.

des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols marchant au milieu de la foule du peuple furent flattés de s'entendre appeler *Teules*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de bien remarquable dans cette première entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos frères & chez vous; reposez-vous de vos fatigues & réjouissez vous jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le père de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même-tems de défense & d'ornement; les appartemens & les cours étoient assez vastes pour loger les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues; en ordonnant qu'une grande

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 232 135. B. Diaz. C. 83 31. Gomera, *Cron.* c. 64, 65. Dec. 2, Lib. VII. c. 3, 4, 5.

division de ses troupes seroit toujours sous les armes; en plaçant des sentinelles, en un mot en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Le soir Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la première entrevue, & porta non-seulement au Général, mais aux soldats, des présens dont la magnificence attestoit la libéralité du souverain & l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'étoit faite des Espagnols. L'empereur lui dit que selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étoient venus originellement d'un pays éloigné & avoient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avoit amené cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un tems à venir ses descendans reviendroient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement & réformer leur constitution & leurs loix; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendans de ces premiers

Liv. V.
1519.

Opinion
de Monté-
zuma sur
les Espa-
gnols.

LIV. V.
1519.

conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties; que dans cette persuasion il les avoit reçus non comme des étrangers, mais comme des parens formés du même sang & qu'il les prioit de se regarder comme maîtres de ses états; que ses sujets & lui-même seroient toujours prêts à exécuter leurs volontés & même à prévenir leurs desirs. Cortès repliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité & le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne: il parla des vues qu'avoit eu ce prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvoit de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avoit des Espagnols. Le lendemain au matin Cortès & ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivans furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir sans admiration, & qu'ils trouverent supérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitans que par la beauté de ses édifices, & par des particularités qui la rendoient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico, appelé anciennement par les In-

diens *Tenuchtitlan*, est situé dans une grande plaine environnée de montagnes, assez hautes pour que son climat soit doux & sain, quoique sous la zone torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle des autres est saumache. C'étoit sur les bords d'un de ceux-ci & sur quelques isles voisines qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chaussées de pierre & de terre, d'environ trente pieds de largeur. Comme les eaux des lacs inondoient la plaine dans la saison des pluies, ces chaussées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'ouest étoit d'un mille & demi, celle de Texeuco au nord-ouest de trois milles, celle de Cuoyacan au sud de six milles. Du côté de l'est il n'y avoit point de chaussée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1); à chaque chaussée il y avoit des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & sur ces

LIV. V.
3519.

(1) Torribio, MS.

ouvertures des madriers recouverts de terre & qui servoient de ponts. La construction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient singulieres. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque & aux personnes de distinction, pouvoient être appelés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avoit trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient mal-propres, ressemblant aux hûtes des autres Indiens; mais elles étoient placées avec régularité sur les bords des canaux qui passoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trouvoit de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptoient à Mexico au moins soixante mille habitans; l'industrie humaine privée du fer & du secours de tout animal domestique n'a jamais élevé un plus grand monument que cette ville, l'orgueil du nouveau monde (1).

(1) Cortès, *relat. Ram.* III, 239. D. *relat. della gran.*

La nouveauté de ces objets pouvoit amuser & étonner les Espagnols ; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues & favorables leur avoit permis de pénétrer jusques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque ; les Tlascalans les avoient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la situation singulière les livreroit à la merci de Montézuma en qui ils ne pouvoient avoir aucune confiance, & d'où il leur seroit impossible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que si l'empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans sa capitale, c'étoit par le conseil des prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire en un coup & sans risque tous les Espagnols (1). Le Général voyoit alors clairement que les craintes de ses alliés n'étoient pas sans fondement ; qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaus-

Liv. V.
1519.

Situation
dangereuse
des Espagnols.

cita de Mexico, da un gentilhuomo del Cortès, Ram. Ibid.
304, E. Herrera *decad.* 2, *Lib. VII*, c. 14, &c.

(1) B. Diaz, c. 85, 86.

LIV. V.
1519.

sées, ou en détruisant des parties entières des chauffées mêmes, sa retraite deviendroit impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvoit l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de respect; mais pouvoient-elles être regardées comme sinceres? quand elles l'auroient été, qui pouvoit leur répondre qu'elles se soutiendroient? Leur salut dépendoit de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raison de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colère pouvoit décider irrévocablement leur perte (1).

Inquiétude & perplexité de Cortès.

Ces réflexions qui se présentoient au dernier des soldats n'échappoient pas à l'attentive sagacité du Général. Avant de partir de Cholula il avoit appris des Espagnols de Villarica (2) que Qualpopoca, un des généraux Mexicains, commandant sur la frontiere, avoit assemblé un armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les

(1) B. Diaz, c. 94.

(2) Cortès, *Relat.* Ramus III, 235, C.

Espagnols avoient engagées à secouer le joug, & qu'Escalante avoit marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que dans un combat où les Espagnols étoient demeurés victorieux, Escalante avoit été blessé à mort avec sept Espagnols, que son cheval avoit été tué sous lui & qu'un de ses soldats avoit été enveloppé par les ennemis & pris vivant; que sa tête avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée ensuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico qu'il s'aperçut de la faute où l'avoient jeté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une manière très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Tenter une retraite c'étoit s'exposer à

LIV. V.
1519.

(1) B. Diaz, c. 93, 94. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VIII, *cap.* 1.

Liv. V.

1519.

tout perdre. Le succès de son entreprise dépendoit de l'opinion que les peuples de la nouvelle Espagne s'étoient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout son empire. Cortès étoit en même tems persuadé qu'il n'y avoit qu'une suite non interrompue de victoires, & des succès complets & extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avoit pris, & il vit que pour se tirer de l'embaras où l'avoit jeté une démarche hardie, il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les ressources de son esprit étoient plus grandes encore. Après avoir pesé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux

Il se dé-
termine à
se rendre
maître de
Montézu-
ma.

des Mexicains pour leur monarque & leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettroient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence.

Il proposa sur le champ ce projet audacieux à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement & entraînent leurs compagnons, de manière qu'on convint d'en tenter sur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasques de Leon & Davila, cinq de ses principaux officiers, & de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivoient sans ordre, séparés & paroissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisoient du quartier des Espagnols à la cour, & le reste des Espagnols avec les Tlascalans étoient sous les armes

Liv. V.
1519.

Comment
il exécute
ce projet.

prêts à sortir au premier signal. Cortès & sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque & les Mexicains se retirèrent par respect comme ils avoient coutume de faire. Le Général s'adressa alors au monarque d'un ton tout-à-fait différent de celui qu'il avoit employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amèrement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étoient les serviteurs. Montézuma confondu de cette accusation inattendue & changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentit vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, protesta de son innocence avec une grande vivacité, & pour en fournir une preuve, ordonna sur le champ qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès répliqua, avec une complaisance affectée, qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'empereur le persuadoit entièrement, mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui per-

sisteroient à regarder Montézuma comme leur ennemi s'il ne leur donnoit une preuve de sa confiance & de son attachement, en quittant son palais & en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il seroit servi avec tous les égards dus à un si grand monarque. A cette étrange proposition Montézuma demeura muet & presque sans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étoient pas accoutumées à se rendre elles mêmes prisonnières, & que quand même il auroit la foiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriroient pas qu'on fit un pareil affront à leur souverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence s'efforça tour à tour de l'adoucir & de l'intimider. La dispute devint vive; il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit, lorsque Velasquès de Leon, jeune homme brave & impétueux s'écria: pourquoi perdre le tems en vaines paroles! Qu'il se laisse conduire ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots & le geste terrible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il voyoit bien que les Espagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le

Liv. V.
1519.

danger qui le menaçoit étoit grand ; la nécessité de prendre un parti étoit pressante ; il sentit la force de ces circonstances, & s'abandonnant à sa destinée il céda à la volonté des Espagnols.

Montézuma est conduit au quartier des Espagnols.

Ses officiers furent appelés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence & baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine fut-on dans la ville que les étrangers emmenaient l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les transports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer sur le champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaieté sur le visage, & leur faire signe de la main en leur déclarant que c'étoit de son propre choix qu'il alloit résider pour quelque tems au milieu de ses amis, le tumulte s'apaisa ; la multitude accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain se dispersa tranquillement (1).

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se

(1) B. Diaz, c. 95. Gomera, *Cron.* c. 83. Cortès, *Re*

vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, & emmené prisonnier sans résistance & sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution; & si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étoient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paroîtroient si extravagantes & si incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avoit promis Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la manière accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir

lat. Ramus III, pag. 235, 236, Herrera decad. 2, Lib. VIII, c. 2, 3.

(1) Voyez la NOTE XIV.

LIV. V.
1519.
 l'amertume de sa situation par toutes les mar-
 ques extérieures de respect & d'attachement;
 mais l'heure de l'humiliation & de la dou-
 leur n'est jamais bien loin d'un prince cap-
 tif. Qualpopoca, son fils & cinq des princi-
 paux officiers qui servoient sous lui, furent
 amenés dans la capitale en conséquence des
 ordres donnés par l'empereur. Montézuma
 les livra à Cortès, afin qu'il pût constater
 leur crime & en prononcer la punition. Ils
 furent jugés par un conseil de guerre Espa-
 gnol, & quoiqu'ils n'eussent fait que rem-
 plir le devoir de fideles sujets & de braves
 gens, en obéissant aux ordres de leur légi-
 time souverain & en combattant les ennemis
 de la patrie, ils furent condamnés à être
 brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de
 cruauté est rarement suspendue. Les mal-
 heureuses victimes furent envoyées sur le
 champ au supplice. On forma leur bûcher
 de toutes les armes amassées dans les arse-
 naux du roi pour la défense publique. Un
 peuple innombrable vit avec un muet éton-
 nement la double insulte faite à la majesté
 de son empire; un de ses généraux livré aux
 flammes par une autorité étrangere pour
 avoir rempli son devoir envers son souverain,
 &

& le même feu confumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique.

Mais une insulte plus cruelle encore étoit réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avoit eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui qui avoit été l'instrument du crime & n'en voulut pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma suivi de quelques officiers & d'un soldat qui portoit des fers, & s'approchant du monarque avec un air sévère, il lui dit, que les criminels qui alloient subir leur supplice l'avoient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il étoit nécessaire qu'il expiât sa faute, & sans attendre de réplique il ordonna au soldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Le monarque nourri dans l'idée que sa personne étoit inviolable & sacrée, & considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes & en gémissemens. Ses courtisans, muets

Liv. V.
2519.

d'horreur tomberent à ses pieds, les baignerent de larmes, & soutenant ses fers, s'efforçoient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur désespoir ne se calmerent que lorsque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance satisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foiblesse indigne d'un homme, se livra sur-le-champ à une joie indécente, & passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnoissance & de la tendresse envers ses libérateurs.

Raisons
de la conduite de
Cortès.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens Espagnols eux-mêmes, s'accordent peu sans doute avec les qualités qui distinguent Cortès dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale & un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit son estime, est une atrocité sans exemple: mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui ren-

dre la liberté, c'est faire du pouvoir un abus aussi étrange qu'imprudent.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortès, enivré de ses succès & présumant tout de l'ascendant qu'il avoit pris sur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la chose d'un certain côté, ses procédés quoique contraires à la justice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains les Espagnols avoient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le respect qui en étoit la suite. Cortès vouloit persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroïssoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient osé le commettre & d'obliger leur souverain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ses sujets (1).

(1) Voyez la NOTE XV.

Liv. V.
1519.

Augmen-
tation du
pouvoir
de Cortès.

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter des mains violentes sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma ne fut pas seulement abattu : il fut soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix & non pas l'effet de la violence. Ses ministres & ses domestiques le servoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même, & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement continuoit d'obéir au monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain de sa prison ; Cortès même se confiant sur l'ascendant qu'il avoit pris permettoit à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au-

delà des lacs, accompagné d'une garde d'un petit nombre d'Espagnols qui suffisoient pour en imposer à la multitude & s'assurer du roi prisonnier (1).

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte; & ils exercèrent, sous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auroient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le système de cacher une usurpation étrangère en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays, d'employer les magistrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous sommes disposés à regarder comme des inventions subtiles de la politique moderne, ce système, dis-je, est bien plus ancien qu'on ne pense, & a été

(1) Cortès, *relat.* pag. 236. E. Diaz, c. 97, 98, 99.

mis en usage avec succès dans l'Occident long-tems avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

Cortès-mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'exposer. Il choisit quelques Espagnols propres à cette commission, & les chargea de visiter différentes parties de l'Empire, accompagnés de Mexicains de la première qualité nommés par l'empereur pour leur servir en même-tems de guides & de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinerent le sol & les productions, observerent avec plus de soin les districts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcèrent de préparer les esprits au joug de l'Espagne, tandis que Cortès au nom & par l'autorité de Montézuma ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talens ou l'esprit d'indépendance lui faisoient craindre quelque résistance à ses volontés, & mettoit à leur place des hommes qui avoient moins de capacité pour les affaires ou plus de répugnance à la soumission.

Liv. V.
152c.

Usage
qu'il en
fait.

Une autre précaution lui étoit encore nécessaire pour son entière sûreté. Il falloit qu'il fut maître des lacs pour assurer sa retraite dans le cas où les Mexicains, soit par impatience du joug, soit simplement par légèreté, prendroient les armes contre lui & romproient les ponts ou les chaussées. Son adresse ou la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce dessein. En entretenant souvent son prisonnier de la marine Européenne & de l'art merveilleux de la navigation, il excita sa curiosité & lui fit désirer de voir ces palais mouvans, qui sans le secours des rames marchent & se dirigent sur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui persuada d'envoyer chercher une partie des agrès de sa flotte déposés à la Vera-cruz, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Espagnols eurent bien-tôt construit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole amusement & pour Cortès une ressource assurée s'il étoit obligé de se retirer.

Enhardi par tant de preuves de la soumission servile du monarque à toutes ses volontés, Cortès osa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il pressa Montézuma de se

Liv. V.
1520.

Montézuma se déclare Vassal du Roi d'Espagne.

Liv. V.

1520.

reconnoître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma se soumit encore à ce sacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un souverain absolu. Les grands de l'Empire furent appelés. Montézuma dans une harangue leur rappela les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-tems l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux & qui devoit prendre possession du pouvoir suprême; il leur déclara qu'il croyoit que les Espagnols étoient ce peuple, qu'il reconnoissoit les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique, qu'il vouloit mettre sa couronne à ses pieds & être désormais son tributaire. En prononçant son discours, le malheureux prince laissa voir combien il étoit douloureusement affecté du sacrifice qu'on le forçoit de faire. Les soupirs & les larmes lui couperent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit & de son courage, il conservoit encore assez du sentiment de sa dignité pour éprouver les angoisses qui déchirent le cœur d'un souverain forcé de se dépouiller du pouvoir suprême. Aux premiers mots qui firent connoître sa résolution, l'assemblée fut frappé d'un muet étonne-

ne.

nement, & bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos en déclarant que les intentions de son maître n'étoient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution & les loix de l'Empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiroient les Espagnols & de l'exemple de soumission que donnoit l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé (1). Cet acte de foi & hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solemnités qu'il plut aux Espagnols de prescrire (2).

Montézuma, sur la demande de Cortès, joignit à cet hommage un présent magnifique pour son nouveau suzerain, & ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblèrent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma & tout

Trésors
amassés
par les
Espa-
gnols.

(1) Voyez la NOTE XVI.

(2) Cortès, *relat.* 228. B. Diaz, c. 107. Gomera, C. 27. c. 92. Herrera, *descrip.* 2. Lib. X. c. 4.

Liv. V.
1520.

Mécon-
te-
ment
occaf-
oné par
le partage.

ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent, & ces métaux, sans parler des bijoux & ornemens de diverses especes qu'on conserva comme ils étoient pour la beauté du travail, monterent ensemble à six cens mille pesos (1). Les soldats attendoient avec impatience qu'on en fit le partage. Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquieme comme le droit du roi d'Espagne; un autre cinquieme fut réservé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasques, Cortès & quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Veracruz, officiers & soldats en proportion de leur rang. Après tant de déductions la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme étoit si fort au-dessous des espérances brillantes qu'ils avoient formées, que quelques soldats la refuserent avec dédain; d'autres murmurerent si hautement qu'il fallut pour les appâiser que Cortès joignit l'adresse à des libéralités considérables. Ces

(1. Environ 2,500,000 liv. le pesos valant à peu près 4 liv. & quelques sous de la monnoie de France.

plaintes n'étoient pas, tout-à-fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le seizieme siecle, étoit une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secrettement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on se fait communément des richesses du Mexique d'après les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, & que cette circonstance n'influant par sur leur prix ils

Liv. V.
1520.

Raisons
pour lesquelles les
Espagnols
ne trouvent au
Mexique
qu'une si
petite
quantité
d'or.

Liv. V.
1520.

n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. Ils étoient consacrés aux dieux dans les temples ou employés comme des marques de distinction par les princes & les personnes du plus haut rang. La destruction que souffroient l'or & l'argent par l'usage, étant peu considérable, la demande n'en étoit pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entierement inconnu. Tout ce qu'ils possédoient d'or étoit ou ramassé dans le lit des rivières, ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens, pour en séparer les grains d'or; & même cette opération si simple étoit exécutée très-mal-adroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (1). Par ces différentes causes l'effet de la masse d'or exist-

(1) Cortès *relat.* p. 236. F. B. Diaz, *c.* 102, 103. Gomera, *Crôn.* *c.* 90.

(2) B. Diaz, *c.* 103.

tante alors au Mexique ne devoit pas être fort grand. La quantité d'argent étoit encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, & que des Indiens n'avoient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés nécessaires pour l'extraire de la mine & le purifier (1). Ainsi quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir & se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'Empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit ci-dessus (2).

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le Général le pressa avec tout le zèle importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux dieux & d'embrasser la foi chrétienne, il rejeta la proposition avec horreur.

Liv. V.
1520

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la religion.

(1) Herrera *decad.* 2, *Lib.* IX, c. 4.

(2) Voyez la NOTE XVII.

LIV. V.
1520.

La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y étoit établie sur un système complet & régulier; & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnoient aisément un petit nombre de notions & de cérémonies religieuses, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restoient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une solennité & pratiqué avec une régularité, qui le rendoient respectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que dans un transport de zèle il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur & il se détermina à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche & y avoir placé une image de la Vierge Marie (1).

(1), Voyez la Note XVIII.

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur souverain & les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencèrent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols & se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les Prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il seroit en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeler Cortès & lui dit que les vues que les Espagnols s'étoient proposées en venant au Mexique, députés par leur souverain, étoient entièrement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le desir des peuples qu'ils quitassent sur le champ le pays, qu'il le prioit de se préparer à partir, sans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître cé-

Liv. V.
1520.

Projet des
Mexicains
pour ex-
terminer
les Espa-
gnols.

Liv. V.
1520.

der au desir du monarque que de tenter mal-à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déjà occupé de son retour; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols & Cortès se flattoit que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Inquiétude & danger de Cortès.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne chargés de ses dépêches & de ses présens. Il attendoit tous les jours leur retour & par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela son état demeuroid incertain & précaire; & après avoir exécuté tant de grandes choses, sa destinée pouvoit être de se voir donner les noms de rebelle & de traître & d'en subir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'eussent été ses progrès, il ne

pouvoit pas espérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui restoit, réduit à un bien petit nombre par les travaux & les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établissemens Espagnols des isles, sans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avoit fait jusques-là.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle situation, inquiet sur le passé, incertain sur l'avenir, & que ses craintes s'augmentoient encore par la dernière déclaration de Montezuma, la nouvelle arriva à Mexico que quelques vaisseaux paroïssent sur la côte. Cortès se flatta sur le champ que Porto-Carrero étoit de retour d'Espagne & que ses souhaits étoient enfin accomplis. Il fit part de ces heureuses nouvelles à ses compagnons qui les reçurent avec transport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courier de Sandoval qui avoit succédé à Escalante dans son commandement à la Vera-cruz, vint instruire Cortès que l'armement avoit été fait par Velasques gouverneur de Cuba, & qu'au lieu de lui apporter les secours qu'il attendoit, il étoit destiné contre lui-même.

Liv. V.
1520.

Arrivée
d'un nou-
vel arme-
ment Es-
pagnol
au Mexi-
que.

Liv. V.
 1520.
 Envoyé
 par Velas-
 quès.

 Les motifs qui portoient Velasquès à ce parti violent, étoient évidens. Dès l'instant du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de se couer toute dépendance. Ses soupçons se fortifierent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changerent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'île de Cuba contre les ordres positifs de leur général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Espagne & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présens que Cortès avoit reçus & des espérances que ce général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

(1) B. Diaz, c. 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V, c. 14. Gomera, *Chron.* c. 9.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux, la honte d'avoir été si grossièrement trompé; l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choisi & en qui il avoit placé sa confiance; la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi, & le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune & d'étendre son autorité; tous ces motifs réunis excitoient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi & pour enlever à la fois à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne manquoit pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le député qu'il avoit fait passer en Espagne pour rendre compte du voyage de Grijalva avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyés des productions & des richesses de la nouvelle Espagne, on avoit conçu à la Cour une haute idée de cette contrée. Velasquès avoit été autorisé à en poursuivre la découverte & en avoit été fait gouverneur sa vie durant, avec des pouvoirs & des privilèges plus étendus que ceux qu'on avoit accordés à aucun

Liv. V.

1520.

L'AMÉRIQUE
CORTÈS
GRIJALVA
VELASQUES

LIV. V.
1520.

Sous le commandement de Narvaès.

aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur distinguée, & autorisé à regarder Cortès, non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rébelle aux ordres du roi, il se déterminà à venger par la force des armes les droits & l'autorité de son souverain (2). Il pressa les préparatifs de son expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvoit attendre des passions violentes dont il étoit animé, & en peu de tems il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingt hommes de cavalerie, huit cens hommes d'infanterie dont quatre-vingt mousquetaires, cent vingt arbalétriers & douze pieces de canon. Velasquès avoit déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès & de ses principaux officiers, de les lui envoyer prison-

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* III, c. 11.

(2) Voyez la NOTE XIX.

niers & d'achever ensuite en son nom la découverte & la conquête du pays.

Après un voyage heureux Narvaès débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district le rejoignirent. Non-seulement ils lui firent connoître la situation de Cortès; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoissance de la langue Mexicaine, il trouva en eux des interprètes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que selon l'artifice bas & grossier des déferteurs, ceux-ci chercherent plutôt à flatter Narvaès par des espérances agréables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représentèrent la situation de Cortès si désespérée & le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa première opération auroit dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-cruz de se rendre, Guevara, ecclésiastique chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence que Sandoval, homme de courage &

LIV. V.
1520.

Conduite
de Nar-
vaès.
Avril.

LIV. V.
1519.

très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se fit de lui & de ceux qui l'accompagnoient, & les envoya prisonniers & enchainés à Mexico.

Alarques
de Cortès.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis, & condamnant la sévérité de Sandoval, les remit sur le champ en liberté. Cet acte de clémence placé à propos & accompagné de caresses & de présens, lui gagna leur confiance, & il en obtint des instructions sur les forces & les projets de Narvaès, d'après lesquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi-nuds qu'il avoit à combattre, mais une armée qui ne le cédoit à la sienne ni en courage ni en discipline, & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre, agissant au nom & par l'autorité du monarque & commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès plus occupé de seconder le ressentiment de Velasques que jaloux de maintenir la gloire du nom Espagnol & l'intérêt même de sa patrie dans son commerce avec les Indiens, l'avoit représenté lui & ses compagnons comme des proscrits, coupables de révolte envers leur propre souverain & d'in-

justice envers les Mexicains, en envahissant leur pays: Narvaès avoit ajouté que son unique objet étoit de punir leurs oppresseurs & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bien-tôt que Montézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables; il fut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire assurer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenoient prisonnier étoit désapprouvée du roi son maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre, non-seulement sa liberté, mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les provinces espérant dès-lors de pouvoir secouer bientôt le joug de ces étrangers, commencèrent à se révolter ouvertement contre Cortès & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrète avec le nouveau commandant, & sembloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

(1) Voyez la Note XX.

Liv. V.
1519.

Cortès
délibère
sur la
conduite
qu'il doit
tenir.

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès, sa perte paroïssoit inévitable; car tandis que les Espagnols le presseroient du dehors, les habitans, que malgré toute son autorité & tous ses soins il avoit déjà beaucoup de peine à retenir dans la soumission, feroient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant au-devant de l'ennemi, il perdrait tout à la fois le fruit de ses travaux & de ses victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer sans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, si au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, seroit un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé & comparé ces différens projets avec la plus grande attention,

Cor-

Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit le plus difficile, mais qui devoit être le plus avantageux à sa patrie s'il étoit suivi du succès: il s'arma de la résolution & de l'intrépidité nécessaires dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance, & il se détermina à faire un dernier & courageux effort en risquant de combattre, malgré tous ses désavantages, plutôt que de sacrifier ses conquêtes & les intérêts de l'Espagne dans le Mexique.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ses différens avec Narvaès par le sort des armes, il pensa qu'il seroit non-seulement indécent mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela son aumônier Olmedo, que son caractère rendoit très-propre à cet emploi & qui avoit d'ailleurs l'adresse & la prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secrètes que Cortès avoit le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans lesquelles il mettoit sa plus grande confiance. Narvaès rejeta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'a-

Liv. V.
1520.

Il négocie
secrète-
ment avec
les soldats
de Nar-
vaès.

Liv. V.
1520.

vec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet ecclésiastique & ceux qui l'accompagnoient ; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avoient apporté diverses lettres de leur chef & de ses officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de présens, comme d'anneaux, de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richesse de Cortès, & à leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à son service. Quelques-uns espérant dès-lors une part dans ces trésors, se déclarerent pour un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, vouloient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manqueroit pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler & peut-être de renverser entièrement la puissance des Espagnols dans un pays où elle étoit encore si imparfaitement établie. Narvaès ne daigna écouter aucun de ces avis & déclara par un acte public Cortès & ses compagnons rebelles & ennemis de leur pays. Il est probable que Cortès, connoissant l'arrogance de Narvaès, s'attendoit à cette réponse. Après

avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, & justifié ainsi la nécessité où il seroit de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de respect. C'est à cette foible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les trésors qu'il avoit amassés, & ce qui est plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers, nouvellement arrivés, étoient ses amis, sujets du même souverain, & qu'après une courte entrevue ils partiroient tous ensemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma ne pouvant pénétrer les desseins des Espagnols ni concilier ce qu'on lui disoit avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laisser voir aucune marque de soupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de rester tranquille au milieu des Espagnols

Liv. V.
1520.

Il marche
contre lui.
Mai.

Liv. V.
1520.

& d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le général paroissant se confier à cette promesse, mais comptant bien plus sur les ordres qu'il laissoit à Alvarado de garder son prisonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

Nombre
de ses
troupes.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garnison de la Vera-cruz ne formoient pas ensemble plus de deux cens cinquante hommes. Comme il mettoit sa principale confiance dans la célérité de ses mouvemens, il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie; mais il craignoit beaucoup la cavalerie de l'ennemi, & il s'étoit precautionné contre ce désavantage avec la sagacité d'un grand homme de guerre. Il avoit observé que les Indiens de la province de Chinantla se servoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ses soldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre de la cavalerie, & les accoutuma à se tenir serrés pour en faire l'usage le plus avantageux.

Il conti-
nue de né-
gociar &
de s'a-
vançer.

Avec son petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant sa marche il réitéra ses propositions d'accomodement; mais Narvaès exi-

geant que Cortès & ses compagnons le reconnurent sur-le-champ comme gouverneur de la nouvelle Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenoit de Velasquès, & Cortès refusant de se soumettre à toute autorité qui ne seroit pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la protection duquel sa colonie naissante s'étoit mise, toutes les négociations ne produisirent aucun effet; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fournissant des occasions de gagner quelques officiers de Narvaès par des présens, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnoit, & de les éblouir tous par les richesses dont ses soldats faisoient parade en se montrant avec des bracelets, des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même & un petit nombre de ses créatures, penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita ce caractère violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ses principaux officiers, & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda

cette hardiesse comme une insulte qu'il fal-
loit châtier sur le champ, & marcha pour
lui offrir la bataille.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'ex-
périence pour combattre un ennemi si supé-
rieur en nombre, sans se donner l'avantage
de la situation. Il laissa entre lui & Narvaès
la riviere de Canoas & vit de-là l'approche
de l'ennemi sans inquiétude & ses vaines bra-
vades avec mépris. On étoit au commence-
ment de la saison des pluies, qui tomboient
déjà avec toute la violence qu'elles ont sous
la zone torride. Les soldats de Narvaès, peu
accoutumés aux travaux du service militai-
re, murmurèrent si hautement de ce qu'on
les y exposoit, à leur avis sans nécessité,
que leur général cédant à leur impatience
& méprisant d'ailleurs ses ennemis, consen-
tit à se retirer à Zempoalla. Les mêmes cir-
constances qui le déterminoient à cette dé-
marche encouragerent Cortès à tenter une
entreprise par laquelle il espéroit de termi-
ner la guerre d'un seul coup. Il observa que
ses soldats endurcis aux fatigues, quoiqu'ex-
posés sans tentes & sans aucun abri aux tor-
rens de pluie qui ne cessoient de tomber,
loin d'être découragés, conservoient toute

Cortès at-
taque
Narvaès
pendant
la nuit.

LIV. V.
1520.

leur bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaès se livreroient naturellement au repos, & que jugeant de leurs ennemis par leur propre moleſſe, ils ſe croiroient à l'abri d'être attaqués dans un tems ſi peu propre à toute action. D'après ces observations, il ſe détermina à profiter de l'obſcurité de la nuit, lorsque la ſurpriſe & la terreur compenſeroient avantageuſement pour lui l'infériorité du nombre. Ses ſoldats convaincus qu'il ne leur reſtoit de reſource que dans quelque effort extraordinaire de courage, approuverent ſa reſolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un diſcours qu'il leur fit avant de ſe mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commiſſion auſſi périlleuſe qu'importante de ſ'emparer de l'artillerie, placée au devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi ſon quartier. Criſtoval d'Olid, qui commandoit la ſeconde diſiſion, fut chargé d'attaquer la tour & de ſoutenir Sandoval. Cortès conduiſoit la troiſieme diſiſion qui étoit la moins conſidérable, formant un corps de ré-

Liv. V.
120.

serve destiné à se porter aux endroits où l'on auroit besoin de son secours. Il fallut d'abord passer la riviere de Canoas, ce qui ne se fit pas sans difficulté. Elle étoit grosse par les pluies & les soldats avoient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour & sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvemens d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa avec la précipitation que la crainte & son devoir lui inspiroient, & arriva à la ville assez à tems pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce général lui firent perdre des momens si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté & traita de chimere l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillians le convinquirent enfin que le danger qu'il avoit méprisé étoit

étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir effuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie & commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égalait la présomption, s'arme en hâte, & par ses paroles & son exemple anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, & Cortès lui-même gagnant les devans conduit & presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps serrant ses rangs & présentant avec ses longues piques un front impénétrable renverse tout devant lui. Il eut bien-tôt gagné les portes & il combattoit pour s'en rendre maître lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont la tour étoit couverte, Narvaès se vit obligé d'en sortir. Au premier choc il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre & mis aux fers.

Des cris de victoire se firent entendre aussitôt. Ceux qui avoient accompagné Narvaès dans sa sortie soutenoient le combat faiblement ou commençoient à se rendre. La terreur & la confusion gagnerent ceux qui se défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obscurité étoit si grande qu'ils

Liv. V.
1520.

Victoire
de Cortès.

ne pouvoient distinguer les amis des ennemis. Leur propre artillerie étoit tournée contre eux. De quelque côté qu'ils jetassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroissoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mèches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance les soldats forcèrent leurs chefs à capituler & avant le jour tous avoient mis bas les armes & s'étoient soumis au vainqueur.

Une victoire si complète étoit d'autant plus heureuse qu'elle n'avoit presque point coûté de sang. Cortès n'avoit eu que deux hommes tués, & du côté de Narvaès on n'avoit perdu que deux officiers & quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette dernière offre, secondée de quelques présens & de beaucoup de promesses, flatta tellement les espérances romanesques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au service, qu'elle fut

Liv. V.
1520.

Suites de
cette vic-
toire.

acceptée par tous les soldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zelés partisans, & que tous à l'envi les uns des autres firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venoit de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortès échappa à la perte qui paroissoit inévitable, & se vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangerent sous les étendards de son rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces événemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des compagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de son ennemi (1).

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les événemens qui sui-

Les Mexicains, prennent les armes contre les Espagnols.

(1) Cortès, *Relat.* 242. B. Diaz, c. 110, 125. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* IX, c. 18, &c. Gomera, *Cron.* c. 97, &c.

~~_____~~ virent. Si, depuis son départ de Mexico, L. IV. V.
1520. il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût, n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avoient excité cette révolte la rendoient encore plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occasion si long-tems attendue de rendre à leur monarque sa liberté & de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers étoit enfin arrivée, & que tandis que les forces de leurs oppresseurs étoient ainsi

divisées & leurs armes tournées contre eux-mêmes, il seroit facile de détruire l'un & l'autre parti. Dans cette vue les Indiens tenoient des conseils & formoient des plans. Les Espagnols restés à Mexico, connoissant leur propre foiblesse, étoient remplis de soupçons & de craintes. Alvarado, quoique bon officier, n'avoit ni la capacité ni la dignité qui avoient donné à Cortès un si grand ascendant sur l'esprit des Mexicains & qui les avoient empêchés de se former une idée juste de leur force & de sa foiblesse. Ce commandant ne connoissoit d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelque adresse pour déconcerter les projets ou adoucir l'esprit des Mexicains, il attendit l'occasion d'une de leurs fêtes solennelles, & tandis que selon l'usage les citoyens les plus distingués de l'empire étoient assemblés pour danser dans la cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduisoient, & tenté par la richesse des ornemens dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de leurs dieux, & par la facilité de se défaire d'un seul coup des auteurs de la conspiration qu'il craignoit, il les avoit attaqués défarmés & sans aucune défiance, &

en avoit massacré un grand nombre; de sorte qu'il ne s'étoit sauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voisins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains, non-seulement dans la capitale, mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance, & bravant le danger qui menaçoit leur souverain tant qu'il seroit entre les mains des Espagnols & celui auquel ils s'exposoient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inspiroit depuis si long-tems une si grande terreur, ils avoient commencé contre les Espagnols l'attaque vigoureuse dont Cortès recevoit la nouvelle.

Cortès
revient à
Mexico.

Le danger parut assez pressant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit sur le champ de Zempoalla avec toutes ses forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlascala, il fut joint par deux mille soldats Indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Espagnols n'étoit pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitans des villes par lesquelles il passoit les avoient abandonnées; aucune personne de

marque ne se présentoit pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'il avoit reçus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes provisions préparées, & quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude & le silence qui régnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroissoit éviter tout commerce avec les Espagnols, étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains malgré la haine dont ils étoient animés étoient si ignorans dans l'art de la guerre qu'ils ne savoient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale: & au lieu de rompre les chaussées & les ponts pour enfermer Alvarado & arrêter Cortès lui-même dans sa marche, ils le laissèrent rentrer dans la ville sans aucun obstacle & prendre paisiblement possession de son ancien poste.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado & ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyoient délivrés d'un danger pressant; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire

LIV. V.
1520.

24 Juin

Conduite
peu sage
de Cortès.

signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns & des autres, que Cortès même se laissa éblouir & oublia en cette occasion & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires. Non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux prince & pour toute sa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroissoient invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le masque de modération sous lequel il avoit jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu d'Espagnol entendirent le langage insultant de Cortès & exciterent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étoient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado, & que son projet, en venant dans leur pays, n'avoit pas été, comme il l'avoit toujours dit, de faire une alliance avec leur souverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, & attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche, vers la grande place

du marché, ils le forcerent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès & persuadés dès-lors que leurs oppresseurs n'étoient pas invincibles, ils allèrent le jour suivant avec toute leur pompe guerriere attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissoient en emportât un grand nombre à chaque décharge, & que pour des hommes nus chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissoit point. De nouveaux assaillans se précipitoient pour occuper la place des morts & périssant à leur tour ils étoient remplacés par d'autres aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous ses efforts & toute son habileté, malgré la valeur & la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à défendre les fortifications qui entouraient le poste des Espagnols & l'ennemi fut souvent sur le point d'y pénétrer.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paroissoit accoutumé au joug & qui l'avoit supporté si long tems sans résistance, devenu féroce & implacable envers ses vainqueurs.

Liv. V.
1520. Les soldats de Narvaës, qui s'étoient imaginé trop légèrement qu'ils suivoient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains selon leur coutume eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelque accommodement.

Cortès fait une sortie sans succès. Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la maniere de combattre des Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés & en état de lui opposer toutes leurs forces. Des

(1) B. Diaz, c. 126.

troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se foutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattoient pour la défense de leurs temples & de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspiroit, par-tout où les Espagnols pouvoient les joindre, ils ne résistoient pas à la supériorité de la discipline & des armes Européennes; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Espagnols se trouvoient exposés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maisons. Le combat avoit duré une journée entière; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués & une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols las de meurtres & pressés sans relâche par de nouveaux assailans qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Une autre sortie avec

Liv. V. de plus grandes forces ne fut pas plus heu-
1520. reuse, & dans cette dernière le général lui-même fut blessé à la main.

Montézuma est tué. Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jeté son mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poste qu'il avoit pris au milieu d'une ville ennemie ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restoit une ressource: Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince à la merci des Espagnols & réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte & de l'esclavage de sa nation (1), parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux & avec toute la pompe qu'il avoit coutume d'étaler dans les occasions solennelles. A la vue de leur souverain, qu'ils honoroient & respectoient presque comme une divinité, les Mexicains laissèrent tomber les armes de leurs mains & gardèrent un profond silence, tous en inclinant leur tête & plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçoit de calmer leur fureur & de

(1) Voyez la NOTE XXI.

les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre & fut suivi de reproches & de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avoient montré d'abord pour leur empereur. Les fleches & les pierres recommencerent à voler en si grand nombre & avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le tems de les élever, le malheureux monarque fut blessé de deux fleches & atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés que par un de ces changemens subits, assez ordinaires dans les mouvemens populaires, ils passerent subitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte: ils s'enfuirent, tous épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre & persuadés que la vengeance du ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appartement, & Cortès s'empressâ d'aller le consoler dans son infortune; mais ce prince voyant alors dans quelle abîme d'humiliation il étoit tombé & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'a-

Liv. V.
1520.

voir abandonné depuis si long-tems, dédaigna de survivre à ce dernier affront & de prolonger une vie honteuse depuis qu'il étoit devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture qu'il termina bientôt ses jours, rejetant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne.

Nouveaux
combats.

La mort de Montézuma fit perdre à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols & y placèrent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste,

& Jean d'Escobar avec un nombreux détachement de soldats choisis fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre & combattant sous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repouffé. Cortès qui vit bien que le salut de son armée dépendoit du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchoit de tenir de la main, & se jeta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournerent à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour & repoufferent les Mexicains jusques sur la plate-forme qui en couronnoit le faite. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnoissant Cortès qui animoit ses soldats de sa voix & de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approcherent de lui dans une posture suppliant, comme s'ils avoient voulu mettre bas les armes, & le saisissant au corps, ils le tirerent vers les crénaux par lesquels ils se précipiterent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité

Liv. V.
1520.

Les Esp.
longs
rebatois
non
ville.

Liv. V.
1520.

de Cortès le délivrèrent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse & inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour, ils y mirent le feu & continuèrent les préparatifs pour leur retraite.

Les Espagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus nécessaire que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols commençoient à changer de plan, & au lieu de continuer leurs attaques barricadoient les rues & rompoient les chauffées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient forcer. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettroient en marche en plein jour afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, régler leurs mouvemens & opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, où s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, tant par l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui, ayant pris un grand crédit sur ses compagnons par quelques connoissances su-
per-

perficielles & par son fâvoir en astrologie, leur promettoit un succès assuré s'ils choissoient ce tems pour leur retraite. On se mit donc en marche vers minuit en trois divisions. Sandoval commandoit l'avant-garde, Alvarado & Velasquès de Leon l'arriere-garde & Cortès le centre, où étoient placés les prisonniers, parmi lesquels étoient un fils & deux filles de Montézuma & quelques Mexicains de distinction. On y avoit placé aussi l'artillerie, le bagage, & on avoit un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisoit à Tacuba, parce qu'il y avoit par-là moins de distance de la ville au continent, & qu'étant plus éloignée de la route de Tlascala & de la mer, les Mexicains l'avoient moins endommagée que les autres. Les Espagnols la suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle étoit rompue, se flattant que l'ennemi ne s'étoit pas apperçu de leur retraite.

Mais les Mexicains sans se montrer avoient non-seulement suivi tous les mouvemens des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à éta-

Il s'ont
attaqués
par les
Mexi-
cains.

blir leur pont & à faire passer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout-à-coup alarmés par le son d'un grand nombre d'instrumens guerriers & par les cris d'une multitude innombrable d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitoient sur eux avec furie dans l'espérance de se venger enfin de tout ce qu'ils avoient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancerent avec précipitation vers la seconde breche faite à la chaussée; mais quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordinaire, resserrés sur une chaussée étroite, leur discipline & leur adresse leur étoient d'un foible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la supériorité de leurs armes.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, & avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvoient s'approcher poufloient leurs compatriotes sur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédoient sans cesse à ceux

qui tomboient. Les Espagnols las du carnage & ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondoit sur eux commencerent à céder. En un moment le désordre fut général, cavaliers & gens de pieds, officiers & soldats, amis & ennemis se trouverent mêlés ensemble & tous combattant; ceux qui périssoient pouvoient à peine distinguer par quelles mains ils étoient frappés.

Cortès avec environ cent hommes de son infanterie & quelques cavaliers vint à bout de franchir les deux dernières breches faites à la chaussée à l'aide des corps morts qui les combloient & mit enfin le pied sur la terre ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étoient restés en arriere & les encouragea par sa présence & son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avoit été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui, pris vivans, étoient emmenés en triomphe pour être sacrifiés au dieu des Mexicains. Avant le jour tout ce qui étoit échappé se

LIV. V.
1520.

trouva réuni à Tacuba; mais lorsque l'aube vint montrer aux yeux de Cortès les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restoit couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avoient souffert & le souvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleurs (1) pénétrèrent son ame de si vives douleurs qu'en faisant ses dispositions & en donnant quelques ordres nécessaires, les larmes tomboient de ses yeux. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que Cortès, sans se relâcher des devoirs d'un général, n'étoit pas étranger à la sensibilité d'un homme.

Leurs pertes.

Cette fatale retraite coûta la vie à plusieurs officiers de distinction (2) & entr'autres à Velasques de Leon qui, ayant abandonné le parti de son parent le gouverneur de Cuba pour suivre la fortune de ses compagnons, étoit regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avoit fait que pour son mérite supérieur. Tou-

(1) *Noche-triste*, est le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la nouvelle Espagne.

(2) Voyez la NOTE XXII.

te l'artillerie fut perdue ainsi que les munitions & le bagage. Presque tous les chevaux, & plus de deux mille Tlascalans furent tués. Les Espagnols ne sauvèrent qu'une très-petite portion de leurs trésors, amassés par tant de travaux. Ces richesses mêmes, le but presque unique de leur expédition, avoient été la principale cause de leur malheur; car plusieurs soldats s'étoient tellement chargés d'or, qu'il leur avoit été impossible de combattre, & que, retardés dans leur fuite, ils avoient péri victimes d'une avidité aussi inconsidérée que honteuse. Parmi ces désastres, ce fut pour les Espagnols une consolation qu'Aguilar & Marina qui leur étoient si nécessaires comme interprètes, eussent échappé à tant de dangers (1).

Le premier soin de Cortès fut de chercher un asyle pour ses troupes excédées de fati-

Retraite
des Espagnols
difficile.

(1) Cortès *relat.* p. 248. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cron.* *c.* 109. Herrera, *decal.* 2, *Lib. X*, 11, 12.

LIV. V.
1519.

s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement l'abri qu'il cherchoit, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étoient pas moins nécessaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultoit avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Espagnols se trouvoient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, étoit à soixante-quatre milles à l'est de Mexico (1); de sorte qu'il leur falloit tourner tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marcherent six jours presque sans s'arrêter & dans de continuelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse, tantôt de loin avec leurs traits & quelquefois se formant en corps & les attaquant de front, en flanc & à leur arrière-garde avec une grande audace, parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues

(1) Villa Segnor *Thauro americano*, Lib. II, c. 11.

& de dangers n'étoient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource; ils étoient réduits à vivre de bayes sauvages, de racines & de tiges du maïs encore verd. La faim abattoit leur ame & diminueoit leurs forces, tandis que leur situation demandoit les plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étoient soutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyoit tout avec une étonnante sagacité & sa vigilance faisoit face à tout. Il étoit le premier à s'exposer au danger & supportoit les fatigues avec sérénité. Les difficultés sembloient développer en lui de nouveaux talens, & ses soldats qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut, continuoient de le suivre avec une confiance qui ne faisoit qu'augmenter.

Le sixième jour de leur marche ils arrivèrent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlascala. Dès la pointe du jour ils se mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arrière-garde. Parmi les insultes dont ceux-ci accompa-

Liv. V.
1529.

Bataille
d'Otumba.

LIV. V.
1520.

gnoient leurs hostilités, Marina remarqua qu'ils répétoient souvent, *allez, brigands, allez, au lieu où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes.* Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui étoit sur le chemin. Delà ils découvrirent une vaste plaine couverte d'une armée immense qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de leurs troupes fatiguoit les Espagnols dans leur retraite, avoient assemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, & suivant directement la route de Mexico à Tlascala s'étoient postés dans la plaine d'Otumba par où Cortès devoit nécessairement passer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élévation du terrain leur permettoit de découvrir tout entière, les Espagnols furent saisis d'étonnement & même les plus courageux commencèrent à perdre tout espoir. Mais Cortès, sans donner à leurs craintes le tems de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la nécessité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extra-

ordinaire. Telle étoit cependant la supériorité de la discipline & des armes des Espagnols que l'impulsion de leur petite troupe renverfoit tout devant elle, & que par-tout où elle se portoit, elle perçoit & dissipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns se dispersoient, d'autres leur succédoient sans relâche, & les Espagnols, quoique victorieux dans chacun de ces petits combats étoient prêts à succomber sous la fatigue que leur causoient tant d'efforts répétés sans prévoir la fin de leurs travaux & sans espérer de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortès vit s'avancer le grand étendard de l'Empire qu'on portoit devant le général Mexicain, & se souvenant heureusement d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez cette nation dépendoit de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étoient encore capables de service; il se met à leur tête & renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardoient l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès d'un coup de lance blessa le général

Liv. V.
1520.

Mexicain & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva & se fit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué & que l'étendard, vers lequel tous les yeux étoient dirigés, cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, & comme si le lien qui les tenoit réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jeta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournèrent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation, qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cortès & ses gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrèrent sur le territoire des Tlascalans (1).

8 Juillet

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentoient d'être sortis d'un pays où ils se voyoient en-

Accueil
que reçoivent les
Espagnols
chez les
Tlascalans.

(1) Cortès *relat.* p. 219. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cron.* c. 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, c. 12, 13.

vironnés d'ennemis, ils n'étoient pas sans inquiétude sur la manière dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés chez lesquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu de tems auparavant. Heureusement pour eux la haine des Tlascalans pour le nom Mexicain étoit si invétérée, le desir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent, & l'ascendant que Cortès avoit acquis sur les chefs de la république si absolu, que loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où ils voyoient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse & une cordialité qui dissipèrent promptement toutes les craintes.

Les Espagnols avoient le plus pressant besoin de prendre du repos & de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop long-tems négligées, mais encore pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues & de souffrances. Cortès apprit alors que ses troupes n'étoient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable allant de Zempoalla à la capitale avoit été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti

Nonvelles
délibéra-
tions de
Cortès.

moins nombreux qui retournoit de Tlascala à la Vera-cruz avec la portion de butin tombée en partage à la garnison, avoit été surpris & massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étoient déjà réduits à un si petit nombre, ces pertes étoient vivement senties. Cortès en étoit sur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans son armée, & même plusieurs des Espagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les désastres qu'il venoit d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes & ne croyoient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec des forces insuffisantes; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demouroit fermement attaché à son premier & grand projet de soumettre l'empire du Mexique à la couronne de Castille. Quelque rude & inattendu que fût l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif suffisant pour abandonner les conquêtes qu'il avoit déjà faites & pour renoncer à reprendre ses opérations avec des espérances d'un plus heu-

reux succès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des districts voisins n'avoient laissé appercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demeuroient fideles. Il pouvoit espérer de puissans secours de ce peuple, ennemi implacable des Mexicains & dont l'esprit guerrier pouvoit être mis aisément en activité. Il avoit encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin jusqu'au centre de l'Empire & s'étoit rendu maître de la capitale; enfin avec les avantages que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoissance du pays, il ne désespéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événemens malheureux.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlascalans tant d'égards & répandit entr'eux si libéralement le riche butin d'Otumba qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ses magasins de la Vera-cruz quelques munitions & deux ou trois pieces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec qua-

Liv. V.
1520

Mesures
qu'il
prend.

tre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de soumettre & de garder Mexico, s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

Esprit de
mutinerie
parmi ses
troupes.

Mais tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'attendoit pas. L'esprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que soldats, & n'avoient suivi cet officier à la nouvelle Espagne que dans l'espérance d'y former des établissemens & sans penser à s'exposer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues,

(1) Cortès relat. p. 253, E. Gomera, Chron. p. 117.

ils n'eurent pas plutôt essayé l'espect de service qu'on exigeoit d'eux qu'ils se repentirent amèrement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers auxquels leur imprudence les avoit exposés, frémissent à la pensée de les affronter une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès ils commencèrent à murmurer & à cabaler secrètement, & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des représentations sur l'imprudencé qu'il y auroit à attaquer un empire puissant avec les foibles moyens qui lui restoit & demanderent hautement de retourner sur le champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les hommes, employa inutilement les raisons, les prières & les présens pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats animés de l'esprit de leurs chefs seconderent en vains efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées, & tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de différer leur départ de quelque-tems en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettroient.

Pour ne pas laisser le mécontentement fermenter & se nourrir dans l'oisiveté, il se détermina à mettre ses troupes en mouvement. Il leur proposa de punir sur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Espagnol, ainsi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit composé en grande partie des soldats de Narvaès, leurs compagnons se déterminèrent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il se mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlascalans, & en quelques semaines, après différens combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduisit entièrement. Il employa de même plusieurs mois pendant lesquels il attendoit des isles un secours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la construction de ses brigantins & à faire différentes incursions dans les provinces adjacentes, toujours avec un succès égal. Par ces moyens ses gens se familiarisèrent de nouveau avec la victoire & reprirent le sentiment de leur ancienne supériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlascalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Espagnols & les chefs de la ré-

Liv. V.
 1526.

Moyens
 qu'il em-
 ploie pour
 les cal-
 mer.

Août.

Août
 Août
 Août

publique charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines, & étonnés des preuves journalières qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés, ils se prêterent à tout ce que Cortès demandoit d'eux.

LIV. V.
1520.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortès lui permit de prendre, ne lui auroient pas suffi sans un renfort de troupes Espagnoles. Il sentoit si bien la nécessité absolue de ce secours que c'étoit-là le principal objet de toutes ses pensées & de tous ses desirs, & cependant ses espérances sur le retour de l'officier qu'il avoit envoyé dans les isles pour y faire une recrue étoient encore incertaines & éloignées; mais une suite d'événemens heureux & imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité & tous ses talens n'auroient pu faire. Le gouverneur de Cuba qui avoit regardé le succès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions, un renfort d'hommes & des munitions de guerre, l'officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-cruz, se saisit des vaisseaux &

Il est renforcé par plusieurs détachemens.

Liv. V.
 1520.

persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de tems après, trois vaisseaux plus forts entrèrent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie d'une escadre armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque qui, possédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Espagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Espagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui soumettroit cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier; & après une longue & cruelle suite de malheurs la famine les avoit forcés à se hasarder d'entrer à la Vera-cruz & à se mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses & les grandes promesses qui avoient séduit d'autres aventuriers ayant eux, & comme si l'esprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Espa-

28 Oct.

(1) B. Diaz, c. 131.

gne, ils quitterent aussi le service du chef qui les avoit engagés & se donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit ces secours inattendus. Un vaisseau freté par quelques négocians toucha à la nouvelle Espagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoient vendre dans l'espérance de faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empressement une cargaison qui étoit pour lui sans prix, & l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala (2).

Par tous ces événemens l'armée de Cortès se trouva augmentée de cent quatre-vingt hommes & de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fit mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions opérées par des causes qui semblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la destinée des royaumes. Il est

(1) Cortès relat. 255. F. B. Diaz, c. 133.

(2) *Ibid.* c. 136.

Liv. V.
1520.

sur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étoient, l'un son ennemi déclaré qui travailloit de toutes ses forces à le perdre, & l'autre un rival envieux qui cherchoit à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

Etat de
ses forces.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ, il se trouva encore à la tête de cinq cens cinquante hommes d'infanterie, dont quatre vingt étoient armés de mousquets ou d'arquebuses & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf piéces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlascalans & autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le vingt-huit décembre, six mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (2).

(1) Cortès. *relat.* p. 255. E.

(2) *Relat.* 256. A. B. Diaz, c. 137.

L'ennemi se préparoit de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma les principaux Mexicains à qui appartenoit le droit d'élire un empereur avoient élevé au trône son frere Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage & ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son élection une occasion de montrer ses talens en dirigeant en personne les vives attaques qui avoient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le tems de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit des mouvemens & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formoit & se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de la ville que les Espagnols avoient détruites, & y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées

des épées & des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; & pour les encourager à une vigoureuse résistance il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avoient imposées (1).

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils tiroient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les soumettre eux mêmes au joug qu'on les aidait si imprudemment à imposer au reste de la nation. Ces raisons étoient si frappantes & elles furent présentées avec tant de force, que Cortès eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avoient faites sur les chefs des Tlascalans (2).

Mais tandis que Quetlavaca préparoit sa défense avec une prévoyance rare dans un

(1) Cortès, *relat.* p. 253. E, 254. A. B. Diaz, c. 140.

(2) B. Diaz, c. 129. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, 6, 14, 19.

Américain, il fut emporté par la petite vérole. Cette maladie qui venoit de se montrer dans la nouvelle Espagne avec toute sa malignité, étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains élevèrent au trône Guatimofin, neveu & gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talens & la valeur qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'Empire se trouvoit (1).

Cortès à son entrée sur les terres de l'ennemi trouva par-tout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmonterent facilement ces obstacles & s'emparèrent de Tezeuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (1). C'est-là qu'il établit son principal quartier, tant parce qu'il étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins, que pour faire de là ses approches vers la capitale avec plus de facilité. Persuadé qu'il importoit à la sûreté de

Liv. V.
1520.

1521.
Cortès
s'avance
vers Me-
xico.

1521.
Cortès
s'avance
vers Me-
xico.

(1) B. Diaz, c. 130.

(2) Villa Senor, *Teatro Americano*, I, 1156.

Liv. V.
1520.

disposer du cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il trouva un prétexte de le déposer & mit à sa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui désignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le cacique & ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité (1).

Lenteur
& circon-
spection
de Cor-
tès.

La construction des brigantins, exécutée en grande partie par des soldats & des Indiens ignorans que Cortès étoit obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étoient heureusement trouvés dans son armée, ne se faisoit qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevoit point le renfort qu'il attendoit d'Hispaniola. Toutes ces circonstances l'empêchoient de porter ses armes vers la capitale aussi promptement qu'il auroit voulu. Attaquer sans de nouvelles forces une ville si peuplée, si bien préparée à se défendre & si avantageusement située, c'eût été exposer ses troupes à une destruction inévitable. Trois mois s'écoulerent avant que les matériaux de ses brigantins fussent prêts &

(1) Cortès, *relat.* p. 256, &c. Diaz, *c.* 137. Gomera, *Cron. c.* 121. Herrera, *decad.* 3, *c.* 1.

& qu'il eût aucune nouvelle des effets de sa négociation à Hispaniola; cependant il ne resta pas dans l'inaction. Il attaqua successivement différentes villes situées sur le lac & les soumit ou les détruisit, quoique les Mexicains eussent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en usa pas de même avec quelques autres villes. Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitans que par l'intervention des interprètes, il n'avoit pas laissé d'acquérir, par cette manière de communiquer avec eux, toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoissance de l'état du pays & des dispositions des peuples; en sorte qu'il conduisit les négociations & ses intrigues avec une dextérité merveilleuse & un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques-unes n'étant soumises que depuis peu de tems à l'empire, conservoient encore le souvenir de leur ancienne liberté & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échappèrent pas à Cortès qui fut mettre à profit cette découverte pour ga-

LIV. V.
1321.

LIV. V.
1521.

gner leur confiance & leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs, il engagea les peuples de plusieurs districts non-seulement à reconnoître le roi de Castille comme leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance & à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimofin se fut-il apperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir. Mais malgré tous ses efforts l'esprit de révolte fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés & le monarque Indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets (1).

Cortès préparoit ainsi la destruction de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance; l'exécution de ses grands desseins ne paroissoit plus ni

(1) Cortès, *relat.* 256, 260. B. Diaz, *c.* 137, 140. Gomera *Cron.* *c.* 122, 123. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, *co.* 7, 20

incertaine ni éloignée, lorsqu'il faillit à les voir renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue. Les soldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers soldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils secondassent avec le même zèle que ceux-ci les projets du général. Ils se laissoient facilement abattre dans toutes les occasions où il falloit quelque effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux mêmes qui lui étoient restés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'exposer pour réduire une ville aussi avantageusement située que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuse. La crainte les conduisoit à discuter avec une présomption & une liberté peu convenables à de simples soldats les plans de leur général & la difficulté du succès. Delà ils passerent à la censure & aux déclamations, & enfin ils se déterminèrent à pourvoir à leur sûreté, que Cortès leur paroissoit négliger entièrement. Antonio Villefagna, simple soldat, mais audacieux, intrigant & fortement attaché à Velasquès, nourrissoit avec adresse ce mé-

LIV. V.
1521.

LIV. V.
1521.

contentement. La maison qu'il habitoit devint le rendez-vous des séditions. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa carrière que de l'assassiner lui & ceux des officiers les plus considérables qui lui étoient attachés, & de donner le commandement à un autre officier, lequel abandonnant des projets qui leur paroissent extravagans, prendroit de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageoit au crime. Au moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devoient périr, ceux qui leur devoient succéder, tout étoit désigné. Les conspirateurs avoient signé un acte d'association & s'étoient liés entre eux par les sermens les plus solennels. Mais le soir du jour qui précédoit celui de l'exécution, un des anciens compagnons de Cortès qui s'étoit laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-tems accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit en secret auprès du général & lui découvrit tout le complot. Cortès, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur le champ ce qu'il avoit à faire

dans une situation si critique. Il se rend sur le champ à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avoit le plus de confiance. L'étonnement & la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot. Tandis que les officiers de Cortès se faisoient de ce traître, le général arracha de son sein un papier contenant l'acte d'association signé par les conspirateurs. Impatient de connoître toute l'étendue du danger qu'il avoit couru il se retira chez lui pour le lire & y trouva des noms qu'il n'y put voir sans être pénétré de surprise & de douleur; mais il sentit que dans cette circonstance il pouvoit y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuses & prit le parti de ne poursuivre que le seul Villefagna. Comme la preuve de son crime n'étoit pas équivoque, son procès fut court. Il fut condamné & pendu le jour suivant, à la porte de la maison où il étoit logé. Cortès assembla ensuite ses troupes & leur ayant exposé d'abord l'atrocité du crime & la justice de la punition, il ajouta avec un air de satisfaction que les détails de cet abominable complot lui étoient entièrement inconnus,

LIV. V.
1521.

parce que Villefagna au moment où il s'étoit vu arrêté avoit déchiré un papier qui vraisemblablement contenoit son plan & les noms de ses complices, qu'il en avoit avalé les morceaux & que malgré la rigueur des tourmens il n'avoit rien avoué. Cette artificieuse déclaration tranquillisa les complices, que tourmentoient la conscience de leur crime & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ses compatriotes qui étoient ses ennemis, & de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention, tandis que sa modération leur laissant croire que la conspiration ne lui étoit pas connue, ils s'efforcèrent de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zèle & d'activité pour son service (1).

Ses préparatifs singuliers pour la construction de ses brigantins.

Cortès ne laissa pas à ses troupes le tems de réfléchir beaucoup sur ce qui venoit d'arriver, il les mit sur le champ en action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût

(1) Cortès, *relat.* 283. B. Diaz, *c.* 146. Herrera *decad.* 3, *Lib. I, c.* 1.

paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étoient enfin prêts & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cens fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux piéces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les piéces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domestique & ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les Ta-

Li. V.
1521.

Liv. V.
1521.

menes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arriere-garde & des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps se joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de Mexicains paroissoient souvent sur les hauteurs voisines; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes & préparé à les recevoir, ils n'osèrent tenter aucune attaque & Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1).

Il reçoit
de nou-
veaux se-
cours.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaisseaux arriverent d'Hispaniola à la Vera-cruz avec deux cens soldats, quatre-vingt-

(1) Cortès, *relat.* 260. C. E. B. Diaz, *co* 140.

vingt chevaux, deux piéces de canon de sie-
ge & une grande quantité d'armes & de mu-
nitions (1). Cortès encouragé par la réussite
de tous les projets qu'il avoit tentés, soit pour
affoiblir ses ennemis, soit pour se fortifier
lui-même, impatient d'ailleurs de commen-
cer le siege de Mexico, hâta la construction
de ses brigantins & le moment de les lancer
à l'eau. Pour faciliter cette dernière opéra-
tion, il avoit employé pendant deux mois
un grand nombre d'Indiens à creuser le lit
d'un petit ruisseau qui coule de Tezeuco
dans le lac, & à en former un canal de près
de deux milles de long (2). L'ouvrage étoit
enfin terminé, malgré tous les efforts des
Mexicains pour interrompre les travailleurs
ou pour brûler les brigantins (3).

Le vingt-huit avril toutes les troupes Es-
pagnoles & tous les Indiens auxiliaires fu-
rent rangés sur les bords du canal & les bri-
gantins lancés à l'eau; ce qui se fit avec la
plus grande pompe militaire, consacrée &
rendue plus solennelle par la célébration des

LIV. V.
1521.

Les Bri-
gantins
sont lan-
cés à
l'eau.

(1) Cortès, *relat.* 259. F, 262, D. Gomera, *Cron.* c. 129.

(2) Voyez la NOTE XXIII.

(3) B. Diaz, c. 140.

LIV. V.
1521.

myfteres les plus respectés de la religion romaine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les béniffoit & les nommoit. Les spectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'espérance, les fuivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; ils admiroient tous le génie hardi & entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires que le succès en paroiffoit même incroyable, avoit su se créer une flotte, fans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (1).

Disposi-
tions pour
le siège.

Cortès se détermina à former le siège par trois différens côtés; à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, & au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avoient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandoit la première attaque, Pedro de Alvarado la seconde & Christoval de Olid la troisième, chacun d'eux avec un nombre é-

(2) Cortès, *relat.* 266, C. Herrera, *decad.* 5, *Lib.* 1, c. 5. Gomera, *Cron.* c. 129.

gal d'Espagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hispaniola, étoient au nombre de huit cens dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étoient armés de mousquets ou arquebuses & quatre-vingt-fix étoient à cheval. Leur artillerie consistoit en trois canons de siege & quinze pieces de campagne (1). Cortès se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereuse. Chaque brigantin étoit armé d'un petit canon & monté par vingt-cinq Espagnols.

Alvarado & Olid en s'avancant aux postes qui leur avoient été assignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitans auroient à souffrir (2). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre possession abandonnées par leurs habitans, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimozin avoit rassemblé les principales forces de son empire, le seul endroit en effet où il pût espérer

LIV. V.
1521.

(1) Cortès, *relat.* 266, C.

(2) Cortès, *relat.* 267. B. Diaz, *Herrera, decad.* 3. *Lib.* 3, *Lib.* I, c. 13.

Liv. V.
1521.

avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi qui le menaçoit.

Les Mexicains
attaquent
les Brigantins.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils prévoyoient & redoutoient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donné Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtimens étoient fort petits, grossièrement faits & montés presque uniquement de soldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoissoit d'autre navigation que celle de ses lacs. La nécessité força cependant Guatimofin à tenter de les attaquer. Il espéra de suppléer par le nombre de ses canots à ce qui leur manquoit en force. Il en assembla une si grande multitude qu'ils couvroient la surface du lac. Ils s'avancèrent hardiment contre les brigantins qui retenus par un calme, ne pouvoient venir à leur recontre. Mais lorsque les Mexicains se trouverent près des bâtimens Espagnols un petit vent s'éleva. En un mot les voilés furent déployées & les brigantins se portant au milieu de leurs

Ils sont
repoullés.

foibles ennemis avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvoient résister, renversèrent un grand nombre de canots & dissipèrent tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoissances & les arts leur donnoient sur ce nouvel élément une supériorité sur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avoient montré jusqu'alors sur terre (1).

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac & non-seulement les brigantins conservèrent la communication entre les différens postes occupés par les Espagnols, quoique très éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chauffées que les Indiens auroient voulu rompre & à en éloigner les canots lorsqu'ils tentoient d'en approcher pour inquiéter les troupes à mesure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois divisions des brigantins & chacune fut employée à une des trois attaques, avec ordre de seconder les opérations de l'officier qui la commandoit. Les attaques furent alors poussées des trois côtés avec une égale vi-

Plan singulier pour la conduite du siège.

(1) Cortès, *relat.* 267, c. 150. Gomera, *Cron.* c. 142.
Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, c. 17.

gueur, mais d'une manière si différente de celle qui se pratique dans les sièges ordinaires que Cortès dans sa relation paroît craindre qu'elle ne soit mal entendue ou désapprouvée par les personnes qui ne connoissent pas la situation de Mexico (1). Chaque jour au matin ses troupes attaquoient les barricades sur les chauffées, passoient les tranchées croisées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorsque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainsi de pénétrer jusqu'au cœur de la ville dans l'espérance de remporter quelque avantage décisif qui pût forcer l'ennemi à se rendre & terminer la guerre d'un seul coup. Mais lorsque la valeur opiniâtre des Mexicains rendoit les travaux de la journée sans effet, les Espagnols se retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainsi la fatigue & le danger se renouveloient en quelque manière chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Espagnols avoient détruit dans le jour & reprenant les postes dont ils avoient été chassés. Mais la nécessité prescrivoit cette marche ennuyeuse & lente. Les troupes de Cortès étoient en si petit nombre qu'il n'osoit tenter de s'établir avec cet.

(1) Cortès, *relat.* 270. F.

te poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une si grande multitude d'ennemis. Le souvenir de ce que lui avoit déjà coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuse situation, étoit présent à son esprit. Les Espagnols épuisés par la fatigue étoient dans l'impuissance de conserver les postes qu'ils gagnoient chaque jour, & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'osoient confier ce soin à des gens si peu accoutumés à la discipline militaire & sur la vigilance desquels il eût été imprudent de compter. Cortès vouloit aussi conserver la ville autant qu'il lui seroit possible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & un monument durable de sa gloire. Toutes ces considérations l'engagerent à suivre opiniâtrément pendant un mois entier le système de siège qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrèrent à se défendre presque autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Par terre & par eau, la nuit & le jour, un combat furieux succédoit à un autre. Quelques Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés & tous prêts de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissoit aucun

repos & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la saison des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

Cortès
tente de
prendre la
ville d'as-
saut.

Cortès étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du siege se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avoit suivi jusques-là & d'embrasser un nouveau système d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général & se mit à la tête du corps posté sur la chaussée de Cuyocan. Animés par sa présence & par l'espoir de quelque événement décisif, les Espagnols attaquèrent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista: ils renversèrent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés & les canaux & arriverent à la ville, où ils gagnèrent du terrain par degrés malgré la multitude & le courage féroce des Mexicains. Cortès au milieu de la satisfaction que lui donnoit la rapidité de ses progrès n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite au cas qu'il y fût forcé, & avoit chargé Julien de Alderete, officier estimé qui lui étoit venu

3 Juillet.

(1) B. Diaz, c. 151.

avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux & de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceroient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, & tandis que ses compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il étoit chargé & vint se mêler parmi les combattans. Les Mexicains qui faisoient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre ayant observé cette négligence, en instruisirent Guatimofin.

Ce prince vit sur le champ les conséquences de la faute que commettoient les Espagnols, & avec une grande présence d'esprit se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattoient les Espagnols de front de céder peu à peu du terrain pour les attirer plus avant dans la ville & envoya en même-tems un corps nombreux de guerriers d'élite par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande breche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frappèrent le grand tambour consacré au Dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres & solennels,

LIV. V.
1521.

Il est repoussé.

Liv. V.
1521.

propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort, ils se précipiterent sur l'ennemi avec une nouvelle furie, allumée par le fanatisme & par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissans motifs, commencerent à se retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours & la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur & la confusion se mirent parmi eux; de sorte qu'en arrivant à la grande breche de la chaussée, Espagnols & Tlascalans, infanterie & cavalerie y tomboient pêle mêle, & y étoient accablés par les Mexicains, qui fondoient sur eux de toutes parts & dont les petits canots s'approchoient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ses soldats. La crainte les rendoit sourds à ses ordres & à ses prieres. Enfin ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce soin & qu'il négligeoit sa propre sûreté, six officiers Mexicains se saisirent de lui & l'emmenoiert en triomphe. Heureusement

Avec une
perte con-
sidérable.

deux de ses officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs, & ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tombèrent vivans entre les mains d'un ennemi qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1).

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains amenerent pour les Espagnols une situation presque aussi cruelle que celle dont ils sortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée & le grand temple étoit si brillant de clarté qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement & les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils

Liv. V.
1521.

Les Espagnols prisonniers font sacrifiés au Dieu de la guerre.

(1) Cortès, *relat.* p. 273. B. Diaz, *c.* 152. Gomera, *Cron. c.* 138. Herrera, *decaad.* 3, *Lib. 1. c.* 20.

Liv. V.
1521.

alloient être immolés. Ils entendoient leurs cris & croyoient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondoient en larmes & les plus courageux frémissaient à la vue de ce terrible spectacle (1).

Nouveaux
efforts des
Mexi-
cains.

Cortès en partageant avec ses soldats les sentimens que ce cruel événement leur inspiroit, avoit à supporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un général après un malheur si inattendu, & ne pouvoit se soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir ou ranimer le courage & les espérances de ses compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains encouragés par leur succès l'attaquerent le lendemain dans ses quartiers, mais il ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyèrent les têtes des Espagnols qu'ils avoient immolés, aux gouverneurs des provinces voisines, en les assurant que le Dieu de la guerre, appaisé par le sang de leurs ennemis versé abondamment sur ses autels, a-

(1) Voyez la NOTE XXIV.

voit fait entendre sa voix & déclaré que dans huit jours leurs ennemis seroient entièrement détruits & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'Empire.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes si précis, fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zèle des provinces qui s'étoient déjà déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient jusqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains & accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée & les Espagnols demeurèrent presque seuls dans leurs quartiers. Cortès ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnemens les craintes superstitieuses de ses alliés se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour

LIV. V.
1521.

Cortès est abandonné par plusieurs tributs d'Indiens alliés.

Liv. V.
1521.

donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le tems fixé par l'oracle fût écoulé, & se couvrant de ses brigantins qui écartoient l'ennemi, ses troupes passèrent tout ce tems sans être inquiétées, & le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui (1).

Il regagne
leur amitié.

Ses alliés honteux alors de leur crédulité revinrent à leurs postes. D'autres tribus, jugeant que les dieux qui venoient de tromper ainsi les Mexicains avoient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols; & telle fut la légereté de ce peuple que fort peu de tems après une défection générale de tous ses alliés, Cortès, si nous l'en croyons lui-même, se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Il adopte
un nouveau système d'attaque.

Quoique maître d'une armée si nombreuse il crut devoir former un nouveau système d'attaque qui seroit conduit avec plus de circonspection. Au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions possibles pour ne pas exposer ses gens

(1) B. Diaz, c. 153, Gomera Cron. c. 138.

aux malheurs qu'ils avoient déjà éprouvés. A mesure que les Espagnols avançoient, les Indiens leurs alliés réparoiert en les suivant les chauffées; dès qu'ils se rendoient maîtres de quelques parties de la ville ils faisoient raser les maisons. Peu à peu les Mexicains forcés de se replier à mesure que leurs ennemis gaignoient du terrain, se trouverent resserrés dans un plus petit espace. Guatimozin ne pouvant empêcher entierement les progrès de ses ennemis, continuoit de défendre sa capitale avec le plus grand courage & disputoit le terrain pied à pied. Cependant les Espagnols avoient non-seulement changé leur système d'attaque, mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinantlan, qu'il avoit employées avec tant de succès contre Narvaès. Cette arme leur donnant la facilité de combattre ferrés, ils repoussoit presque sans danger des ennemis qui les attaquoient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvelés (1). La ville dévastée ainsi par la guerre étoit en même-tems en proie à toutes les horreurs de la famine. Les

Liv. V.

1521.

(1) Cortès, *relat.* p. 275. c. 276, F. B. Diaz, c. 152.

Liv. V.
1521.

brigantins Espagnols maîtres du lac empêchoient l'abord de toutes les provisions qui pouvoient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimosin étoient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur souverain & les temples de leurs dieux. Non-seulement le peuple, mais les premiers des citoyens étoient réduits aux plus cruelles extrémités. Les maladies mortelles & contagieuses, la dernière des calamités qu'éprouvent les villes assiégées, combloient enfin la mesure de leurs maux (1).

Constan-
ce & cou-
rage de
Guatimo-
sin.

Le courage de Guatimosin se soutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & son ame n'étoit point abattue. Il rejetoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui proposoit Cortès & ne pouvant supporter l'idée de se soumettre aux oppresseurs de son pays, il étoit déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançoient toujours.

27 Juillet. Enfin les trois divisions à la fois pénétrèrent jus-

(1) Cortès, *Relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz, 155.
Comara *Cron.*, c. 141.

jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de
 la ville & s'y logerent. Les trois quarts de
 la ville se trouvoient en leur puissance & n'of-
 froient que des monceaux de ruine ; le reste
 étoit si pressé que les Mexicains désespé-
 rent de pouvoir résister à des ennemis qui les
 attaqueroient désormais avec plus d'avanta-
 ges encore & plus de moyens de succès. Les
 nobles, empressés de sauver la vie d'un mo-
 narque qu'ils respectoient, obtinrent de Gua-
 tamosin qu'il quitteroit une ville qu'on ne
 pouvoit plus défendre & qu'il se retireroit
 dans les provinces éloignées de l'Empire, où
 il pourroit encore exciter les peuples à la dé-
 fense commune & combattre avec moins de
 désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce
 projet, ils tâcherent d'amuser Cortès par des
 propositions de paix, afin que Guatimosin
 pût s'échapper pendant le cours de la négocia-
 tion. Mais Cortès avoit trop de discernement
 & de sagacité pour se laisser tromper par
 leurs artifices. Il soupçonna leur dessein, & per-
 suadé qu'il lui étoit très-important d'en em-
 pêcher l'exécution, il avoit confié à Sando-
 val, sur la vigilance duquel il pouvoit le plus
 compter, le commandement des brigantins,

 LIV. V.
 1521.

LIV. V.
1521.

avec ordre de veiller sur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval, attentif à exécuter ces ordres, observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversoient le lac avec une extrême rapidité donna le signal de la chasse; Garcia Holguin qui commandoit le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints, étoit prêt à faire feu sur le plus avancé qui sembloit porter un homme auquel le reste obéissoit. A l'instant les rameurs éleverent leurs rames & tous ceux qui étoient dans le canot renonçant à faire aucune résistance le conjurerent avec des pleurs & des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin se saisit sur le champ de sa proie. Guatimosin se remettant entre ses mains le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme & à ses enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité sombre d'un barbare ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli*, dit-il à l'Espagnol, *le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard*, continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon*

Il est fait
prison-
nier.

sein & termine une vie qui ne peut plus être utile (1).

Aussitôt que le sort du monarque fut connu, la résistance des Mexicains ce Cortès prit possession de la partie de la capitale qui n'étoit pas encore détruite. Ainsi fut terminé le siège de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avoit duré soixante quinze jours, dont presque aucun ne s'étoit passé sans quelque effort extraordinaire de la part des assiellans ou des assiégés pour l'attaque ou la défense d'une ville, du destin de laquelle les uns & les autres savoient que celui de l'Empire entier dépendoit. La défense avoit été plus vigoureuse qu'en aucune autre action entre les habitans de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimozin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale avoient balancé la grande supériorité de la discipline & des armes des Espagnols, qui se seroient vus forcés d'abandonner leur entreprise s'ils n'eussent pas été secondés par des secours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalousie des villes voisines qui re-

 LIV. V.

1521.

 13 Août.
 La ville se rend.

(1) Cortès, *relat.* 279. B. Diaz, *c.* 156. Gomera *Cron.* c. 142. Herrera, *dec.* 3, *Lib.* II, c. 7.

LIV. V.
1521.

doutoient sa puissance & par la révolte des sujets de l'Empire, las du joug qu'ils portotent. Leurs secours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas osé tenter s'il eût été réduit à ses propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait disparaître le merveilleux dont les historiens Espagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des causes simples & naturelles où ils ne voient que faits & prouesses romanesques de leurs compatriotes, on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talens de Cortès qui, avec toutes sortes de désavantages, eut l'art d'acquiescer sur des nations qui n'entendoient pas sa langue un ascendant assez puissant pour les faire servir d'instrumens à l'exécution de ses desseins (1).

Espéran-
ces des
Espagnols
trompées
par la me-
diocrité
du butin.

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise fut d'abord excessive ; mais elle se calma bientôt lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimeriques qui les avoient animés à braver tant de difficultés & de dangers. Au lieu de ces richesses immenses & inépuisables sur lesquel-

(1) Voyez la NOTE XXV.

les ils comptoient en devenant maîtres des trésors de Montézuma & de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put rassembler du milieu des ruines & de la désolation d'une ville immense qu'un butin fort peu considérable. Guatimosin, prévoyant sa destinée, avoit rassemblée toutes les richesses laissées par ses ancêtres, & les avoit fait jeter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du reste, tandis que les Espagnols combattoient. Ce qu'en purent rassembler les conquérans eux-mêmes étoit si peu de chose, que plusieurs d'entre eux dédaignèrent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'éleverent d'abord contre Cortès & ses favoris, qu'on soupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur échoir dans un partage équitable, & ensuite contre Guatimosin qui les irritoit par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avoit, disoit-on, caché ses trésors (1).

Les raisons, les prières & les promesses furent inutilement mises en usage pour cal-

Guatimosin mis à la torture.

(1) L'or & l'argent, selon la relation de Cortès, 280, A, ne monterent qu'à 120 mille pezos, valeur bien inférieure à celle que les Espagnols avoient partagée entre eux à Mexico.

LIV. V.
1521. mer les mécontents, & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, poussèrent Cortès à une action qui ternit la gloire de ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimofin, sans respect pour les vertus qu'avoit déployé ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposoit qu'il avoit caché le trésor de l'Empire. Guatimofin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, sembloit demander à son maître par un regard languissant la permission de révéler ce qu'il savoit; mais le courageux monarque jetant sur lui un coup d'œil où se peignoient à la fois l'autorité & le dédain, releva sa foiblesse en lui disant, *& moi suis-je sur un lit de roses?* Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence & expira dans les tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible scene tira la victime des mains de ses bourreaux & pronon-

gea une vie réservée à de nouvelles indignités & à de nouvelles souffrances (1).

Liv. V.
1521.

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'Empire, ainsi que les deux partis l'avoient prévu. Les provinces se soumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachemens d'Espagnols pénétrèrent dans tout le pays sans obstacle & jusqu'à la grande mer du sud, par laquelle ils espéroient toujours, selon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orientales un passage court & facile, & assurer à la couronne de Castille les richesses si enviées de ces belles régions (2). L'esprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de ce projet (3). Il ignoroit que pendant le cours de ses victoires au Mexique ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéressans dans l'histoire des découvertes des Espagnols, & ayant beaucoup influé sur l'état du pays que Cortès venoit de soumettre, nous devons en tracer une esquisse à nos lecteurs.

Toutes les provinces de l'Empire se soumettent.

Cortès forme des plans pour de nouvelles découvertes qui sont faites par Magellan.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Por-

(1) B. Diaz, c. 157. Gomera Cron. c. 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, c. 8. Torquemada, *mond. ind.* 1, 574.

(2) Cortès, *relat.* 280. D. Sc. B. Diaz, c. 157.

(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, c. 17. Gomera Cron. c. 149.

LIV. V.
1521.

1517.

tugais, d'une naissance honorable, ayant servi plusieurs années dans les Indes orientales avec une grande valeur sous le fameux Albuquerque, demanda les récompenses qu'il croyoit lui être dues avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais, pour des raisons qu'on ignore, son général & son souverain rejeterent ses demandes avec dédain. Magellan se rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il méritoit ne put supporter ce refus. Dans son ressentiment il se crut dégagé du serment de fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat, & se présenta à la cour de Castille, où il espéroit qu'on rendroit plus de justice à ses talens. Pour commencer à s'y faire connoître avantageusement, il proposa un projet dont l'exécution devoit blesser à l'endroit le plus sensible le monarque dont il avoit à se plaindre: c'étoit le plan favori de Colomb, la découverte d'un passage aux Indes orientales par l'ouest, sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracé Alexandre VI. Il fonda ses espérances sur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'observations, fruit de sa propre expérience &

& de celle que ses compatriotes avoient acquise par leur commerce avec l'orient. L'entreprise étoit difficile & dispendieuse, il en convenoit; il lui falloit une escadre assez forte & pourvue de vivres pour deux années. Heureusement il s'adressoit à un ministre qui ne se laissoit effrayer ni par les difficultés ni par la dépense. Le cardinal Ximenès, qui gouvernoit alors l'Espagne, voyant à la fois dans le succès de cette entreprise un accroissement de richesses & de gloire pour son pays, écouta favorablement les propositions de Magellan. Charles-quin à son arrivée dans son nouveau royaume, adopta les mesures de Ximenès avec la même chaleur & donna ses ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de chevalier de saint-Jacques & de capitaine général (1).

Le dixième d'août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ces tems-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les

(1) Herrera, *decad. 2*, *Lib. II*, c. 19, *Lib. II*, c. 9
Gomera, *hist. c. 91*.

LIV. V.
1521.

1520

équipages montoient en tout à deux cents trente-quarante hommes, parmi lesquels se trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au sud vers la ligne, le long de la côte de l'Amérique. Il fut arrêté par des calmes si longs; il employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au sud, qu'au douze de janvier il ne se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan Atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par-là le passage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir observé que le canal se rétrécissoit & que les eaux devenoient douces, il reprit sa route vers le sud. Le 31 de Mars il toucha au port de saint-Julien, à quarante-huit degrés au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux, & les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat, que les équi-

pages de trois des vaisseaux, leurs officiers à leur tête, se mutinerent ouvertement & demandèrent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsideré & qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrépidité, en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens, subjugués par sa fermeté, sans être reconciliés avec son entreprise, il continua son voyage au sud & découvrit enfin au cinquante-troisième degré de latitude l'entrée d'un détroit où il se jeta, malgré les murmures & les remontrances de tous ceux qui étoient sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux, auquel il donna son nom & où il fut abandonné par un de ses vaisseaux, il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du sud & remercia le ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux succès de son entreprise (1).

Mais il se trouvoit à une plus grande distance qu'il ne l'imaginait du but de son voyage. Il navigua trois mois & vingt jours

(1) *Herrare, decad. 2, Lib. IV, c. 10, Lib. IX, c. 17. Gomera, hist. c. 92. Pigafetta Viagg. apud. Ramuf. II, pag. 52. &c.*

Liv. V.
1521.

portant constamment au nord-ouest sans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite, sur un océan dont on ne connoissoit point les bornes, il eut beaucoup à souffrir. Ses provisions étoient presque épuisées. L'eau douce se corrompit; les gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourir de faim, & le scorbut, la plus terrible des maladies auxquelles sont exposés les navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau tems soutenu & des vents si favorables que Magellan donna à cet océan le nom de pacifique qu'il conserve encore. Enfin lorsqu'ils étoient réduits aux dernières extrémités, ils tomberent sur un groupe de petites isles très-fertiles où ils trouverent des rafraichissemens en si grande abondance qu'ils recouvrerent bientôt la santé. De ces isles, auxquelles ils donnerent le nom d'*isles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'est & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureusement une querelle avec les naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées,

& Magellan périt , ainsi que plusieurs de ses principaux officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

LIV. V.
1520.
26 Avril

L'expédition se continua sous d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs isles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils touchèrent à la grande isle de Borneo & ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient comprendre comment les Espagnols, en naviguant à l'ouest, étoient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines, des peuples instruits des avantages du commerce & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils y prirent une cargaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors & des échantillons des riches marchandises qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient visitées, la *Victoire*, celui des deux vaisseaux restans de toute l'escadre, qui étoit le plus en état de soutenir encore un long

8 Nov.

Liv. V.

1521.

Janvier

1522.

voyage, fit voile pour l'Europe sous le commandement de Jean Sébastien del Cano. Il suivit la route des Portugais par le cap de Bonne-Espérance, & après avoir beaucoup souffert il arriva à Saint-Lucar le 7 septembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans & vingt-huit jours (1).

Quoiqu'une destinée malheureuse ait privé Magellan de la satisfaction de terminer lui-même sa grande entreprise, ses contemporains, rendant justice à sa mémoire & à ses grands talens, lui ont conservé non-seulement la gloire d'en avoir formé le plan, mais encore celle d'avoir surmonté presque tous les obstacles qui en traversoient l'exécution, & il est encore aujourd'hui au rang des plus habiles & des plus heureux navigateurs. La gloire des navigateurs Espagnols éclipsa à cette époque celle de toutes les autres nations, & dans le cours d'un petit nombre d'années, ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent presque aussi étendu que l'ancien monde & celle de constater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terrestre.

(1) Herrera, *decal.* 3, *Lib. I, c. 3, 9, Lib. IV, c. 1.*
Gómera *Cron. c. 93, &c.* Pigafetta ap. Ramus II, *pag.*
361, &c.

Les Espagnols ne se contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savans parmi eux croyoient que les isles qui produisent les épiceries & plusieurs des pays les plus riches de l'est étoient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille par le partage d'Alexandre VI. Les négocians sans s'embarrasser de cette discussion se livrerent avec empressement à ce que le commerce avec ces nouveaux pays leur offroit d'avantageux & de séduisant. Les Portugais, alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux, s'efforcèrent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles, peu instruit de l'importance de cet objet ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçans d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en

Liv. V.
1521.

usciter une nouvelle avec les Portugais, le déterminèrent à céder à ceux-ci toutes les prétentions sur les Moluques pour la somme de trois cent cinquante mille ducats. Il réserva cependant à la couronne de Castille le droit de rentrer dans ses droits en remboursant cette somme. Mais d'autres objets détournèrent toute son attention & celle de ses successeurs, & l'Espagne perdit tout-à-fait un commerce qu'elle avoit travaillé si long-tems à s'ouvrir & dont elle espéroit tirer le plus grand bénéfice (1).

Quoique le commerce avec les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses pour l'Espagne. Philippe II, en 1564, soumit à sa couronne les isles découvertes dans l'Océan oriental & y forma des établissemens avec lesquels la nouvelle Espagne établit une communication régulière dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui se passoit dans la nouvelle Espagne.

Cortès
rappelé
par le roi
d'Espagne

Tandis que Cortès acquéroit à sa patrie de si vastes possessions & préparoit encore d'autres conquêtes, sa destinée singulière étoit

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* VII, c. 5, *decad.* 4, *Lib.* V, c. 7, &c.

non-seulement d'être dépouillé de toute autorité par le souverain qu'il servoit avec tant de zèle & de succès, mais d'être regardé comme un sujet rébelle. Par les intrigues de Fonzeca, évêque de Burgos, sa conduite, lorsqu'il prit le gouvernement de la nouvelle Espagne, fut déclarée une usurpation contraire à l'autorité royale ; & Christoval de Tapia fut revêtu d'une commission qui l'autorisoit à destituer Cortès, à se saisir de sa personne, à confisquer ses biens & à rechercher tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors pour en rendre compte au conseil des Indes dont l'évêque de Burgos étoit président. Quelques semaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-cruz, y portant l'ordre du souverain de dépouiller le conquérant de toute autorité & de le traiter en criminel. Mais Fonzeca avoit choisi un homme peu propre à seconder son inimitié pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation, ni les talens nécessaires pour exécuter la commission importante dont il étoit chargé. Cortès, en témoignant publiquement le plus grand respect pour l'autorité de l'empereur, prit secrètement des mesures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé.

Liv. V.
1521. Il entama avec lui une négociation si compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour à tour & les menaces & les promesses & les présens d'une manière si adroite, qu'il déterminâ enfin cet homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

Il s'adresse de nouveau à la cour.

15 Mai
1522.

Cependant, malgré l'adresse avec laquelle il venoit de parer ce coup, Cortès étoit si persuadé qu'il ne tenoit pas son pouvoir d'une autorité légitime & suffisante qu'il se déterminâ à envoyer en Espagne des députés pour y faire une description pompeuse du succès de ses armes, pour y porter des échantillons des productions du pays & de riches présens pour l'empereur, comme des gages des grands revenus que la couronne pourroit tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes, & pour demander en récompense de tous ses services l'approbation de tout ce qu'il avoit fait & le gouvernement des pays que sa conduite & la valeur de ses compagnons avoient soumis à la couronne de Castille. Le moment où les députés se présen-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* III, c. 16, *decad.* 4, c. 1.
Cortès, *relat.* 281, E. B. Diaz., c. 158.

terent à la cour étoit favorable. Les mouvemens qui avoient troublé l'Espagne à l'avénement de ce prince au trône, achevoient de se calmer (1). Les ministres avoient le tems de s'occuper des affaires du dehors; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès remplissoient ses compatriotes d'admiration; l'étendue & les richesses des pays conquis étoient pour eux un objet d'espérances flatteuses & sans bornes. Ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la manière dont Cortès s'étoit élevé au pouvoir, étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur, & Charles, arrivant en Espagne dans le même tems, adopta les sentimens de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquès & la résistance de l'évêque de Burgos, il nomma Cortès capitaine-général & gouverneur de la nouvelle Espagne, jugeant que

Liv. V.
1522.

Il est
nommé
capitaine-
général &
gouver-
neur de la
nouvelle
Espagne,

(1) Histoire de Charles V, Tom. II.

LIV. V.
1522.

personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle Espagne, que le même commandant à qui les premiers s'étoient volontairement soumis & que les derniers étoient accoutumés à craindre & à respecter depuis si long-tems (1).

Ses plans
& ses dispositions.

Cortès, même avant d'avoir obtenu de son souverain la confirmation légale de son autorité, ne craignoit pas d'en exercer les droits pour assurer sa conquête & la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef-lieu de son gouvernement au même endroit où étoit situé l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisoit une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondeoit, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu à peu la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en même-tems dans différentes provinces des personnes instruites pour rechercher les mines, & il en ouvrit quelques-unes, les plus riches de celles que les Espagnols eussent jusques-là dé-

(1) Herrera, *decal.* 3, *Lib.* IV 3. Gomera *Cron.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

couvertes en Amérique. Il détacha ses principaux officiers dans les provinces éloignées & les encouragea à s'y établir, non-seulement en leur donnant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité & les mêmes droits d'en exiger des services que les Espagnols s'étoient attribués dans les isles.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie Espagnole. Ce peuple, poussé à bout par l'oppression, oublia souvent la supériorité des Espagnols & courut aux armes pour recouvrer sa liberté; mais la discipline & la valeur des Européens l'emportèrent par-tout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne, les vainqueurs souillèrent leur victoire par la manière dont ils traitèrent le peuple vaincu. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale & de la personne de Guatimosin, ils supposèrent que le roi de Castille entroit dès ce moment en possession de tous les droits du monarque prisonnier & affectèrent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance, comme une rébellion de vassaux contre leur souverain, ou une révolte

LIV. V.
1521.

Révol-
tes des
Mexicains
& cruautés des Es-
pagnols.

Liv. V.
1522.

d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violèrent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étoient mis à mort par les supplices les plus honteux & les plus cruels que pussent imaginer l'insolence & la férocité du vainqueur. Dans presque toutes les parties de l'empire, les progrès des Espagnols étoient marqués par des traces de sang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco soixante Caciques ou chefs & quatre cens nobles furent brûlés vifs à la fois, & cette exécrationnable barbarie ne fut pas commise dans un moment d'emportement, ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortès dans les annales de la nouvelle Espagne, & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scène, on assembla les parens & les enfans de ces malheureuses victimes & on les força d'a-

tre témoins de leurs supplices (1). Il paroît impossible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement & le mépris insultant de leurs vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon, appuyé sur des témoignages sans force, que Guatimozin avoit formé le projet de secouer le joug & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme de procès, fit pendre le malheureux monarque & les Caciques de Tazeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'Empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice honteux infligé à des hommes qu'ils respectoient presque à l'égal de leurs dieux (1). L'exemple de Cortès & de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier, dans plusieurs expéditions qu'il commanda, deshonna un nom illustre par un grand nombre

(1) Cortès, *relat.* 291. C. Gomera *Cron. c.* 155.

(2) Gomera *Cron. cap.* 1701 B. Diaz, *cap.* 77. *Hertera, decad.* 3, *liv. VIII, cap.* 9. Voyez la NOTE XXVI.

LIV. V.
1522.

Premier
objet for-
mé par
l'industrie
des con-
quéans.

d'actions d'une barbarie & d'une atrocité particulière (1).

Une circonstance paroît avoir sauvé les Mexicains de l'entière destruction que les Espagnols avoient portée dans les isles. Les premiers conquérans du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient ni les fonds pour les avances des grands travaux, nécessaires pour pénétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni les connoissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contenterent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées des montagnes par les rivières & les torrens & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, vers 1552 &c. (2), & à cette époque l'Espagne avoit déjà établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience, fruit des premières fautes, avoit suggéré aux conqué-

(1) Herrera, *decad.* 4 & 5. *Passim.*

(2) Herrera, *decad.* 8, *lib.* X, c. 21.

rans beaucoup de loix utiles & douces en faveur des Indiens, & quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, cepece de travail le plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux & moins de dépopulation que les isles n'en avoient souffert des exploitations moins étendues, mais plus mal réglées des premiers conquérans.

Liv. V.
1521.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir aussi les espérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapportèrent peu de richesses aux entrepreneurs; & , comme on le remarque dans les nouveaux établissemens, les dangers & les difficultés furent pour les premiers Colons, tandis que les fruits de leurs travaux & de leurs succès, réservés à des tems plus tranquilles, furent recueillis par des successeurs qui avoient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérans & de leur extrême (1) pauvreté. Dans la nouvelle Espagne, leur condition devint encore

Leur
pauvreté.

(1) Cortès, *relat.* pag. 283. F. B. Diaz, C. 209.

Liv. V.
1522. plus fâcheuse par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même-tems des commissaires indépendans de lui pour y recevoir & administrer ses revenus (1). Ces gens, pris dans des emplois subalternes à Madrid, se laisserent si fort enivrer par cette élévation soudaine, qu'ils se crurent appelés à un rôle de la plus grande importance. Accoutumés aux formalités minutieuses des bureaux & remplis des idées étroites qu'ils avoient prises dans la sphere où ils s'étoient exercés jusqu'alors, ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouissoit & ne conçurent pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier est établi depuis long-tems. Ils représentèrent Cortès à la Cour d'Espagne comme un ambitieux & comme un tyran, qui, se donnant un pouvoir supérieur à la loi même, aspiroit à l'indépendance, & qui, par ses richesses excessives & par l'influence qu'elles lui don-

3324.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* IV, c. 3.

noient, étoit en état d'exécuter les projets criminels qu'il paroiffoit méditer (1). Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les ministres Espagnols, presque tous formés aux affaires sous l'administration sévère & jalouse de Ferdinand, qu'ils oublièrent tous les services de Cortès & les travaux excessifs auxquels il venoit de se livrer, en conduisant lui-même une expédition dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras (2). Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de leur maître, & déterminèrent Charles quint à envoyer au Mexique le licentié Paul de Léon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduite de Cortès & même pour le faire arrêter & l'envoyer prisonnier en Espagne, s'il le trouvoit coupable.

La mort soudaine de Paul de Léon, peu de jours après son arrivée dans la nouvelle Espagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais, comme ils étoient connus, Cortès fut vivement blessé de cette ingratitude pour des

Liv. 1.
1522.

Cortès
retourne
en Espa-
gne.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* V, *cap.* 14.

(2) Voyez la NOTE XXVII.

~~liv. V.~~ services les plus grands qu'un roi d'Espagne
 1523. eût jamais reçus d'aucun de ses sujets.

1528.

Il travailla cependant à regagner la confiance de son souverain & à conserver sa place. Mais tous les Espagnols employés par le gouvernement dans la nouvelle Espagne étoient autant d'espions de sa conduite & donnoient les interprétations les plus malignes & les plus défavorables à toutes ses actions. Les craintes de Charles & de ses ministres redoublèrent. On forma une nouvelle commission revêtue de pouvoirs plus étendus, & l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la résistance de Cortès s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un sujet (1). Cortès, en voyant se former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere, & qui, au lieu de la reconnaissance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais, quoique quelques-uns de ses compagnons les plus déterminés le pressassent de faire valoir la justice de sa cause contre une patrie ingrate & de saisir d'une

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* VIII, *cap.* 15, *decad.* 4, *lib.* II, *cap.* 1, *lib.* IV, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 196. Gomera *Cron.* *cap.* 162.

main hardie le pouvoir que de bas courtisans l'accusoient de convoiter (1), il demeura si bien maître de lui-même, ou fut retenu si fortement par des sentimens de fidélité pour son souverain, qu'il rejeta ces dangereux conseils & prit le seul moyen qui lui restât pour conserver sa dignité sans s'écarter de son devoir. Il résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir appelé en jugement dans un pays qui avoit été le théâtre de sa gloire & de ses triomphes; &, au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il se rendit sans délai en Espagne pour y confier sa cause & sa personne à la justice & à la générosité de son souverain (2).

Liv. V.
1528.

Cortès parut dans sa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de ses richesses, beaucoup de bijoux & d'ornemens de grand prix, & différentes productions de la nouvelle Espagne (3). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang & par les plus considérables de ses

sa ré-
ception.

(1) B. Diaz, *cap.* 194.

(2) Herrera, *decau.* 3, *lib.* IV, *cap.* 8.

(3) Voyez la NOTE XXVIII.

Liv. V.
1528.

officiers. Son arrivée dissipa en un moment tous les soupçons & toutes les craintes. L'empereur, ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un sujet fidele qui se presentoit à son maître, en se reposant sur son innocence, & à qui la grandeur de ses services donnoit des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda l'ordre de St. Jaques, le titre de marquis del Valle de Guaxaca & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle Espagne; &, comme ses manieres étoient polies, quoiqu'il eût passé sa vie au milieu d'aventuriers grossiers & sans éducation, l'empereur l'admit dans sa familiarité comme ses courtisans les plus élevés par leur naissance ou leur rang (1).

Gouvernement établi dans la nouvelle Espagne.

Cependant, au milieu de ces marques de considération, les traces de la défiance se laissoient appercevoir encore. Quoique Cortès sollicitât vivement son rétablissement dans le gouvernement de la nouvelle Espagne, Charles, trop sage pour confier un emploi si important à un homme qu'il avoit soupçonné, refusa de lui donner de nouveau un pouvoir

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 1, *lib.* IV, *cap.* 4. B. Diaz, *cap.* 196. Gomera *Cron.* *cap.* 182.

qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laissa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'administration civile fut confiée à un conseil, appelé Audience de la nouvelle Espagne. Dans des tems postérieurs, lorsque l'accroissement de la colonie y rendit nécessaire une autorité unique & plus étendue, Antoine de Mendoza, de la première noblesse d'Espagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi & réunit dans sa personne les deux pouvoirs qu'on avoit séparés du tems de Cortès.

Cette séparation même devint la source de dissensions continuelles, de chagrins pour Cortès & d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avoit plus d'occasions de déployer ses talens & d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différens plans d'entreprises de ce genre, qui toutes portent le caractère d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avancant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouveroit quelque dé-

Liv. V.
1528.

1530.

Nouveaux projets de Cortès.

Liv. V.
1536.

troit conduisant à l'océan occidental, ou que, dans l'isthme de Darien mieux connu, on découvriroit quelque communication entre la mer du nord & celle du sud (1). Mais ses espérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative, il se borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle Espagne sur la mer du sud. Il y arma successivement différentes petites escadres, dont les unes périrent & les autres revinrent sans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ses opérations, il se mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, & après avoir beaucoup souffert & effuyé des dangers de toute espèce, il découvrit la grande péninsule de la Californie & reconnut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la nouvelle Espagne. La découverte d'un pays si étendu auroit fait honneur à tout autre qu'à lui; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès & ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues (2). Dégouté par de mauvais succès

aux

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 294. B.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* VIII, c. 9, 10, *decad.* 8, *lib.* VI, cap. 14. Venegas, *hist. of Californ.* 1, 125. Lorenzana, *hist. pag.* 322, &c.

auxquels il n'étoit pas accoutumé, & las de trouver toujours des oppositions à ses vues, de la part de gens avec lesquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de contester, il retourna une seconde fois en Espagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû.

Il n'y reçut pas l'accueil que ses services & même la décence seule le mettoient en droit d'espérer. La gloire de ses anciens exploits étoit déjà en partie oubliée ou éclipsée par celle des nouvelles conquêtes, plus récentes & plus importantes, faites en d'autres parties de l'Amérique. On n'attendoit plus rien d'un homme déjà avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les ministres le traitèrent tantôt avec légèreté & tantôt avec insolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ses droits. Après avoir perdu plusieurs années à solliciter inutilement les ministres & les magistrats, occupation aussi ennuyeuse que mortifiante pour un homme d'un caractère altier, qui jusques-là avoit presque toujours commandé, Cortès finit ses jours le deux décembre mil cinq cent quarante-sept, dans la soixante-deuxième.

Liv. V.
1540.

année de son âge. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envié par ses contemporains & mal récompensé par le souverain qu'il avoit servi, il a été admiré & célébré par les siècles suivans. Pour se former une idée de son caractère, il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions.

Fin du Livre cinquieme.



HISTOIRE

DE

L'AMERIQUE.

LIVRE SIXIEME.

DEPUIS que Nugnès de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du sud & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers Espagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, se tournoient vers ces pays inconnus. Dans un siècle où l'esprit aventurier étoit assez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hasarder toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance étoit saisi avec ardeur, & sur des informations

Liv. VI.

1523.

Entre-
prises
pour la dé-
couverte
du Pérou.

LIV. VI.
1523. légères on entreprenoit les plus périlleuses expéditions (1).

Leurs
mauvais-
succès.

C'est ainsi que différens armemens furent faits pour prendre possession des pays situés à l'est de Panama. Mais ces entreprises confiées à des chefs, dont les talens étoient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès (2). Comme ces excursions ne s'étendoient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Tierra-firme*, pays couvert de bois, peu peuplé & très-mal-sain, les aventuriers à leur retour firent des rapports décourageans des maux qu'ils avoient soufferts & du peu d'espérances qu'offroient les lieux qu'ils avoient visités. Ces récits calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté, & il s'établit une opinion générale que Balboa s'étoit laissé séduire par quelque Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Mais il y avoit alors à Panama trois hommes sur lesquels les circonstances qui décourageoient tous les autres faisoient si peu d'impressions, qu'au moment même où tous

(1) Voyez la NOTE XXIX.

(2) Calancha *Cronica*, pag. 1006.

regardoient comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avoit annoncé Balboa, ils se déterminèrent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de basse naissance; &, comme il arrive malheureusement aux enfans illégitimes, son éducation avoit été entièrement négligée. Son pere, ne le croyant pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mere, l'employa dans sa jeunesse au métier humiliant de porcher. Mais le jeune Pizarre dédaignant cette vile occupation se fit soldat; &, après avoir servi quelques années en Italie, s'embarqua pour l'Amérique où une carrière sans bornes ouverte aux talens, attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler sa fortune à ses desirs. Sur ce théâtre Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractère aussi entreprenant que son corps étoit robuste, il étoit le premier à tous les dangers, toujours infatigable & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, on le regarda bientôt comme

Liv. VI.
1524.

un homme né pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance & l'ardeur, la hardiesse dans la combinaison de ses plans & la prudence dans leur exécution. En se jetant de bonne heure dans les affaires sans autres moyens que ses talens & son adresse, & en ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité, il acquit une si grande connoissance des affaires & des hommes, qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes & à gouverner les autres (1).

La naissance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro, élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes, comme son compagnon, ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit comme lui une valeur intrépide, une activité infatigable & une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle dans le nouveau monde; mais ces qualités dans Almagro

(1) Herrera, *decad.* 1 & 2, *Passim*, *decad.* 4, *lib.* VI, c. 107. Gomera, *Hist.* c. 144. Zarate, *Vlib.* 1, c. 9.

étoient accompagnées de la franchise & de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étoient unies avec l'adresse, la ruse & la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins & la sagacité qui démêle ceux des autres.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui, par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connoître, avoit amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Tels étoient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit sur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage & à la première découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de provisions dont Pizarre pourroit avoir besoin. Luque devoit rester à Panama pour traiter avec le gouverneur &

LIV. VI.

1524

Condi-
tions de
leur asso-
ciation.

LIV. VI.
1524.

veiller aux intérêts communs. L'enthousiasme religieux se trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui se sont signalés dans le nouveau monde, uni avec la passion des découvertes, union étrange qui fortifioit l'un & l'autre sentiment. Cette confédération, formée par l'avidité & l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solennelles de la religion. Luque célébra la messe, partagea l'hostie consacrée en trois parties pour lui & ses deux associés, & un contrat, qui avoit pour objet le pillage & le meurtre, fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

Leur
première
expédition.
14-Nov.

La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique, que le tems pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui souffloient alors étant directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib.* VI, c. 13. Zarate, *lib.* 2, c. 1.

(I). Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le sud-est que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme; mais il trouva par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit; les terrains bas inondés par les rivières, les plus hauts couverts de bois impénétrables; peu d'habitans, mais féroces & courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les naturels du pays &, par-dessus tout, les maladies propres aux pays humides concoururent à affoiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque-tems celui de sa troupe, quoiqu'on n'apperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondans en or, où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage & de se retirer à Cuchama vis-à-vis des îles des perles, où il espéroit recevoir de Panama un renfort & des provisions.

Almagro, de son côté, ayant fait voile de ce

LIV. VI.
1525.

Suivie de
peu de
succès.

(1) Herrera, *dec. 4, lib. II, c. 8.* Xerès, pag. 179.

port avec soixante-dix hommes, s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéroit trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers & effuyèrent les mêmes souffrances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repouffés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de fleche, ils furent aussi forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolèrent mutuellement en se contant leurs aventures & en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la rivière de Saint-Jean, dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitans lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardens à ne pas abandonner leur projet malgré tout ce qu'ils avoient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution (1).

24 Juin.

Ils reprennent leur entreprise.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre

(1) Herrera *decad.* 3, *lib.* VIII, *cap.* 11, 12.

& lui avoient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingt hommes (1). Tout foible que fût ce renfort, ils n'hésiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir effuyé les mêmes calamités que dans leur première expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu sur la côte de Quito, & débarquant à Tacames, au sud de la rivière des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues jusques-là sur les côtes de la mer du sud, & trouverent les habitans vêtus d'étoffes de laine & de coton & parés de différens ornemens d'or & d'argent.

Cependant, malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendoient compte & par l'imagination de ceux à qui on les présenteoit, Pizarre & Almagro n'osèrent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Ils se retirèrent à la petite isle Gallo où Pizarre de-

(1) Voyez la NOTE XXX. Zarate, *Lib. 1, c. 1.*

~~_____~~
Div. VI.
1526.

meura avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'étoit plus douteuse à leurs yeux. (1).

Pizarre
est rappé
lé par le
gouver-
neur de
Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans & moins hardis que leurs chefs, avoient envoyé secrètement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los-Rios qui avoit succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide & phlegmatique, qui paroît la première des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte si grande d'hommes ne pouvoit être que funeste à une colonie naissante & foible. Non-seulement il défendit qu'on fit de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre & ses compagnons de l'île Gallo. Almagro & de Luque, très-mécontents de ces mesures qu'ils n'avoient pu pré-

(1) Xeres, 181. Herrera, *decad.* 5, *Lib.* VIII, c. 13.

venir & auxquelles ils n'osoient s'opposer, trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées & qui étoit leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune, qui avoient déjà reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractère, n'avoit pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama & employa toute son adresse & toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts étoit si récent dans leur mémoire, & la pensée de revoir leur famille & leurs amis après une si longue absence se présentoit d'une manière si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient passer, ils n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1).

Liv. VI.
1526.

Il refuse
de revenir.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* X. *cap.* 2, 3. Zurate, *lib.* II, *c.* 2. Xeres, 131. Gomera, *Hist.* c. 103.

Liv. Vi.
1526.

Ce petit nombre d'hommes déterminés , dont les historiens Espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent, & à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique , s'établirent dans l'isle de la Gorgonne. Cette isle, plus éloignée de la côte que l'isle Gallo & tout-à-fait inhabitée, leur parut une retraite sûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les servirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile & glorieuse à la nation & à qui on ne pouvoit reprocher que l'excès de leur zele & de leur courage, & de les laisser périr comme des criminels dans une isle déserte. Vaincu par les plaintes & les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais, afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

Pizarre & ses compagnons avoient passé cinq mois dans cette île, connue pour l'endroit le plus mal-sain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce tems leurs yeux avoient été tournés vers Panama, d'où ils espéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques secours. Mais, lassés enfin d'une attente inutile & excédés de souffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme, ils venoient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'océan avec un radeau, plutôt que de rester plus long-tems dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama les transports de leur joie furent si vifs, qu'ils oublièrent tout ce qu'ils avoient souffert. Leurs espérances se ranimerent, & par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passèrent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama, ils porterent au sud-est, & plus heureux que dans leurs ten-

Liv. VI.
1526.

(1) Voyez la NOTE XXXL

Liv. VI.
1526.

Il découvre le Pérou.

tatives précédentes, le vingtième jour après leur départ de l'île de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différens endroits peu considérables, ils prirent terre à Tumbés, ville assez grande, située au-delà du troisième degré au sud de l'équateur & où se trouvoient un grand temple & un palais des Incas, souverains du pays (1). Là les Espagnols eurent pour la première fois le spectacle de l'opulence & de la civilisation de l'empire Péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelque industrie, & les Naturels décentement vêtus & ayant sur les autres habitans du nouveau monde l'avantage de connoître l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or & d'argent si grande, que ces métaux étoient employés non-seulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases & des ustensiles communs, ce qui ne laissoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans le pays.

Pizarre

(1) Calancha, pag. 103.

Pizarre & ses compagnons crurent dès-lors qu'ils alloient voir leurs espérances réalisées & se trouver en possession de vastes domaines & de trésors inépuisables.

Cependant, avec le peu de monde qu'il avoit sous ses ordres, Pizarre ne pouvoit faire que reconnoître le riche pays dont il espéroit devenir bientôt le maître. Il suivit quelque-tems la côte & communiqua paisiblement avec les naturels, aussi surpris à la vue de ces étrangers, que les Espagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence & de civilisation qu'ils appercevoient par-tout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il étoit nécessaire pour constater l'importance de sa découverte. Il obtint des habitans quelques Lamas, espece d'animal domestique, auquel les Espagnols donnerent le nom de brebis, quelques vases d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur industrie & deux jeunes gens à qui il se proposoit d'enseigner la langue Espagnole pour en faire ses interprètes dans l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troisieme année qui s'étoit écoulée depuis qu'il en étoit parti (1).

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* X, c. 3, 6, *de. ail.* 4, *lib.* II, c. 7, 8. Vega, *2. lib.* 1, c. 10, 14. Zarate, *lib.* 1, *cap.* 2. Benzo. *hist. Novi orbis*, *lib.* 3, c. 2.

~~liv. VI.~~
 Liv. VI.
 1527. Aucun aventurier de ce siècle n'a éprouvé autant de malheurs & n'a été exposé à de si grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il supporta les uns, & le courage qu'il montra contre les autres, surpasse tout ce que l'histoire du nouveau monde nous présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

1528.
 Nouveaux pro-
 jets des
 associés.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts, ni ses plaintes amères sur le rappel de ses troupes dans un tems où elles lui étoient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de son premier plan. Il soutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un si puissant empire & refusa d'autoriser une expédition qui pouvoit ruiner la province confiée à ses soins, en lui faisant faire des efforts au-delà de ses moyens. Mais toute sa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois associés. Ils virent seulement qu'il leur falloit poursuivre l'exécution de leur projet sans le secours du gouverneur, ou solliciter auprès de leur souverain la permission qu'ils ne pouvoient obtenir de l'administrateur de

la province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur & de Luque la dignité d'évêque, dans le pays qu'ils se propofoient de conquérir, Pizarre partit pour l'Espagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuisée par les dépenses qu'ils avoient déjà faites, qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage (1).

Pizarre se rendit à la cour fans perdre de tems. Quelque nouveau que fût pour lui le théâtre sur lequel il se produisoit, il parut devant l'empereur fans embarras & avec la dignité d'un homme qui se rend à lui-même témoignage des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse infinuante qu'on ne devoit attendre, ni de son éducation, ni du genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Les récits touchans de ses souffrances & les descriptions pompeuses des pays qu'il avoit découverts, confirmées par

LIV. VI.
152.

Pizarre
se rend en
Espagne
pour y né-
gocié.

(1) Herrera, *decad. 4, Lib. III, c. 1.* Vega, *lib. 1, c. 14.*

Liv. VI.
1528.
 les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impression sur Charles & sur ses ministres, que non-seulement ils approuverent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéresser aux succès du chef. Pizarre, abusant de ces dispositions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ses associés. Comme de Luque ne couroit pas la même carrière que lui, il obtint pour cet ecclésiastique la dignité à laquelle il aspirait; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la forteresse qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même, il se fit accorder tous les titres & toute l'autorité que son ambition pouvoit desirer. Il fut fait gouverneur, capitaine-général & adelantade de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il espéroit conquérir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainsi que tous les privilèges jusqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa juridiction, indépendante du gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'espace de deux cens lieues le long de la côte, au sud de la rivière de Saint-Jago; & il avoit le pouvoir de nommer tous les of-

Il obtient
le gouver-
nement
pour lui-
même.
26 Juillet.

ficiers qui devoient servir sous lui. Pour ces concessions, qui ne coûtoient rien à la cour d'Espagne, puisque c'étoit à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageoit à lever deux cents cinquante hommes & à se pourvoir de vaisseaux, d'armes & de munitions pour foumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnoit le gouvernement.

Quelque peu considérable que fut le corps que Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit si peu de fonds & si peu de crédit, qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il vouloit avoir; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes, il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ses engagements (1). Cependant, avant son départ, il reçut quelques secours d'argent de Cortès qui, étant retourné vers ce tems-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entroit dans une carrière de gloire semblable à celle que lui-même venoit de fournir (2).

Liv. VI.
1528.

Foiblesse
de son ar-
mement.

(1) Herrera, *dec.* 4, *Lib.* VII, c. 9.

(2) *Ibid.* *lib.* VII, c. 10.

Liv. VI.
1529.

Il débarqua à Nombre de Dios & traversa l'isthme de Panama accompagné de ses trois freres, Ferdinand, Juan & Gonzale. Le premier seul étoit né d'un mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards & fils de François d'Alcantara, frere de sa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge, & leur courage & leurs talens les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits, & travailla même à former une nouvelle société, dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses découvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Almagro la charge d'Adelantade & de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'empereur ce titre & un gouvernement

1530.
Il se re-
concilie
avec Almagro.

indépendant. Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque, satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même, seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se reconcilia, & la confédération se renouvela aux anciennes conditions, que l'entreprise seroit conduite aux frais communs des trois associés & que les profits seroient partagés entr'eux également (1).

En réunissant ainsi leurs talens & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux & cent quatre-vingt soldats, dont trente-six cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avoient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre avec cette petite troupe n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeoit de conduire. La saison propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connues, Pizarre fit le

Liv. V.
§ 530.

Leurs préparatifs.

1 31.
Férier.

(1) Herrera, *dec.* 4, *lib.* XII, *c.* 9. Zarate, *lib.* I, *c.* 3. Vega 2, *lib.* I, *c.* 24.

Liv. VI.
1531.
 voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courans à cent lieues au nord de Tumbès & obligé de débarquer ses troupes dans la baie de Saint-Mathieu. Il ne perdit point de tems & revint au sud fans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendoit de Panama, que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut cependant beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est en différens endroits stérile, mal-saine & peu habitée. Les Espagnols avoient à passer les rivieres près de leur embouchure, où leur volume d'eau rend le passage plus difficile. Pizarre, au lieu de gagner la confiance des habitans, les avoit imprudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excès de la fatigue, & des maladies de différens genres réduisirent les Espagnols à des extrémités presqu'aussi cruelles que celles qu'ils avoient souffertes dans la premiere expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les conduisoit, que plusieurs de ses compagnons commen-

Il débar-
que au
Pérou.

mencèrent à lui faire des reproches, & que
 ses soldats auroient perdu toute confiance en
 lui, si, même dans cette partie stérile du Pé-
 rou, ils n'eussent trouvé quelques apparences
 de richesse & de culture qui sembloient jus-
 tifier les rapports de leur chef. Enfin ils ar-
 riverent dans la province de Coaque, & ayant
 surpris les habitans de la ville principale, ils
 y trouverent des vases & des ornemens d'or
 & d'argent évalués à plus de trente mille
 pezos, & d'autres richesses qui dissipèrent
 leurs doutes & rendirent aux plus mécontents
 & leur courage & leurs premières espéran-
 ces (1).

Pizarre lui-même fut si transporté de ces
 riches dépouilles, qu'il considéroit comme
 les premiers fruits d'une terre abondante en
 trésors, qu'il dépêcha sur le champ un vais-
 seau à Panama avec une grosse part du butin
 pour Almagro, & un autre bâtiment à Ni-
 caragua chargé de sommes considérables pour
 des personnes en crédit dans la province,
 dans l'espérance que cet étalage des richesses
 qu'il avoit acquises en si peu de tems déter-

Liv. VI.

258 L.

14 Avril.

Ses me-
 sures pour
 obtenir du
 renfort.

(1) Herrera, *Decad.* 3, *Lib.* 7, c. 9, *Lib.* 2, c. 21. Ne-
 rès, 1182.

mineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant, il continuoit sa marche le long de la côte, & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquoit les naturels du pays dans leurs habitations éparfés avec une si grande impétuosité, qu'il les forçoit à se soumettre ou à se retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition soudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays, dont la figure & les manieres étoient également extraordinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit résister, fit sur les Péruviens la même impression de terreur qu'avoient éprouvé les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra presqu'aucune résistance jusqu'à l'isle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette isle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traversés, & les habitans en étoient plus courageux & moins civilisés que ceux du continent. Ils se défendirent avec tant de valeur & d'obstination que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il s'avança à Tumbès, où les maladies qui s'étoient mises dans sa troupele firent de séjourner pendant trois mois (1).

(1) P. Sancho, *ap. Ramus III. p. 37^r*. N. Herrera, *dec. lib. VII, c. 18, lib. IX, c. 1. Zarate, lib. II, c. 2, 3. Xirès, p. 132, &c.*

Pendant ce tems de repos il commença à recueillir le fruit des soins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens, qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun; mais qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable, que l'un étoit commandé par Sébastien Benalcazar, & l'autre par Ferdinand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la riviere de Piura, & dans une situation avantageuse près de son embouchure, il établit la premiere colonie Espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet empire. Il n'auroit pas pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, & sans cette circonstance, on ne pourroit pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits, & développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

Liv. VI.
1532.

Il en re-
çoit &
continue
sa marche.
16 Mai

Liv. VI.
1532.
Etat de
l'empire
du Pérou.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou s'étendoit du nord au sud à plus de quinze cens milles de côtes sur la mer du sud. La profondeur de l'est à l'ouest étoit beaucoup moins considérable & bornée par les grandes chaînes des Andes qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou, comme le reste du nouveau monde, étoit originai-
 rement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs & par les formes grossières d'une police imparfaite; & toutes étoient alors si mal civilisées, que, si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espèce de culture & d'industrie régulières, sans demeures fixes, ne connoissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitans erroient nus dans les forêts dont leur pays étoit couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siècles contre les maux inséparables de

cette barbarie, & lorsque rien ne sembloit annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme & une femme d'une figure majestueuse & déceimment vêtus leur apparurent, dit-on, sur les bords du lac Titiacca. Ces deux personnages s'annoncerent comme enfans du soleil. Cette divinité bienfaisante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine & les envoyoit pour l'instruire & la réformer. Leurs exhortations, fortifiées par le respect qu'inspiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminèrent plusieurs de ces sauvages errans à se réunir: ils reçurent, comme des ordres du ciel, les instructions de ces deux êtres extraordinaires, & les suivirent à Cuzco, où ils s'établirent & jetèrent les fondemens d'une ville.

Manco Capac & Mama Ocollo, (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du soleil) ayant ainsi rassemblé plusieurs tribus errantes, établirent parmi les Péruviens cette union sociale qui, en multipliant les objets de desirs & en combinant les efforts de l'espèce humaine, excite l'industrie & amène les progrès de tous les genres. Manco Capac

Liv. VI.
1532. instruisit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Ocollo enseigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tiffus. Par le travail d'un sexe la subsistance devint moins précaire; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de première nécessité pour une société naissante, c'est-à-dire à la nourriture, au vêtement & à l'habitation du peuple grossier qu'il avoit pris sous sa conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses instructions, que nous détaillerons plus au long dans la suite, fixerent les différens rapports des hommes entr'eux & prescrivirent les devoirs qui en résultoient. Par-là un peuple barbare & grossier acquit des mœurs & prit des idées de décence. Les fonctions des personnes chargées de quelque administration & revêtues de quelque autorité furent réglées avec tant de précision, & la subordination fut si bien établie, qu'il se forma bientôt un état politique, régulier & bien gouverné.

C'est ainsi, selon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *Incas* ou *Seigneurs* du Pérou. Peu considérable à

son origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit lieues de Cuzco. Mais, dans ces bornes étroites, Manco Capac exerça une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination s'étendit, s'arrogèrent les mêmes droits. Leur despotisme étoit aussi absolu que celui des souverains de l'Asie. Les Incas étoient respectés, non-seulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur sang étoit regardé comme sacré & ne fut jamais souillé par aucun mélange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des Incas. Leur famille, demeurant ainsi séparée du reste de la nation, en étoit distinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne se montroit lui-même qu'avec des marques de sa royauté, dont l'usage étoit réservé à lui seul, & recevoit de ses sujets des témoignages d'un respect qui alloit presque jusqu'à l'adoration.

Mais, entre les mains des monarques Péruviens, ce pouvoir sans bornes fut, dit-on, toujours uni à un soin tendre pour le bonheur de leurs sujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'est pas la passion des conquêtes qui poussa les Incas à étendre leur em-

LIV. VI.
1532. pire, mais le desir de répandre les avantages de la civilisation & les connoissances des arts parmi les peuples barbares qu'ils soumettoient. Pendant une succession de douze rois, aucun ne s'écarta, disent-ils, de ce caractère de bienfaisance (1).

Lorsque les Espagnols aborderent pour la première fois à la côte du Pérou, en mil cinq cent vingt-six, Huana Capac, le douzième monarque depuis la fondation de l'empire, étoit sur le trône. On nous le représente comme un prince qui réunissoit les talens militaires aux vertus pacifiques qui distinguoient ses ayeux. Il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir & l'étendue de l'Empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, & contre la loi ancienne & fondamentale de la monarchie qui défendoit de souiller le sang royal par aucune alliance étrangère, il épousa la fille du roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort, arrivée à Quito vers quinze cent vingt-neuf. Huascar, son frere aîné par sa mere, qui étoit du

(1) Cieca de Leon, *Cron. c. 44.* Herrera, *deca. 3, lib. 2, c. 4, decad. 5, Lib. III, c. 17.*

sang royal, eut pour son partage le reste de
 ses états. Quel que fût le respect des Péru-
 viens pour la mémoire d'un monarque qui
 avoit régné avec autant de gloire qu'aucun
 de ses prédécesseurs, la disposition d'Huana
 Capac pour la succession à l'Empire parut si
 contraire à une maxime aussi ancienne que la
 monarchie & fondée sur une autorité regar-
 dée comme sacrée, qu'elle excita à Cuzco
 un mécontentement général. Huascar, encoura-
 gé par les dispositions de ses sujets, voulut
 que son frere renonçât au royaume de Quito
 & le reconnût pour son souverain. Mais le
 premier soin d'Atahualpa avoit été de s'atta-
 cher un gros corps de troupes qui avoit ac-
 compagné son pere à Quito. C'étoient les
 meilleurs soldats de l'Empire, & Huana Ca-
 pac leur devoit toutes ses victoires. Appuyé
 de ce secours, Atahualpa éluda d'abord la de-
 mande de son frere & marcha bientôt après
 contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes
 princes, dont l'un avoit pour lui l'ancienne
 loi du Pérou, & l'autre les forces de l'Empi-
 re, précipita cet état dans les malheurs d'u-
 ne guerre civile, dont il avoit été exempt
 jusques-là sous une suite de princes vertueux.

Liv. VI.
 1532.

Favorable
 aux pro-
 pres des
 Espagnols

Liv. VI.
1532.

Dans une telle situation l'événement n'étoit pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta sur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux & abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la foiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfans du soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar, fait prisonnier dans la bataille qui avoit décidé du sort de l'Empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa, donnant des ordres au nom de son frere, pût établir plus aisément son autorité (1).

Favorable
aux pro-
grès des
Espagnols

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de Saint-Mathieu, cette guerre civile étoit dans toute sa violence. Si, dans sa première expédition, en quinze cent vingt-six, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand état réunies sous un monarque habile, courageux, & qu'aucun autre soin n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Espagnols, étoient si occupés d'une

(1) Zarate, *lib. 1, c. 15.* Vega, *lib. 9, c. 12, 32-40.*
Herrera, *decad. 5, lib. 1, c. 2, lib. 3, c. 17.*

guerre plus intéressante pour chacun d'eux, qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les alarmer, & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir.

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvoit prévoir, & dont il ne put être instruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignoroit la langue, lui laissa la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles & d'arriver jusqu'au centre de l'Empire avant qu'on eût fait un seul effort pour l'arrêter dans sa marche. Les Espagnols en s'avancant apprirent quelque chose de la division qui partageoit le royaume; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre, à qui ce prince demanda du secours contre Atahualpa, comme contre un rébelle & un usurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture, & prévint si nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui divisoit le royaume, que, sans attendre le renfort qui

Liv. VI.
1532.

Pizarre
en profite
& s'avance

(1) Zurate, lib, II c. 3.

Liv. VI.
1532.

lui arrivoit de Panama, il se détermina à s'avancer pendant que la discorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces; espérant lui-même qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs selon les circonstances, il pourroit plus aisément les opprimer tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fussent les qualités distinctives des Espagnols de ce siècle, & que Pizarre possédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guere supposer qu'après s'être avancé jusqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur & de précaution, il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitement de résolution & pour embrasser un plan si hardi & si dangereux.

Etat de
ses forces.

Comme il étoit obligé de partager ses troupes & de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qui devoit lui servir de retraite en cas d'événement, & de port où il pût recevoir les secours qu'il attendoit de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable & en assez mauvais état. Elle consistoit en soixante-deux cavaliers (1) & cent

(1) Voyez la NOTE XXXII.

deux fantassins, dont vingt étoient armés d'arquebuses & trois de mousquets. Il dirigea la route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, & où Atahualpa étoit campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier dépêché par l'Inca vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince qui lui offroit son amitié & le faisoit assurer qu'il seroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre, employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant, & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui disputoient le trône (1).

Les Péruviens, ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avoient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur

Liv. VI.
1532.

Opinions
des Péru-
viens sur
les projets
des Espa-
gnols.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* 1, c. 3. Xerès, *pag.* 189.

Liv. VI
1532.

repos & de leur liberté ? Les protestations des Espagnols, qui ne cessoient de dire qu'ils étoient venus apporter aux Péruviens la connoissance de la vérité & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraisemblance à la première opinion ; mais ils étoient rejetés dans la seconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'Inca & le déterminà à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence, on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre Saint-Michel & Motupé, où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvoient en traversant un si mauvais pays, leur auroit été fatal (1). De Motupé ils s'avancèrent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou & passèrent par un défilé si étroit & si inaccessible, qu'un petit nombre d'hommes auroit pu le défendre contre une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité de l'Inca, ils ne rencontrèrent aucun obstacle & prirent tran-

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

quillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important. A leur approche Atahualpa leur fit renouveler les assurances de son amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des présens, plus riches encore que les premiers.

A son entrée dans Caxamalca, Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit formé par une maison que les historiens Espagnols appellent le palais de l'Inca, & l'autre par un temple du soleil; le tout environné d'un fort rempart de terre. Apres avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto & son frere Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avoit déjà données de ses dispositions pacifiques & de demander une entrevue avec l'Inca afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avoient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec toutes les attentions de l'hospitalité, que les Péruviens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du

LIV. V.
1532.
monarque, l'ordre qui régnoit à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchoient de sa personne & exécutoient ses ordres, étonnerent les Espagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits Caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attachèrent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient sur leurs personnes l'Inca & les gens de sa suite, les vases d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espece, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit se former un Européen du seizieme siecle.

**Perfidie
méditée
de Pizarre.**
A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avoient été témoins, & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu, que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déjà prise. Il favoit par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, à l'égard
de

de Montezuma, de quelle conséquence il pouvoit être pour lui de se saisir de la personne de l'Inca. Pour en venir à bout, il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractère qu'il avoit revêtu, en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque qui recherchoit l'alliance de l'Inca, au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données & des offres de service qu'il lui avoit faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit sur ces protestations & de s'emparer de la personne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement & avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa honte & celle de son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons sous le commandement de Ferdinand son frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie; seulement, il garda près de sa personne vingt de ses plus déterminés soldats pour le seconder dans la périlleuse entreprise qu'il se réservoir. L'artillerie, qui consistoit en deux pieces de canon de cam-

Liv. VI.

1532.

pagne (1), & les arquebusiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

Dès le grand matin, tout le camp des Péruviens fut en mouvement ; mais, comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans sa première entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs, que le jour étoit déjà fort avancé lorsqu'elle commença. Même alors, de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle se fit avec tant de lenteur que les Espagnols s'impatientant & craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'Inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cens hommes habillés uniformément, espèce de coureurs qui lui ouvrirent le passage. Assis lui-même sur une espèce de trône ou de lit, orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques

(1) Xerès, p. 194.

d'or & d'argent & enrichi de pierres précieuses, il étoit porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derrière lui quelques-uns de ses premiers officiers étoient portés de la même manière. Plusieurs bandes de danseurs & de chanteurs ~~accompagnoient~~ accompagnoient cette marche, & toute la plaine étoit couverte de troupes, au nombre de plus de trente mille hommes.

Dès que l'Inca fut près du quartier des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main & son bréviaire dans l'autre, & dans un long discours exposa au monarque la doctrine de la création, la chute du premier homme, l'incarnation, la passion & la résurrection de J. C. le choix que Dieu avoit fait de Saint-Pierre pour être son grand-vicaire sur la terre, le pouvoir de St. Pierre transmis aux papes, & la donation faite au roi de Castille par le pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnoître l'autorité suprême du pape, & le roi de Castille comme son légitime sou-

Liv. Vi.
1532.

Etrange
harangue
de Valverde.

verain, lui promettant, s'il se soumettoit, que le roi son maître prendroit le Pérou sous sa protection & lui permettroit de continuer d'y régner; mais lui déclarant la guerre & le menaçant de la plus terrible vengeance, s'il refusoit d'obéir & s'il persévéroit dans son impiété.

Réponse
de l'Inca.

Cet étrange discours, qui contenoit des mystères incompréhensibles & des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en si peu de tems une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprète, qui entendoit peu l'Espagnol & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'Inca, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement, quelques points de la harangue de Valverde plus faciles à saisir le remplirent d'étonnement & d'indignation. Sa réponse fut pourrant modérée. Il commença par observer qu'il étoit maître de son royaume par le droit de succession, & qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger prétendoit disposer de ce qui ne lui appartenoit pas; & que, si cette prétendue donation avoit été faite, lui qui étoit le légitime propriétaire refusoit de la confirmer; qu'il n'étoit point du tout disposé

à renoncer à la religion qu'il tenoit de ses ancêtres & à abandonner le culte du soleil, divinité immortelle, que lui & son peuple adoroient, pour adorer le dieu des Espagnols qui étoit sujet à la mort; qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur, il n'en avoit jamais entendu parler, qu'il n'y comprenoit rien & qu'il desiroit de savoir où Valverde avoit appris des choses si extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Valverde en lui présentant son bréviaire, L'Inca prit le livre avec empressement, & après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-il, en jetant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ses compagnons & leur crie: „ aux armes, chrétiens, la parole de Dieu est profanée; vengez ce crime „ sur ces chiens d'infidèles (1).

Pizarre qui, durant cette longue conférence, avoit eu de la peine à retenir ses soldats impatiens de se jeter sur les richesses qu'ils avoient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A l'instant les instrumens militaires

Pizarre
attaque les
Péruviens

(1) Voyez la Note XXXIV.

des Espagnols se firent entendre; les canons & les mousquets commencerent à tirer; les chevaux s'élançerent; & l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains, étonnés d'une attaque si soudaine & à laquelle ils s'attendoient si peu, troublés par les terribles effets des armes à feu & par l'irrésistible impétuosité de la cavalerie, prirent la fuite de tous les côtés sans tenter de se défendre. Pizarre à la tête de sa troupe d'élite, poussé droit à l'Inca, & quoique les grands de sa suite s'empressassent autour de leur monarque & lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt jusqu'à lui, le saisit par le bras, le fait descendre de son trône & l'emmène dans son quartier. La prise du monarque décida la fuite de toutes ses troupes. Les Espagnols les poursuivirent de tous les côtés, & continuerent de massacrer de sang froid & avec une barbarie réfléchie des fuyards qui ne faisoient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés; aucun Espagnol ne périt, & Pizarre seul fut légèrement blessé à la main par un de ses propres soldats, qui

Il se rend
maître de
la person-
ne de l'In-
ca.

s'étoit fait avec trop de précipitation de la personne de l'Inca (1).

Liv. VI.

1532.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpassèrent toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou, & ils furent si transportés de cet étonnant succès, qu'ils passèrent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de tems une fortune extraordinaire.

Aux premiers momens de sa captivité, l'Inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, & son abatement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur & de respect, que démentoient ses actions. En vivant parmi les Espagnols, l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominoit, & qu'ils ne prenoient pas la peine de cacher; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon

Abatte-
ment de
l'Inca.

(1) Voyez la Note XXXV.

LIV. VI
1532.
Il offre
une ran-
çon.

qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connoissoient déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes, & l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devoit s'élever.

Atahualpa, transporté de joie par l'espérance de recouvrer sa liberté, prit sur le champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cuzco, à Quito & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance, soit dans les temples, soit dans les palais des Incas, & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis, les Péruviens étoient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer;

&

& quoique les forces de l'Empire fussent encore entières, on ne fit plus de préparatifs, on n'assembla plus de troupes pour défendre l'état & venger le souverain (1). Les Espagnols demeurèrent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui, loin de trouver aucune résistance, furent par-tout reçus avec des témoignages de respect & de soumission (2).

Liv. VI.
1532.

Les Espagnols virent différentes provinces.

Quelque peu considérables que fussent ces détachemens, & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays, il se seroit bien gardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes, s'il n'avoit pas reçu dans le même tems la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (3). L'arrivée de ce secours étoit aussi alarmante pour l'Inca qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyoit le pouvoir de ses ennemis s'accroître; & comme il ne connoissoit ni d'où venoient ces étrangers ni par quels moyens ils étoient conduits au Pérou.

Almagro arrive avec un renfort.

Décemb.

(1) Xerès, 205.

(2) Voyez la Note XXXVI.

(3) Xerès, 204. Herrera, *decad.* 5, *lib.* III, c. 35 2.

LIV. VI.
1532. il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondoit sur ses états. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes, il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cuzco avoient rendu visite à son frere Huascar dans le lieu où étoit le prisonnier, que ce prince leur avoit représenté la justice de sa cause, & que, pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable, si les Espagnols écoutoient ces propositions; & craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver sa sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse (1).

1533.
Huascar
est mis à
mort.

Pendant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée, & Atahualpa assuroit les Espagnols que, si

(1) Zarate, *Lib. II, c. 6.* Gomera, *hist. c. 115.* Herrera, *decad. 5, Lib. III, c. 2.*

route sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais cet amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoit tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-tems l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques pieces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint à la couronne & cent mille pezos, destinés aux soldats qui étoient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cent vingt-huit mille cinq cens pezos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de St. Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, & dans la maniere dont elle se fit on reconnoit bien ce bizarre mélange de fanatisme & de rapacité, que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappans des conquérans du nouveau monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violence & la cruauté, ils commen-

LIV. VI.
1533. cerent par invoquer solennellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pezos, somme équivalente en ce tems-là à autant de livres sterlings du nôtre, & chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre & de ses officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de
ce partage.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite, acquise par le service militaire, & jamais un si grand butin ne fut partagé par un si petit nombre de soldats. Plusieurs d'entreux, se voyant récompensés de leurs travaux au-delà leurs espérances, furent si impatiens de se retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre, voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainsi disposés, ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux; convaincu d'ailleurs que, par-tout où ils iroient, le spectacle de leur richesse engageroit d'autres

(1.) Herrera, *decad. 5*, *Lib. III*, *c. 5*.

aventuriers plus pauvres & plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté & permit à plus de soixante d'entr'eux d'accompagner en Espagne son frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'empereur la relation de ses victoires & les présens qu'il lui destinoit (1).

L'Inca, après le partage de sa rançon entre les Espagnols, les somma d'accomplir la promesse qu'on lui avoit faite de le mettre en liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, comme tous ses compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une espece inférieure, qui ne méritoient pas le nom d'hommes & n'en avoient pas les droits. Dans sa convention avec Atahualpa, il n'avoit eu d'autre objet que d'amuser son prisonnier, afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son royaume. Après avoir réussi dans ce projet, il ne tint

L'Inca
demande
inutile-
ment sa
liberté.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* 3, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *lib.* 1, *c.* 28.

Liv. VI.
533.

aucun compte de ce qu'il avoit promis; & , tandis que ce prince crédule espéroit de remonter bientôt sur son trône, Pizarre avoit secrettement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels & des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance
mutuelle
entre l'in-
ca & les Es-
pagnols.

Pizarre, en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le souverain du Mexique, manquoit des talens nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avoit pas su mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne & de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa monroit plus de discernement que n'en avoit fait voir Montézume, & qu'il paroissoit avoir mieux démêlé le caractère & les vues des Espagnols. Les soupçons & la défiance s'établirent bientôt entre eux & lui. Le soin avec lequel il falloit garder un prisonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du service militaire, tandis que l'avantage qu'on en retiroit paroissoit peu considérable. Pizarre

ne vit bientôt plus l'Inca que comme un fardeau dont il desiroit d'être délivré (1).

Liv. VI.
1533.

Almagro & ses compagnons avoient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'Inca, & quoique les nouveaux venus eussent eu, comme nous l'avons vu ci-dessus, une part du butin, & que leur chef eût reçu des présens considérables, ils étoient tous mécontents. Ils craignoient qu'é tant qu'Atahualpa seroit prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourroit amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquoit à la rançon de l'Inca, & que, sous ce prétexte, ils ne prétendissent se les approprier en entier. Ils demandoient donc sa mort afin que tous les aventuriers du Pérou fussent désormais sur le même pied & eussent les mêmes droits (2).

Almagro & ses compagnons demandent la mort de l'Inca.

Pizarre lui-même commençoit à être alarmé des nouvelles qui lui parvenoient des provinces éloignées de l'Empire. Il apprenoit qu'on y assembloit des troupes; & ces mouvemens pouvoient être l'effet des ordres don-

Motifs qui portent Pizarre à y consentir.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* 3, *cap.* 4.

(2) Zarate, *lib.* 2, *c.* 7. Vega, *p.* 2, *lib.* 1, *cap.* 7.
Herrera, *decad.* 5, *lib.* 3, *c.* 4.

Liv. VI.
1533

nés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès en quinze cent vingt-sept pour lui servir d'interprète. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familièrement & fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivoit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contre eux.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'Inca & que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité, il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son égard avec plus de décence

& d'attention. Adouci par le respect que lui montroient ces officiers d'un rang distingué parmi les Espagnols, il se plaisoit dans leur société; mais en présence du gouverneur il étoit timide & contraint. A la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe celui de lire & d'écrire attiroit sa plus grande admiration. Il recherchoit depuis long-tems si c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardoient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différens Espagnols en leur demandant ce qu'elle signifioit; & , à son grand étonnement, tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui présenta son pouce. Le gouverneur rougit, & fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment, Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats; & il n'eut pas l'adresse de cacher les sentimens que cette découverte lui avoit inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare, que son ressentiment

LIV. VI.
1533. se joignant à tous les autres motifs, il se déterminâ à faire périr l'Inca (1).

On fait à l'Inca son procès. Mais, pour donner quelque apparence de justice à une action si violente, & pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se déterminâ à faire juger l'Inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux conseillers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un procureur-général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense, & des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa, quoique bâtard, avoit usurpé le trône & fait mourir son frere, son légitime souverain. Il étoit idolâtre, & il avoit, non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il avoit un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement, il avoit dissipé & détourné frauduleusement les trésors de l'Empire qui appartenoient aux Espagnols par

(1) Herrera, *accus.* 5, *lib.* III, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *ib.* I, *cap.* 38.

droit de conquête, & excité ses fujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns font si ridicules & si absurdes, qu'on ne fait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie, ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettoit le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avoit aucune juridiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus ; mais, comme ils faisoient leur déposition dans leur langue, Philippillo, chargé de les interpréter, pouvoit y donner toutes les tournures qui favorisoient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convainquans à des juges dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcèrent qu'Atahualpa étoit coupable & le condamnerent à être brûlé vif. Le P. Valverde prostitua ses fonctions sacrées, jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son ministère & à en attester la justice par sa signature. Accablé de sa destinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes, ses promesses & ses prières d'être envoyé en Espagne où un monarque seroit son juge. Mais la pitié étoit un sentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'exé-

Liv. VI.
2533*

Il est condamné.

LIV. VI.
1533. cution fût faite sur le champ ; & , ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens du malheureux prince , le même moine qui venoit de ratifier sa sentence se présenta à lui pour le consoler , & tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit usage Valverde pour faire embrasser à l'Inca la religion chrétienne fut la promesse qu'on adouciroit la rigueur de son supplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite , & Atahualpa , au lieu d'être brûlé , fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

Et exé-
cuté.

Plusieurs
Espagnols
s'élevèrent
contre cette
violence.

Heureusement pour l'honneur de la nation Espagnole , parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès & fortis de leur patrie pour conquérir & désoler le nouveau monde , il se trouvoit encore des hommes qui conservoient des sentimens d'honneur & de générosité dignes du nom Castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahualpa , & que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca , cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposition. Plusieurs

(1) Zarate, *lib. II, c. 7.* Xerès, *pag. 233.* Vega, *p. 2, lib. I, c. 36, 37.* Gomera, *Hist. c. 117.* Herrera, *decad. 5, Lib. III, c. 4.*

officiers, & particulièrement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles, firent des rémontrances, & même des protestations contre ce jugement, comme deshonorant pour leur patrie & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutaient que c'étoit violer le droit public des nations & usurper sur un souverain indépendant une juridiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient leur être avantageux l'emportèrent. Mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles; & les écrivains Espagnols, en rapportant ces événemens où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcèrent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime (1).

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendrait entre ses mains un instrument passif, & qu'il se serviroit de lui plus aisément

LIV. VI.
1533.

Diffusion du gouvernement & de toute police intérieure au Pérou.

(1) Vega, p. 2, lib. I, c. 37. Xerès I, 235. Herrera, Recad. 5, lib. III, co 5.

que d'un monarque accoutumé à commander.
 Liv. VI. Les peuples de Cuzco & des pays adjacents
 1525. reconnurent comme Inca, Manco Capac frere
 d'Huascar (1). Mais ni l'un ni l'autre de
 ces souverains n'eut l'autorité de ses prédé-
 cesseurs. Les convulsions violentes qui
 avoient agité l'Empire, d'abord dans la guer-
 re civile des deux freres, & ensuite depuis
 le moment de l'invasion des Espagnols,
 avoient non-seulement troublé l'ordre établi
 dans l'administration intérieure, mais pres-
 que brisé tous les ressorts du gouvernement.
 Lorsque les Péruviens virent leur monarque
 au pouvoir des étrangers & périssant enfin
 d'une mort honteuse, le peuple de différen-
 tes provinces s'abandonna aux plus grands
 excès, se regardant comme affranchi défor-
 mais de toute la contrainte des loix & des
 mœurs (2). Atahualpa avoit fait périr un si
 grand nombre de descendans du soleil & les
 avoit traités avec tant d'indignité, que leur
 ascendant sur les peuples étoit fort affoibli, &
 le respect qu'on avoit pour cette race sainte
 sensiblement diminué. Encouragés par ces
 circonstances, des hommes ambitieux s'éleve-

(1) Vega, p. 2, lib. 2, c. 7.

(2) Herrera, decad. 5, lib. 11, cap. 12, lib. 111, c. 5.

rent en différentes parties de l'Empire & aspirèrent au pouvoir suprême, sans être de la race des Incas. Le général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito faisoit le frere & les enfans de son maître, les fit mourir dans les supplices ; & rejetant toute liaison avec l'un & l'autre Inca, se forma pour lui-même un royaume séparé (1).

Les Espagnols virent avec plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens & la vigueur du gouvernement se relâcher. Ils considèrent ces désordres comme les avant-coureurs de la dissolution prochaine de l'état. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cuzco. Il avoit reçu des renforts si considérables qu'il pouvoit désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que son frere Ferdinand & les officiers & soldats à qui il avoit permis de quitter le service en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportoient, la renommée de leurs victoires & de leurs richesses se ré-

LIV. VI.
1533.

Pizarre
s'avance
vers CUZCO.

(1) Zarate, *lib.* 2, *c.* 3. Vega, *p.* 2, *lib.* 2, *c.* 3, 4.

Liv. VI.
1533.

pandit dans tous les établissemens Espagnols de la côte du sud, & y produisit un si grand effet, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama & de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts, qui vouloient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les défenses il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de sorte qu'en se mettant en marche pour Cuzco il se trouva à la tête de cinq cents hommes, après avoir laissé à Saint-Michel une garnison considérable sous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient assemblé plusieurs gros corps de troupes pour s'opposer à ses progrès. On livra plusieurs combats très-vifs, qui se terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Américains: il y avoit un petit nombre d'Espagnols tués ou blessés, & les Américains étoient mis en fuite à chaque fois avec un grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cuzco & en prit possession. Les trésors

(1) Gomera, *Hist.* c. 125. Vega, *pag.* 2, *lib.* 2, c. 1. Herrera, *decaid.* 5, *lib.* 2, c. 5.

tréfors qu'on y trouva, reste de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché, soit pour sauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés, soit en haine de leurs avides vainqueurs, excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais, comme les Espagnols étoient déjà familiarisés avec la richesse du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier (1).

Pendant cette marche à Cuzco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitoit comme Inca, mourut; &, comme les Espagnols ne lui substituerent personne, les droits de Manco Capac au trône parurent être alors universellement reconnus (2).

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainsi occupées, Benalcazar, gouverneur de Saint-Michel, habile & brave officier, rougissoit de son inaction & brûloit de se signaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua, le mit en

LIV. VI.
1533.

Conquête
de Quito
par Benalcazar.

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* V, *c.* 2.

EXPÉDITIONS
 I. V. VI.
 1523.

état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement confié à ses soins, il se mit à la tête du reste & partit pour soumettre Quito où, selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avoit laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avoit une grande distance de Saint-Michel à cette ville, & la marche étoit pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois; il fut souvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur, sa bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacles, & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitans connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de la tromper, avoient emporté toutes les richesses qui attiroient les Espagnols & qui leur avoient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

Expédition d'Alvarez.

Benalcazar ne fut pas le seul capitaine Es-

(1) Zarate, *lib. II, c. 9.* Vega, *p. 2, lib. II, c. 9.* Herrera, *decad. 5, lib. IV, c. 11, 12, lib. V, c. 2, 3, lib. VI, c. 3.*

pagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvoient y attira un ennemi plus puissant. Pierre d'Alvarado qui s'étoit si fort distingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompense de sa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille, & sentit le besoin de se rejeter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richesses acquises par les conquérans du Pérou exalterent en lui cette passion & en déterminèrent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito étoit hors des limites du gouvernement de Pizarre, il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cents hommes, dont plus de deux cents étoient des gentiishommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo, & connoissant très-imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant le cours de la rivière Guayaquil & en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts,

~~1533~~
LIV. VI.
1533.

& des marais dans les terrains bas, & souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito, il avoit péri un cinquième des Espagnols & la moitié des chevaux; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas Americaines, mais Espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre, ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avoit envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son invasion. Benalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageusement lorsque quelques officiers plus modérés proposerent & firent agréer un accommodement, qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols devoient suspendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement à condition qu'Almagro lui paieroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépense de son armement. Plusieurs de ses soldats

(1) Voyez la NOTE XXXVIII.

priront parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition, qui sembloit devoir perdre Pizarre & sa colonie, contribua ainsi à augmenter ses forces (1).

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (2) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama & dans les autres colonies Espagnoles. Pizarre fut reçu de l'empereur avec les égards dûs à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux pouvoirs & de nouveaux privilèges & en étendant les bornes de son gouvernement de soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans sa première patente. Almagro

(1) Zarate, *lib. 2, c. 10-13.* Vega, *1. 2, lib. 2, c. 1, 2, 9, &c.* Gomez, *hist. c. 126, &c.* Remesal, *hist. Guatimal, lib. 3, c. 6.* Herrera, *decaa. 5, lib. 6, cap. 1, 2, 7, 8.*

(2) Voyez la NOTE XXXIX.

Liv. VI. obtint aussi les honneurs qu'il avoit si long-
 1534. tems desirés. On lui donna le titre d'Adelantade ou gouverneur, & sa juridiction fut étendue sur deux cents lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de St. Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme Espagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de personnes de plus grande distinction que celles qui avoient jusqu'alors servi en Amérique (1).

Commen- On reçut au Pérou quelques nouvelles de
 cement sa négociation avant qu'il y arrivât lui-même.
 des discus- Almagro ne fut pas plutôt instruit qu'il
 sions entre Pizarre & Almagro. avoit obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cuzco, où résidoient les Incas, y étoit compris, & qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean & Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendans avoit un parti puissant, & la dispute alloit se décider par le fort des armes, lorsque François Pizarre arriva dans la capitale: il

(1) Zarate, *lib. III, c. 3.* Vega, *p. 2, lib. II, c. 19.*
 Herrera, *decad. 5, lib. VI, c. 13.*

n'y avoit jamais eu entre ce guerrier & Almagro de réconciliation sincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui seul des honneurs & des avantages qu'il devoit partager avec son associé, étoit toujours présente à l'esprit de l'un & de l'autre. L'un, ne pouvant se dissimuler sa mauvaise foi, ne se flattoit pas que son rival la lui pardonnât; l'autre, se souvenant toujours qu'il avoit été trompé, ne cherchoit que les occasions de se venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à suspendre leur haine réciproque, & même à agir de concert pour obtenir les richesses & la puissance; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs desirs, que les mêmes passions qui avoient formé cette union passagere firent éclater les sentimens de jalousie & d'antipathie qu'ils cachotent dans leurs cœurs. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de subalternes intéressés à les flatter, qui, avec l'art & la méchanceté particulière à cette espece d'hommes, aigrissoient leurs soupçons mutuels & grossissoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais, malgré toutes ces causes d'inimitié, ils connoissoient si bien l'un & l'autre leurs talens respectifs, qu'ils craignoient

~~liv. VI.~~
Liv. VI.
1564.

également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cuzco & l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro & ses partisans détournèrent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenteroit la conquête du Chili, & que, s'il n'y trouvoit pas un établissement digne de lui, Pizarre, pour l'indemniser, lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solemnités religieuses que la première & observée, avec aussi peu de fidélité (1).

Réglements de Pizarre.

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer, & , comme il jouissoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Espagnol, ni Indien, il s'occupa avec l'ardeur & la constance qui distinguent son caractère à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendit incapable de toute recherche sur
les

(1) Zarate, *lib. II, c. 13.* Vega, *p. 2, lib. II, c. 19.* Benzo, *lib. III, c. 6.* Herrera, *decad. 5, lib. VII, cap. 8.*

les principes de la police intérieure, & que le genre de vie qu'il avoit mené jusques-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumières & à l'expérience. Il partagea le pays en différens districts, & il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglemens sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines & le traitement des Indiens. Ses loix furent simples, & n'avoient pour objet que la prospérité publique.

Mais, quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit la colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se confidéroit lui-même comme le fondateur d'un grand empire & délibéra long-tems avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siege du gouvernement. Cuzco, la résidence des Incas, étoit située dans un coin de l'Empire à plus de quatre cent milles de la mer, & plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paroissoit extrême. Le Pérou n'avoit aucun autre établissement qui méritât le nom de ville & qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais, en parcourant le pays,

Liv. VI^{is}
1534.

18 Janv.
1535.

Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite riviere, du même nom que la vallée qu'elle arrose & qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le havre le plus commode de l'Océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna le nom de *Ville des rois*, soit parce qu'il en posa la première pierre au tems où l'église célèbre la fête des trois rois, soit, comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles souverains de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre les bâtimens s'éleverent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville: un palais magnifique pour le gouverneur, & des maisons solidement construites pour les principaux officiers annoncerent dès-lors sa future grandeur (1).

Invasion
du Chili
par Almagro.

En conséquence de sa convention avec

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, c. 12, *lib.* VII, c. 13. Calanchó *Cronica*, *lib.* I, c. 37. Barnucuo *Lima funda* II, 294.

Pizarre , Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédoit au plus haut degré les qualités qui attirent sur-tout l'admiration du soldat , une libéralité sans bornes & un courage intrépide , cinq cents soixantedix hommes se rangerent sous ses drapeaux. C'étoit le plus grand corps d'Européens qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition , ou l'habitude de supporter tous les travaux & de braver tous les dangers , habitude commune à tous les Espagnols qui avoient servi quelque tems en Amérique , déterminâ Almagro à traverser les montagnes au lieu de s'avancer par le pays plat , le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court , mais presque impraticable. Dans cette route ses troupes souffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue , de la faim & des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride où le froid est presque aussi rude que celui qu'on trouve sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre , & ceux qui résisterent & parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili , y trouverent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent affaire à des hommes :

LIV. VI.
1535.

LIV. VI
1535.

très-différens des Péruviens, intrépides, endurcis aux travaux, & assez semblables aux nations guerrières du nord de l'Amérique par leur constitution physique & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la première apparition des Espagnols, & plus encore à la vue de leur cavalerie & des effets de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur surprise, non-seulement jusqu'à se défendre avec courage, mais même jusqu'à assaillir leur nouveaux ennemis avec plus de résolution & de vigueur que n'en avoit montré jusques-là aucune nation Américaine. Les Espagnols continuerent cependant à pénétrer dans le pays & y recueillirent de l'or en abondance; mais ils ne penserent plus à former un établissement parmi des peuples si formidables. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition étoit encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappelés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les causes (1).

Révolte
des Péru-
viens.

Les colonies Espagnoles de l'Amérique

(1) Zarate, *lib. III*, c. 1. Gomera, *hist. c. 131*. Vega, *p. 2, lib. II*, c. 20. Owalla, *hist. de Chile, lib. V*, c. 15, &c. Herrera, *decad. 5, lib. VII*, c. 9, *lib. X*, c. 1, &c.

avoient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou, & tous y portoient des espérances si outrées d'une fortune immense & rapide, qu'il n'étoit pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition, non-seulement le renversement de toutes leurs espérances, mais une véritable insulte. Il falloit cependant trouver quelque occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus distingués qui lui étoient arrivés nouvellement, à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'Empire que les Espagnols n'avoient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables, qui, vers le tems du départ d'Almagro pour le Chili, se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'Inca Manco Capac observant l'imprudance des Espagnols qui dispersoient ainsi leurs troupes & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cuzco sous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'affirmer ses droits à l'Empire, de venger son pays &

Liv. VI.
1535.

Son origine.

Liv. VI.
1535. d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très-près par les Espagnols qui lui laissoient habiter le palais de ses ancêtres à Cuzco, il trouva moyen de communiquer son projet aux gens qui devoient l'exécuter. Les moindres desirs des souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Les Espagnols, loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avoient fait croire aux habitans, y abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette entreprise furent faits avec le silence & le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

1536.
Et ses pro-
grès. L'Inca avoit déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre étant venu à Cuzco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devoit se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solemnité les hommes les plus considérables de l'Empire s'étoient rassemblés. Dès que l'Inca les eut

joint, l'étendard de la guerre fut déployé & en peu de tems tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Beaucoup d'Espagnols, qui vivoient tranquilles dans les possessions qu'ils avoient obtenues, furent massacrés. Différens détachemens, marchant sans précaution dans une contrée qui paroissoit entierement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cents mille hommes, si nous en croyons les historiens Espagnols, attaqua Cuzco. Les trois freres se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cuzco. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tout le pays empêchoient même toute relation entre les deux villes, de sorte que les Espagnols, dans l'une & dans l'autre, ignoroient également le sort de leurs compatriotes, & supposant les événemens les plus funestes, se croyoient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou (1).

(1) Vega, p. 2, lib. II, cap. 28. Zarate, lib. III, c. 3. Cieca de Leon, c. 82. Gomera, hist. c. 135. Herrera, decad. lib. VIII, c. 5.

Liv. VI.
1536. C'est contre Cuzco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'Inca à la tête d'une nombreuse armée en forma le siege, qui fut suivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déploierent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains; mais ils conduisirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de sagacité & montrèrent plus d'exacritude à acquérir les connoissances de l'art militaire. Ils avoient observé la discipline Espagnole, & ils s'efforcèrent de l'imiter. Ils tournerent les armes Européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques & les boucliers qu'ils avoient pris aux Espagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avoient remarqué que les Espagnols combattoient ferrés, & tiroient de-là leur plus grande force dans l'action; ils s'exercerent à combattre de la même maniere. Quelques-uns osèrent manier les mousquets & acquirent assez d'adresse pour s'en servir. Les plus hardis, parmi lesquels étoit Manco Capac lui-même, montoient les chevaux qu'ils avoient pris & s'avançoient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers.

Espagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites & cet usage mal-adroît des arts & des armes des Européens que les Péruviens fatiguoient les Espagnols (1). Manco Capac se remit en possession d'une moitié de sa capitale malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cuzco. Il en fut pourtant chassé ensuite; mais les Espagnols y perdirent Jean Pizarre, le plus aimé des trois freres, & quelques autres officiers de distinction. Excédés par les fatigues d'un service qui ne leur laissoit aucun moment de repos, manquant de vivres & désespérant de résister plus long-tems à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours, les soldats de Pizarre avoient résolu d'abandonner Cuzco dans l'espérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens, ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis, & de gagner la mer où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (2). Pendant qu'ils mettoient leurs dernières espérances dans ces pensées, sans que leurs

(1) Voyez la NOTE XI.

(2) Herrera, *dec. 5, lib. VIII, c. 4.*

Liv. VI. officiers pussent les dissiper, Almagro se
1536. montra tout à coup aux environs de Cuzco.

Arrivée La nouvelle de la révolte générale des
d'Alma- Péruviens auroit suffi pour engager Almagro
gro. à quitter le Chili pour aller au secours
 de ses compatriotes ; mais il fut porté à
 cette résolution par un motif moins géné-
 reux & plus intéressé. Le même messager
Et motifs par lequel il apprenoit la situation des affaires
de la con- au Pérou, lui apportoit la patente royale
duite. qui le créoit gouverneur du Chili & fixoit
 les limites de son gouvernement. D'après
 cette patente, Cuzco lui parut évidemment
 compris dans l'étendue de son département,
 & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter
 aux Pizarres la possession de cette capitale
 que pour empêcher les Péruviens de s'en
 emparer. Impatient d'exécuter ce double
 projet, il hazarda de retourner par une nou-
 velle route au travers des plaines sablonneu-
 ses de la côte. Dans cette marche il souffrit,
 de la chaleur & de la soif, presque autant qu'il
 avoit souffert du froid & de la faim, en tra-
 versant les sommets des Andes.

Ses opé- Il arrivoit à Cuzco dans un moment criti-
rations. que. Les Espagnols & les Péruviens en le
1537. voyant approcher éprouverent une égale

inquiétude. Ceux-là, instruits de ses prétentions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher, délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci, connoissant le sujet de la querelle des deux partis, se flattoient qu'il y avoit pour eux plus à espérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal instruit des événemens qui s'étoient passés pendant son absence, & voulant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires, avançoit vers la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonspection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'Inca s'y conduisit avec beaucoup d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro; mais après plusieurs tentatives sans succès, désespérant de former jamais une union sincère avec les Espagnols, il les surprit avec un corps nombreux & choisi. La discipline & la valeur des Espagnols triomphèrent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte, qu'une grande partie de leur armée se dispersa, & qu'Almagro put s'avancer librement jusqu'aux portes de Cuzco.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens porterent toute leur attention sur

Liv. VI.
1537.

Il prend
possession
de Cuzco.

LIV. VI.
1537.

ce nouvel ennemi & prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque tems les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se feroient réjouis de leurs pertes. On proposâ différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractère ouvert, affable & généreux d'Almagro lui gagnèrent plusieurs des partisans des Pizarres, révoltés des manières dures & impérieuses de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres & environnant la maison qu'habitoient les deux freres, il les força, après une défense opiniâtre de leur part, de se rendre à discrétion (1). Les titres d'Almagro au gouvernement de Cuzco furent universellement reconnus, & la forme du gouvernement fut établie en son nom.

Guerre civile & succès d'Almagro.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols

(1) Zarate, *lib. III, c. 4.* Vega, *p. 2, lib II, c. 29, 31.* Gomera, *hist. c. 134.* Herrera, *decad. 6, lib. II, c. 1. 5.*

tués dans ces premières hostilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt suivies de scènes plus meurtrières. François Pizarre ayant dispersé les Péruviens qui investissoient Lima & reçu d'Hispaniola & de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cents hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses frères & la garnison de Cuzco. Ce corps, qu'on pouvoit regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance Espagnole en Amérique, s'avança jusqu'à une petite distance de la capitale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la rivière d'Abancay pour les empêcher de la passer. Almagro cependant, plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses & des présens. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différens mouvemens, tandis qu'un gros détachement de soldats choisis, ayant passé la rivière pendant la nuit, tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût

Liv. VI.
1537.

eu le tems de les former, & le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers (1).

Il n'en profite pas

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée sans retour, si Almagro avoit aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigo Orgognès, officier d'un grand talent, qui, ayant servi sous le connétable de Bourbon lorsque les troupes impériales pénétrèrent jusqu'à Rome & la saccagerent, étoit accoutumé aux résolutions hardies & décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avoit entre les mains, Alvarado & quelques autres qu'il ne pouvoit espérer de gagner, & de marcher sur le champ à Lima avec ses troupes victorieuses avant que le gouverneur eût le tems de faire des préparatifs de défense. Almagro sentoit tous les avantages de ce conseil & ne manquoit pas du courage nécessaire pour le suivre; mais il céda à des sentimens qui ne paroissent guère convenir à un soldat de fortune, vieilli dans le service, & il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devoit pas attendre d'un chef

(1) Zarate, *lib. III, c. 6.* Gomera, *hist. c. 10.* Vega p. 2, *lib. II, c. 33, 34.* Herrera, *decad. 6, lib. II, c.*

de parti qui avoit tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de ses adversaires, & la crainte d'être regardé comme rébelle ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que son souverain avoit donnée à un autre. Il savoit bien que la dispute entre lui & Pizarre ne pouvoit se terminer que par les armes, & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider. Mais une délicatesse mal-entendue dans la circonstance où il se trouvoit lui faisoit souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, & ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cuzco pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer (1).

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé, le retour d'Almagro, la prise de Cuzco, la mort d'un de ses freres, la captivité des deux autres & la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent portées en même-tems. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques momens ce courage qui avoit déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté, aussi bien que le desir de la vengeance,

LIV. VI.
1537.

Situation
fâcheuse
de Pizarre:

(1) Herrera, dec. 6, Lib. II, c. 10, 11.

Liv. VI.
1537.
Adresse de
sa condui-
te.
 l'empêcherent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte & qu'il attendoit des renforts considérables d'hommes & de provisions, il étoit aussi important pour lui de gagner du tems & d'éviter une action, que pour Almagro de hâter ses opérations & d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avoit déjà employés avec succès, & Almagro fut assez foible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout & rétractant ensuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que, quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro & ses officiers n'étoient occupés qu'à reconnoître & éviter les pièges que leur tendoit le gouverneur de Lima, Gonzale Pizarre & Alvarado trouverent le moyen de corrompre leurs gardes, & non-seulement ils s'échapperent, mais ils persuaderent à soixante soldats d'Almagro de fuir avec eux

eux (1). La fortune ayant ainsi rendu au gouverneur un de ses frères, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur souverain. Jusqu'à sa décision chacun demeureroit en possession de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre seroit mis en liberté & partiroit sur le champ pour l'Espagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ses droits. Le but de Pizarre dans ces propositions étoit manifeste. Almagro avoit été déjà souvent trompé par ses artifices, & cependant il compta sur la sincérité de son rival avec une crédulité aveugle & accepta toutes ces conditions (2).

Aussitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur n'étant plus retenu par la crainte du danger de son frère ne dissimula plus. Le traité fut oublié; on ne parla plus de conciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit désormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro de-

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

(1) Zarate, *lib. III, c. 8.* Herrera. *decad. 6, lib. 2, c. 14.*

(2) Herrera, *dec. 6, lib. III, cap. 9.* Zarate, *lib. III, cap. 9.* Gomera, *hist. c. 140.* Vega, *p. 2, lib. II, c. 30.*

~~meureroit maître du Pérou. Ses préparatifs~~
LIV. VI.
1538. se firent avec la célérité que demandoit une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cents hommes en état de marcher à Cuzco. Il en donna le commandement à ses deux freres en qui il pouvoit se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le souvenir récent de leur captivité & de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cuzco, ils marcherent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca, & alors tournant à gauche ils passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entre eux & la capitale. Almagro, au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avoit guere que cinq cents hommes, & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes; &, comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle des Pizarres, il ne pouvoit tirer un grand parti

de cet avantage qu'en combattant dans un ^{J. IV. VI.}
pays découvert. ¹⁵³⁸

Les Pizarres s'avancèrent sans rencontrer ^{Son ar-}
d'autres obstacles que ceux qui venoient de ^{mée mar-}
la nature des contrées horribles & désertes ^{che à Cuz-}
qu'il falloit traverser. Aussitôt qu'ils furent ^{co.}
dans la plaine, les deux partis montrèrent une
impatience égale de terminer enfin une que-
relle qui duroit depuis si long-tems. Com-
patriotes, anciennement amis, sujets du
même souverain, & marchant chacun sous
l'étendard de l'Espagne, ils voyoient les mon-
tagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés
pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les
uns les autres, & prêts à attaquer ensuite le
parti demeuré vainqueur. Mais tous ces mo-
tifs ne pouvoient l'emporter sur la haine cruel-
le dont ils étoient animés. Il ne se donna de
part ni d'autre aucun conseil de paix; il ne
se fit pas une proposition d'accommodement.
Malheureusement pour Almagro, son âge
avancé ne lui permettoit plus de supporter
les grands travaux, & dans ce moment cri-
tique épuisé par les fatigues & privé de son
activité ordinaire, il fut obligé de confier le
commandement à Orgognès qui, quoiqu'ex-
cellent officier, n'étoit pas aussi aimé des

~~1538~~ Liv. VI
1538. soldats & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à suivre & à respecter.

26. Avril.
Almagro
est défait. Le combat fut terrible & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux soldats & plus de cavalerie ; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-commun en Amérique parmi des aventuriers qui s'équippoient sans beaucoup de soin & à leurs propres frais (2). Cette petite troupe armée régulièrement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit, un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès, s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes, reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs fouilla la gloire d'une victoire si complète. La fureur qu'inspire ordinaire-

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib.* 3, *c.* 8.

(2) Zarate, *lib.* 3, *c.* 8.

ment la guerre civile portoit les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction & sans remords ; l'esprit d'une basse vengeance pouffoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgognès & plusieurs officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de tems. Almagro, trop foible pour se tenir à cheval, voulut qu'on le portât en litière sur une hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvemens des deux armées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine long-tems accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite ; mais il fut fait prisonnier & gardé avec toute la vigilance possible (1).

Liv. V.
1538.

Et pris.

Les Péruviens, au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avoient prise d'attaquer les Espagnols, se retirèrent tranquillement après la

(1) Zarate, *Lib. III, c. 11, 12.* Vega, *p. 11, lib. II, c. 36, 38.* Herrera, *decad. 6, lib. III, c. 10-12, lib. 4, p. 1-6.*

Liv. VI.
1538.

bataille, & il n'y a peut-être pas dans l'histoire du nouveau monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains que de voir ceux-ci, témoins de la défaite & de la dispersion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affoibli & fatigué par sa victoire même, & n'oser tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offroit une occasion si favorable de les combattre avec avantage (1).

Nouvelles
expédi-
tions.

Cuzco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin considérable, formé en partie des restes des trésors des Indiens, & en partie des richesses amassées par leurs adversaires au Pérou & au Chili. Mais ces dépouilles & tout ce que leur chef put y ajouter se trouva si fort au-dessous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs services, que Ferdinand Pizarre ne pouvant les satisfaire, eut recours au même expédient que son frere avoit employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains & remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers qu'il jugea les plus actifs, à entreprendre de découvrir & de soumettre

(1) Zarate, *lib.* 3, *p.* 2. Vega, *p.* 2, *Lib.* 2, c. 38.

différentes provinces où les Espagnols n'avoient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commandèrent quelque'une de ces expéditions furent suivis par beaucoup de volontaires qui montroient une ardeur & une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siècle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlerent aussi, & Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontents & de la crainte de ses anciens ennemis. (1).

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé & livré à toutes les inquiétudes que lui causoit l'incertitude de sa situation. Son sort étoit fixé par les Pizarres depuis le moment où il étoit tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avoient servi sous Almagro & plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvoient se confier entièrement, fussent éloignés de Cuzco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires & condamné à la mort. Sa sen-

~~.....~~
Liv. VI.
1538.

On fait
le procès
à Almagro.

Il est con-
damné.

(1) Zarate, *lib. III, c. 12.* Gomera, *hist. cap. 141.*
Herrera, *decad. 6, lib. IV, cap. 7.*

LIV. VI.
1538.

tence le frappa de terreur, & quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans foiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses & indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarres de se souvenir de leur ancienne amitié & des services qu'il avoit rendus à leur famille. Il rappela à François l'humanité dont il avoit usé envers Ferdinand & Gonzales ses prisonniers dont il avoit épargné la vie malgré les remontrances de ses plus fideles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge & de ses infirmités & de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvoit pas encore être bien longue, pour lui donner le tems d'expier ses péchés & de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avoient servi sous lui, arracherent des larmes de tous les yeux & toucherent les cœurs les plus durs, dit un historien Espagnol; mais les Pizarres demeurèrent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort étoit inévitable, il reprit la dignité & le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison & ensuite publiquement décapité dans la soixante-quinzième

Et mis à
mort.

zième année de son âge. Il laissa un fils qu'il avoit eu d'une femme Indienne de Panama, alors prisonnier à Lima, & qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1).

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux, elle y fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette dernière révolution & qui raconterent les faits avec toutes les circonstances défavorables aux Pizarres; leur ambition, leur mépris pour leurs engagements les plus solennels, leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité & l'exagération de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre, qui arriva bientôt après & qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire, travailla à effacer ces impressions & à se justifier lui-même & ses freres en représentant Almagro comme

LIV. VI.
1530.

1539.
Délibérations de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou.

(1) Zarate, *lib. III*, c. 12. Gomera, *hist. p. 131*. Vega, *p. 2*, *lib. II*, c. 39. Herrera, *deca. 6*, *lib. IV*, c. 94. *lib. V*, c. 1.

LIV. VI.
1539.

l'agresseur. L'empereur & ses ministres, sans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable, virent clairement les suites funestes qu'on devoit attendre de ces dissensions. Il étoit bien manifeste que, tandis que des gouverneurs chargés de l'administration de deux colonies naissantes employeroient l'un contre l'autre des forces destinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne seroit plus rien pour eux, & les Indiens pourroient profiter de leur désunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aisé de connoître le mal que de trouver le remède. Les informations qu'on avoit reçues étoient si incomplètes & si suspectes, le lieu de la scène étoit si éloigné, qu'il étoit presque impossible de prescrire à un administrateur la conduite qu'il devoit suivre & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Espagne pût être suivi au Pérou l'exécution pouvoit en devenir très-funeste par le changement des circonstances & de la situation des partis.

Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs.

L'empereur se vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus & presque arbitraires, qui, après

avoir observé l'état des affaires par lui-même & recherché sur les lieux la conduite des différens chefs, fût autorisé à établir la forme de gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid; & ses talens, son intégrité, sa fermeté justifient le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différens caractères. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant, il ne devoit prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais, si Pizarre étoit mort, il étoit muni de provisions qu'il produiroit, & qui le nommoient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir, plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car, au même moment où la cour paroïssoit ainsi vouloir le ménager, son frere Ferdinand fut arrêté à Madrid & renfermé.

LI. VI.
1539.

Liv. VI.
1539. dans une prison où il demeura plus de vingt ans (1).

1540.
Pizarre
partage le
Pérou à
ses parti-
sans.

Tandis que Vaca de Castro se dispoſoit à partir, des événemens importans ſe paſſoient au Pérou. Le gouverneur ſe regardant après la mort d'Almagro comme unique dépoſitaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelque impartialité, cette contrée étoit aſſez vaſte pour lui fournir de quoi récompenſer ſes partiſans & gagner ſes ennemis. Mais, Pizarre ſe conduiſit avec toute l'injuſtice de l'eſprit de parti, & non avec l'équité d'un juge qui cherche à diſtinguer & à récompenſer le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ſes frères & ſes favoris de grands diſtricts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons & les plus mal ſitués. Les ſoldats d'Almagro, parmi leſquels étoient pluſieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la perſévérance deſquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ſes ſuccès, furent totalement exclus de la propriété de

(1) Gomera, *hiſt. c.* 142. Vega, *p.* 11, *lib.* II, *c.* 40.
Herrera, *decad.* 6, *lib.* VIII, *cap.* 10, 11, *lib.* X, *c.* 1.

ces terres qu'ils avoient conquises. Comme la vanité de chacun lui faisoit attacher une valeur exorbitante à ses services, & exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendoient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se recrièrent hautement contre l'injustice & la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuroient en secret & méditoient leur vengeance (1).

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles & froides des Andes, les autres dans les bois, les marais & les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances & la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili, &, malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès, qu'il fonda la ville de Saint-Jago, le premier établisse-

LIV. VI.
1549.

Progrès
des Espa-
gnols.

(1) Vega, p. 11, lib. III, c. 2. Herrera, decad. 6, lib VIII, c. 5.

LIV. VI.
1540.

Expédition mémorable de Gonzale Pizarre.

Fatigues qu'ils eussent.

ment Espagnol dans cette province (1). Mais, de toutes les expéditions faites vers ce tems-là, celle de Gonzale Pizarre est la plus mémorable. Le gouverneur, ne voulant souffrir dans aucune place importante au Pérou personne que ses freres & lui, avoit ôté à Benalcazar, le même qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frere Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte & la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondans en cannelle & autres épices recherchées. Gonzale, aussi courageux & aussi ambitieux que ses freres, entreprit avec zele cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cents quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir dans les gorges des montagnes & dans les défilés des Andes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent

(1) Zarate, *lib. III, c. 13.* Ovalle, *lib. II, c. 2,* &c.

infiniment & perdirent quelques hommes. Mais, lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leurs souffrances augmentèrent. Ils essuyèrent deux mois entiers de pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits (1). Les plaines immenses qu'ils traversoient, entièrement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins industrieuses du nouveau monde, leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus & le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espece de troupes; mais le courage & la persévérance des Espagnols du seizième siècle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persisterent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une baraque qu'ils comptoient devoir leur être d'une

Liv. VI.
2540.

(1) Zarate, lib. IV, c. 2.

Liv. VI.
1549. grande utilité pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

Il est abandonné par Orellana.

Eloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, &, transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'océan & en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef & en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus où ils n'avoient d'autre espérance de succès dans leur entreprise & de salut pour eux-mêmes, que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec

laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd & mal construit, sans provisions, sans bouffole, sans pilote. Son courage & son ardeur suppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande riviere du Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, & de travaux supportés avec non moins de confiance, il entra dans l'océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les surmonta de même, & arriva enfin à l'établissement Espagnol de l'Isle de Cubagua d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes & l'artifice ordinaire aux aventuriers

LIV. VI.
1540.

(1) Voyez la NOTE XLI.

Liv. VI.
3540.

occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toits de leurs tempies étoient couverts de plaques d'or, & donna une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, & une république d'Amozones; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de tems & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles entreprises de ce siècle si fécond en aventures extraordinaires, mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immen-

ses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'océan (1).

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pizarre, lorsqu'arrivé au confluent du Napo & du Maragnon où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre, il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié l'exécution d'un ordre si important, eût assez de bassesse & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua son absence à quelque accident. Il s'avança jusqu'à cinquante lieues plus loin en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée des provisions. Enfin il trouva dans ces deserts un officier d'Orellana qui y avoit été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation dans ce moment où ils se virent privés de leur

Liv. VI.
1540.

Situation
fâcheuse
de Pizarre.

(1) Zarate, *lib. IV*, c. 4. Gomera, *h. st.*, c. 26. Vega, p. 11, *lib. III*, c. 4. Herrera, *de cad.* 6, *lib. IX*, c. 2-5. Rodriguès *et Maragnon y Amazonas*, *lib. I*, c. 3.

LIV. VI. 1541. unique ressource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu, & tous demanderent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre affectant d'être tranquille ne combattit pas leurs desirs; mais il se trouvoit alors à quatre cents lieues de Quito, & dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur première route, sans être soutenus par les espérances qui les animoient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines & de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leur chiens, les reptiles les plus dégoûtans & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cents dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse qui dura près de deux ans; & , comme Orellana en avoit emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingt à Quito, nuds comme des sauvages, & si exténués par la faim & la fatigue qu'ils ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes (1).

Mais, au lieu de jouir du repos que son

Mécon-
tentemens
au Pérou.

(1) Zarate, *lib. IV*, c. 2-5. Vega, *p. 11*, *lib. VIII*, c. 3, 4, 5, 14. Herrera, *decad. 6*, *lib. III*, c. 7, 8, *lib. IX*, c. 2-5, *decad. 7*, *lib. III*, c. 14. Pizarre, *Varonès, illustr.* 349, &c.

état eût demandé, Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que son frere avoit partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro se considérant comme proscrits par le parti dominant, ne conservoient plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à Lima où la maison du jeune Almagro leur étoit toujours ouverte. La petite portion de la fortune du pere, que le gouverneur avoit laissée au fils, étoit employée à les faire subsister. L'attachement que tous ceux qui avoient servi sous Almagro lui avoient montré, s'étoit porté sur son fils qui venoit d'atteindre l'âge de virilité & qui étoit doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractère ouvert & généreux, il sembloit né pour commander; & comme son pere avoit reconnu en lui-même les inconveniens du manque d'éducation, il l'avoit fait instruire avec soin : les connoissances qu'il

LIV. VI.
1649

Les mé-
contens
prennent
le jeune
Almagro
pour leur
chef.

avoit acquises augmentoient le respect qu'a-
LIV. VI.
2541. voient pour lui des aventuriers la plupart
 ignorans, sur lesquels il avoit à cet égard une
 grande supériorité. Les partisans d'Almagro
 trouverent dans ce jeune homme un centre
 de réunion dont ils avoient besoin, & le re-
 gardant comme leur chef, ils étoient disposés
 à tout entreprendre pour le servir. Mais
 leur affection pour Almagro n'étoit pas leur
 unique motif. Il s'y joignoit le desir de for-
 tir de la fâcheuse situation où ils étoient.
 Plusieurs d'entr'eux manquant de tout (1) &
 las de traîner une vie à charge à leur chef
 ou à ceux de leurs compagnons qui avoient
 pu dérober quelques debris de leur fortune
 aux confiscations & aux violences des Pizar-
 res, attendoient avec impatience une occa-
 sion d'exercer leur courage & leur activité.
 Ils commencerent à délibérer sur les moyens
 de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs
 complots ne demeurèrent pas entierement
 ignorés, & le gouverneur fut averti de se te-
 nir sur ses gardes contre des hommes qui pa-
 roissoient méditer quelque action désespérée
 & qui avoient assez de résolution pour l'exé-
 cuter. Mais, soit intrépidité naturelle, ou

Ils conf-
 pient con-
 tre la vie
 de Pizarre.

(1) Voyez la NOTE XLII.

mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroïssoit mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable, il négligea les avertissemens de ses amis. Soyez tranquilles, leur disoit-il, sans faire paroître la moindre crainte, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oseroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le tems de laisser mûrir leur projet; & Jean de Herrada, officier de beaucoup de talent qui avoit élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zele que son attachement pour Almagro lui inspiroit, & avec toute l'autorité que lui donnoit sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avoit sur son pupille.

Un dimanche, vingt-sixième jour de juin vers midi, tems de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de toutes pieces & l'épée nue à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant, vive le roi, meure le tyran. Les autres conspirateurs, avertis par un signal, se tiennent en

Liv. VI.

1533e

Et l'assassinent.

Liv. Vi.
1541.

armes a différens postes pour les soutenir. Pizarre, ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du siècle dans lequel il vivoit, n'avoit alors presque personne auprès de lui, parce qu'il venoit de se lever de table & que la plupart de ses domestiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passèrent les deux premières cours sans obstacle. Ils étoient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversoit avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur, qu'aucun danger n'étonnoit, demanda ses armes & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier, ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusques sur l'escalier & demanda d'un air égaré aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre, ils lui percent le cœur d'un coup de poignard & se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étoient se jetèrent par les fenêtres, d'autres tenterent de s'échapper, & un petit nombre se mettant en défense suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les conjurés, animés par la
vue

vue de l'objet de leur haine, les y poursuivi-
 rent. Pizarre, sans autres armes qu'un bou-
 clier & son épée, défendit l'entrée &, aidé de
 son beau-frère, d'Alcantara & de sa petite trou-
 pe d'amis, il soutint un combat si inégal
 avec une bravoure digne de ses anciens ex-
 ploits & avec la vigueur d'un jeune homme.
 Courage, compagnons, s'écrioit-il, nous
 sommes encore assez de braves gens pour
 faire repentir ces traîtres de leur audace.
 Mais les conjurés couverts de leur armure se
 défendoient aisément des coups qu'on leur
 portoit, tandis que tous les leurs faisoient
 couler le sang. Alcantara tomba mort aux
 pieds de son frère. Ses autres amis étoient
 presque tous blessés mortellement. Le gou-
 verneur, si las qu'il pouvoit à peine manier
 son épée, & ne pouvant plus se défendre con-
 tre tant d'ennemis, reçut un coup mortel
 dans la poitrine, tomba & mourut sur le
 champ. Aussitôt les assassins coururent dans
 les rues, leurs épées sanglantes à la main &
 publiant la mort du tyran. Ils furent joints
 par environ deux cents de leurs compagnons.
 Après avoir conduit le jeune Almagro en
 pompe dans la ville, ils assemblerent les ma-
 gistrats & les principaux citoyens qu'ils for-

Liv. VI.

1541.

Almagro
 est recon-
 nu pour
 son suc-
 cesseur.

~~liv. VI.~~
 Liv. VI.
 1546.
 cerent de le reconnoître comme le légitime
 successeur de son pere dans le gouvernement.
 Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de
 plusieurs de ses partisans, furent pillés par
 les soldats, qui eurent la double satisfaction
 de se venger de leurs ennemis & de s'enri-
 chir des dépouilles de ceux aux mains des-
 quels étoient tombées toutes les richesses du
 Pérou (1).

Nouvelles
 dissensions

La hardiesse & le succès de cette conspi-
 ration, aussi bien que le nom & les qualités
 populaires d'Almagro attirerent sous ses dra-
 peaux un grand nombre de soldats. Tous
 ceux qui désespéroient de leur fortune sous
 le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui
 avoient souffert de ses violences ou de son
 avidité dans les dernières années de sa vie,
 se déclarerent sans hésiter en faveur d'Alma-
 gro; ils étoient en grand nombre, & le jeune
 Almagro se trouva bientôt à la tête de huit
 cents des plus anciens & des plus braves
 soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son
 inexpérience ne lui permettoient pas de les
 commander en personne, il nomma Herrada
 général. Mais, avec de si grandes forces

(1) Zarate, *lib. IV, c. 6-8.* Gomera, *list. c. 144,*
 145. Vega, *p. 11, lib. III, c. 5-7.* Herrera, *decad. 6,*
lib. X, c. 4-7. Pizarro, *Var. illust. p. 183.*

assemblées en si peu de tems, il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avoit laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire étoit chère. L'affassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avoit de si grandes obligations, remplissoit d'horreur tous ceux qui conservoient quelque impartialité. La naissance honteuse d'Almagro & l'incertitude du titre sur lequel il fondeoit ses prétentions le faisoient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandans de plusieurs provinces refuserent de reconnoître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'autres, comme à Cuzco, on leva l'étendard royal, & on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Ces germes de division ne seroient pas demeurés long-tems sans activité ; mais ils acquirent plus de force aussitôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long & pénible voyage, il fut jeté par le mauvais tems dans un petit havre de la province de Popayan, & s'avancant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre & les évé-

Liv. VI.
1541.

Arrivée
de Vaca
de Castro.

liv. VI.
1541.
Il prend
le titre de
gouverneur.

mens dont elle avoit été suivie. Il produisit sur le champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les mêmes privilèges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & fut reconnu sans difficulté par Benalcazar, Adelantade ou lieutenant-général pour l'empereur dans le Popayan, & par Pedro de Puelles qui, en l'absence de Gonzale Pizarre, avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro, en prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédoit les talens nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit & son adresse il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissemens du Pérou pour y faire notifier légalement son arrivée & sa commission, & faire reconnoître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageoient les officiers Espagnols, mécontents de la conduite d'Almagro, à montrer leur fidélité pour leur souverain, en soutenant l'homme à qui ce prince

avoit confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur ou préparés par ses insinuations, les sujets fideles se maintinrent dans leurs principes & les avouerent hautement. Les plus timides laisserent entrevoir leur maniere de penser. Ceux qui étoient encore chancelans & neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr, aussi-bien que le plus juste (1).

Almagro s'apperçut qu'il baïssoit tous les jours dans l'opinion de ses partisans; & pour arrêter les progrès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança vers Cuzco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y étoit assemblé sous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant sa marche, Herrada qui avoit jusques-là guidé sa jeunesse, mourut; & depuis cette époque, ses mesures furent toutes violentes, concertées sans prudence & maladroïtement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, descendoit vers la

LIV. VI.
1541.

Conduite
d'Almagro

1542.

(1) Benzon, *lib. III, c. 9.* Zarate, *Lib. IV, c. 11*
Gomera, *c. 146, 147.* Herrera, *decad. 6, lib. X, c. 1;*
2, 3, 7, &c.

Liv. VI.
1541. côte au même - tems où Almagro s'avançoit vers Cuzco. Par un stratagème très-simple il trompa un ennemi sans expérience, évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado, officier de distinction qui avoit été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur.

Progrès de Vaca de Castro. Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito, & faisant placer l'étendard royal devant sa tente, il déclara qu'il vouloit remplir en personne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profession qu'il avoit exercée jusqu'alors à une vie pacifique & sédentaire, il montra tout de suite l'activité & le coup-d'œil décisif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi, Il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en massacrant le gouverneur, ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les deux partis se rencontrèrent à Chupas, lieu distant d'environ deux cents milles de Cuzco, & combattirent avec toute la violence des guerres civiles &

**16 Sep-
tembre.**

toute la fureur des haines particulières, animés encore par le desir de la vengeance & les derniers efforts du désespoir. La victoire, après avoir demeuré long-tems incertaine, se déclara à la fin pour Vaca de Castro. La supériorité du nombre, l'intrépidité du général & les talens militaires de François de Carvajal, officier formé sous le grand capitaine dans les guerres d'Italie, & qui jeta dans cette journée les fondemens de sa réputation au Pérou, triompherent de la bravoure des partisans d'Almagro & de celle de leur chef, qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause & d'une autre destinée. Le carnage fut grand eu égard au nombre des combattans. Plusieurs des vaincus, & particulièrement ceux que l'on pouvoit accuser d'avoir trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jeterent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cents hommes, qui formoient le nombre des combattans des deux armées, il en demeura cinq cents sur le champ de bataille, & le nombre des blessés fut encore plus considérable (1).

Liv. VI
1542

Sa victoire

(1) Zarate, *lib. IV*, c. 12-19. Gomera, c. 148. Vega, p. 117. *lib. III*, c. 11-18. Herrera, *decad. 7*, *lib. I*, c. 1, 2, 3. *lib. III*, c. 1, 2.

Liv. VI.
1542.

Sa sévé-
rité.

Les talens que Vaca de Castro avoit déployés dans le conseil & sur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou ; mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise. Dispensateur sévère de la justice par caractère, il étoit d'ailleurs persuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rebelles & les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'étoit sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers, fut publiquement décapité à Cuzco ; & avec lui furent éteints & le nom d'Almagro & l'esprit de parti qui avoit jusques-là désolé le Pérou (1).

Délibérations de l'empereur sur l'administration des états d'Amérique.

Pendant que ces scènes violentes se passoient, l'empereur & ses ministres préparoient des loix à l'aide desquelles ils espéroient ramener la tranquillité dans les établissemens Espagnols du nouveau monde & y introduire un meilleur système de police

(1) Zarate, lib. IV, cap. 21. Gomera, cap. 150. Herrera, *decad.* 7, lib. III, cap. 12, lib. IV, c. 1.

Intérieure. Les conquêtes vastes & rapides des Espagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & suivis de la nation; elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Espagne, sous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux princes dont l'un étoit l'homme le plus intrigant & l'autre le plus ambitieux de son siècle, avoit été si fort occupée de projets & de guerres avec presque toutes les nations de l'Europe, qu'elle n'avoit pas eu le tems de porter son attention sur des objets éloignés & moins intéressans. Le soin de poursuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de simples particuliers: ces hommes, animés par l'amour de la nouveauté, par la passion pour les voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'espoir de mériter le ciel, se jeterent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carrière, qu'en moins d'un siècle les contrées immenses que possède aujourd'hui l'Espagne dans le nouveau monde furent soumises à son empire. Le gouvernement, n'ayant presque point contribué aux frais des expéditions, ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages.

LIV. VI.
1542.

La souveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réservés à la couronne; les conquérans s'emparoiént de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terrains qu'ils partageoient suivant de certaines regles comme des établissemens permanens dûs à leur courage. Dans cette première distribution des possessions, l'étendue & la valeur de chacune étoient mal connues: il étoit impossible à l'administration de s'appercevoir de tous les inconvéniens qui pouvoient résulter d'une semblable opération, & on fut forcé de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive, & leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & grossiers, hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt, & incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour

le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement sans s'embarraffer des conséquences funestes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais, lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entierement nouveau, & de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximès & aux usages établis par des aventuriers qui ne savoient que vaincre.

Un mal sur-tout demandoit le plus prompt remede. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient suivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les isles; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes suites. Les naturels, employés à ce travail par des maîtres qui leur imposoient des tâches bien au-dessus de leurs forces, périssoient avec tant de rapidité, que l'Espagne devoit craindre de ne régner bientôt que sur un vaste desert, au lieu de posséder un pays peuplé & susceptible d'amélioration.

L'empereur & ses ministres étoient per-

Liv. VI.
1542.

Personnes
dont il
prend con-
seil.

suadés de ces tristes vérités, & s'étoient occupés de prévenir la destruction des Indiens qui alloit leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles possessions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems les différentes loix dont j'ai fait mention, & par lesquelles on vouloit assurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la distance où étoit l'Amérique du centre du gouvernement, la foiblesse de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des soldats qui ne connoissoient aucun frein, avoient empêché jusques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet sensible. Le mal croissoit; les affaires de l'Europe laissoient en ce moment à l'empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique; non content de délibérer sur cette importante matière avec ses ministres & les membres de son conseil, il consulta diverses personnes qui avoient résidé long-tems dans le nouveau monde, pour s'aider du résultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains, Barthelemi de Las Casas se trouvoit à Madrid chargé des affaires du chapitre de Chiapa, maison de son ordre. L'empereur

Il se fit appeler (1). Quoique depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens, il se fût tenu renfermé dans le cloître & ne se fût occupé que des devoirs de la vie monastique, son zèle pour ces malheureux, les premiers objets de sa compassion, loin de s'être amorti, n'avoit fait que s'accroître par la connoissance plus suivie qu'il avoit acquise de leurs calamités. Il saisit vivement cette occasion de rappeler ses anciennes maximes sur le traitement des Indiens, avec l'éloquence persuasive d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les scènes qui avoient frappé tant de fois ses yeux. Il fit un tableau pathétique de la destruction de l'espece humaine dans le nouveau monde, en homme sur lequel les scènes dont il avoit été témoin avoient fait la plus forte impression: il peignit des plus vives couleurs la race des Indiens presque entièrement éteinte en moins de cinquante ans dans les isles, & cette dévastation s'étendant sur le continent avec la même rapidité; il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ses compatriotes & à l'esclavage des Américains. Il soutint que leur

(1) Remesal, *Hist. de Chiapa*, p. 146.

liberté seule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne se contenta pas des discours qu'il prononça sur ce sujet & de la force de l'éloquence qu'il y déployoit. Il composa à cette occasion son célèbre traité de la destruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte, avec les circonstances les plus horribles, & vraisemblablement avec quelque exagération, la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols.

Ses soins
pour ré-
former les
abus.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries; mais ses vues s'étendoient au-delà de celles de Las-Casas. Il conçut que, pour donner à ses possessions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient susceptibles, il ne suffisoit pas de délivrer les Indiens de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, mais qu'il falloit sur-tout y borner le pouvoir & les usurpations de ses propres sujets. Les conquérans de l'Amérique qui avoient rendu de si grands services à leur pays, étoient pour la plupart de basse naissance & d'un ordre de citoyens qui ne paroissent mériter aucune distinction aux yeux du monarque. Les richesses prodigieuses que quelques-uns d'eux avoient rapportées dans

(1). Remesal, p. 192, 199.

leur patrie, excitoient la jalousie dans un siècle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure, s'élever au-dessus de leur état & le disputer en faste à l'ancienne noblesse. Les possessions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées, étoient d'une étendue immense (1); & si le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du sol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puissans pour de simples sujets. Il paroissoit à Charles également nécessaire de corriger l'un de ces abus & de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on devoit faire pour cela devoient être soutenus par une forme d'administration plus vigoureuse que celle qui jusqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

C'est dans ces vues qu'on forma un corps de loix contenant plusieurs dispositions salutaires sur la constitution & les pouvoirs du conseil souverain des Indes, sur l'étendue de la juridiction & l'autorité des audiences royales; sur l'administration de la justice & sur toutes les parties du gouvernement ecclésiastique & civil. Ces loix furent généra-

LIV. VI.
1542.

Nouveaux
réglemens

(1.) Voyez la NOTE XLIII.

LIV. VI.
1542.

lement approuvées; mais on y joignit des réglemens qui exciterent une alarme universelle & causerent les plus violentes agitations, tels que les suivans.

Les *répartimientos* ou concessions de terres étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres & les Indiens qui lui auroient été accordés ne passeroient plus à sa veuve ou à ses enfans, mais retourneroient à la couronne. Les Indiens seroient désormais exemptés de service personnel & ne seroient obligés, ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs seigneurs seroit fixé, & ils devoient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroient volontairement. Toute personne qui auroit été ou étoit actuellement dans quelqu'emploi public, tout ecclésiastique, tous les hôpitaux & monasteres seroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en possession, & les terres étoient réunies à la couronne. Enfin, tout habitant du Pérou, impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro, seroit dépouillé

aussi de ses terres & de ses Indiens qu'on confisqueroit au profit du roi.

Tous les ministres Espagnols, jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique & les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglemens, funestes, selon eux, aux colonies naissantes. Ils représentèrent que le nombre des Espagnols qui avoient jusqu'à cette époque passé dans le nouveau monde étoit si petit, qu'on ne pouvoit rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étoient dispersés, sans le secours des Indiens; que le succès de toute espece de plan de ce genre dépendoit nécessairement du service des naturels, & que l'indolence de ces peuples & leur aversion pour le travail ne pouvoient être surmontées par l'appât du gain & des récompenses; qu'à l'instant où les maîtres n'auroient plus le droit d'imposer une tâche & d'exiger qu'elle fût faite, tout travail cesseroit, & que toutes les sources de richesses qui avoient commencé à couler d'Amérique en Espagne, se fermeroient pour jamais. Mais Charles, attaché dans tous les tems à ses opinions, & frappé fortement alors des désordres qui régnoient en Amérique,

I. IV. VI.
1542.

Remon-
trances de
les minis-
tres con-
tre ces ré-
glemens.

Liv. VI.
1542. voulut risquer l'application d'un remede même dangereux, & persista dans la résolution de publier ses nouvelles loix. Pour en preser l'exécution avec plus de vigueur, il destina François Tello de Sandoval à passer au Mexique en qualité de visiteur ou surintendant de ce pays, où il seroit chargé de se concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blasco Nugnès Vela fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre de vice-roi; &, pour fortifier son administration, on établit une audience royale à Lima où quatre jurisconsultes estimés devoient exercer les fonctions de premiers juges (1).

Vice-roi
envoyé au
Pérou.
1543.

1544.
Effets de
ces régle-
mens dans
la nouvel-
le Espagne

Le surintendant & le vice-roi partirent en même-tems; mais les loix qu'ils devoient faire exécuter en Amérique y étoient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme le prélude d'une ruine générale. La liberté entiere rendue aux Indiens intéresseoit tous les Espagnols établis en Amérique, & il n'y en avoit aucun qui, sous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux réglemens & en souffrir. Mais la colonie de la nouvelle

(1) Zarate, *lib. III, c. 24.* Comera, *c. 151.* Vega, *p. 2, lib. III, c. 20.*

Espagne s'étoit depuis si long-tems accoutumée à respecter les loix & l'autorité sous l'administration prudente & ferme de Mendoza, que, quelque'aversion qu'on y eût pour les loix nouvelles, & quelques mauvais effets qu'on en craignît, il ne se fit aucune tentative pour en empêcher la publication ni aucun acte de violence contraire à la soumission due au souverain. Les magistrats & les principaux habitans se contenterent d'exposer au vice-roi & au surintendant dans de respectueuses remontrances les conséquences funestes des nouveaux réglemens. Heureusement pour eux, une longue résidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoissance de l'état du pays, de ses intérêts & de ses ressources; & Sandoval, quoique nouvellement appelé à l'administration, montra une modération rare parmi ceux qui se trouvent pour la première fois revêtus du pouvoir. Il s'engagerent l'un & l'autre à suspendre l'exécution des dispositions qui bleffoient le plus les Mexicains, & non-seulement ils consentirent à ce que les habitans de la nouvelle Espagne envoyassent une députation à ce sujet; mais ils appuyerent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles,

Liv. VI.
1544.

ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talens & leur intrépidité rendoient si capables de juger avec discernement des objets qui étoient sous leurs yeux, se relâcha assez de la rigueur de ses loix pour rendre à la colonie sa première tranquillité (1).

Et au
Pérou.

Au Pérou, les affaires prirent une tournure plus fâcheuse & l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les conquérans de ce royaume, nés dans les dernières classes des citoyens, plus éloignés de la métropole & enivrés par les immenses richesses qu'ils avoient acquises en si peu de tems, s'abandonnoient dans toutes leurs opérations, à des désordres & à des excès dont on n'avoit point vu d'exemple parmi les autres conquérans du nouveau monde. Au milieu du renversement général de l'ordre & des loix, occasionné par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu son maître & son propre juge, & n'étoit plus guidé que par son intérêt & ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une si longue anarchie ne pou-

(1) Fernandès, *hist. lib. I. c. 3, 4, 5.* Vega, *p. 2. lib III, c. 21, 22.* Herrera, *decad. 7, lib. V, c. 7, lib. VII, c. 14, 15.* Torquemad. *Mond. ind. lib. V, c. 13.*

voient voir sans répugnance & sans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une cour de judicature. Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la seule idée de se soumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux, de services & de souffrances. Dès que les nouveaux réglemens furent connus dans les divers établissemens, les habitans s'assemblerent, les femmes en larmes & les hommes se récriant contre l'injustice & l'ingratitude d'un souverain qui les privoit de leurs biens sans les avoir entendus. "Est-ce là," disoient-ils, "la récompense due à des citoyens qui, sans le secours de l'état, à leurs propres frais & par leur valeur, ont soumis à la couronne de Castille des territoires si riches & si étendus? Est-ce là le prix de tant de maux que nous avons soufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour servir la patrie? Quel est parmi nous celui qui ait assez bien mérité de son pays, ou dont la conduite ait été assez irréprochable pour qu'on ne puisse pas le condamner en vertu de quelque une des clauses de ces nouvelles loix, conçues en termes si

Liv. VI.
1544.

vagues & si généraux? Ne paroissent-elles pas rédigées pour servir d'autant de pièges auxquels il est impossible d'échapper? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité, & tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différens chefs des partis. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir, & punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pas pu éviter? Les conquérans d'un grand empire, au lieu des récompenses & des distinctions qu'ils avoient si bien méritées, seroient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes & de leurs enfans & forcés de les laisser dans la dépendance des secours qu'ils pourroient arracher à une cour ingrate (1). „ Nous ne sommes plus en état, continuoient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissemens plus solides; notre santé affoiblie par l'âge & nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante & si active; mais il nous reste encore assez de force pour défendre la justice

(1) Herrera, *dec.* 7, *Lib.* VII, c. 14, 15.

de nos droits & pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement (1).”

Liv. VI.

1544.

De pareils discours, proférés avec toute la véhémence de la passion, & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les esprits, que tout se dispoit aux plus grandes violences. Les mécontents commencèrent à tenir conseil en différens endroits pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du vice-roi & des magistrats, & pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Castro avoit détourné l'orage dans le moment, en les flattant de l'espérance qu'aussitôt que le vice-roi & les juges seroient arrivés, ils se prêteroient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglemens qui avoient été dressés sans faire assez d'attention à l'état du pays. Il paroïsoit nécessaire d'avoir quelque égard aux représentations des colonies & de leur accorder quelque chose pour calmer la fermentation & les ramener à l'obéissance en leur inspirant quelque confiance en leurs supérieurs. Mais, sans un profond discernement,

Révolte
prévenue
par la mo-
dération
de Vaca de
Castro.

Mécon-
tamment
augmenté
par la con-
duite du
vice-roi.

(1) Gomera, c. 152. Herrera, dec. 7, lib. VI, c. 10, 11. Vega, p. 2, lib. III, c. 20, 22, lib. IV, c. 3, 4.

Liv. VI.
154.
sans des manieres conciliantes & une grande souplesse de caractere, un vice-roi ne pouvoit suivre un pareil plan, & malheureusement Nugnès Vela n'avoit aucune des qualités qui sont nécessaires aux hommes qui gouvernent, excepté l'intégrité & le courage; encore la premiere dégéneroit-elle souvent en dureté, & la seconde en obstination; de sorte que, dans les circonstances où il étoit placé, elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbès, il se regarda comme simple exécuteur des ordres qu'il apportoit, sans se croire autorisé à en tempérer la rigueur; & sans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer.

Dans toutes les villes où il passa il rendit la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui remplissoient quelque emploi de leurs terres & de leurs travailleurs; & voulant donner lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un seul Indien fût employé à porter son bagage dans sa route vers Lima. L'étonnement & la consternation le précéderent; mais

mais il craignit si peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à son entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de son souverain & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable ; beaucoup de hauteur dans la conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes les discussions, & cette insolence du pouvoir si choquante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rébellion. Il fit arrêter plusieurs personnes considérables, & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venoit d'occuper & pour le service qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes & jeté en prison comme un criminel (1).

(1) Zarate, *lib. IV*, c. 23, 24, 25. Gomera, c. 153, 155. Vega, p. 2, *lib. IV*, c. 4, 5. Fernandès, *lib. I*, c. 6, 10.

Liv. VI.
1544.

Les mé-
contens
choisissent
Gonzale
Pizarre
pour chef.

Mais, quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspiré de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontens & les empêcher d'éclater, s'ils n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou tous les Espagnols avoient jeté les yeux sur Gonzale Pizarre comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il recevoit de tous côtés des lettres & des députations par lesquelles on le pressoit de se déclarer le protecteur des Colons, qui le soutiendroient au péril de leur vie & de leur fortune. Gonzale, avec moins de talens que ses freres, avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la cour envers sa famille étoit sans cesse présente à son esprit. Ferdinand étoit prisonnier d'état en Europe. Les enfans de François étoient confiés à la garde du nouveau vice-roi & retenus à bord de sa flotte. Lui-même se trouvoit réduit à la condition de simple citoyen dans un pays que les Pizarres avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces pensées le pouffoient

à la vengeance & l'excitoient à défendre les droits de sa famille, dont il se regardoit comme le dépositaire & l'héritier. Mais, comme un Espagnol se dépouille difficilement de ce respect pour son souverain qui lui est comme naturel, la seule idée de prendre les armes contre les troupes royales le pénétrait d'horreur. Il hésita long-tems, & il restoit encore irrésolu, lorsque les violences du vice-roi, le vœu général de ses compatriotes & la certitude de se voir bientôt lui-même victime de la sévérité des loix nouvelles, le déterminèrent à quitter Chuquisaca de la Plata, lieu où il faisoit sa résidence, pour se rendre à Cuzco. Tous les habitans vinrent au-devant de lui & le reçurent avec des transports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la première chaleur de leur zèle ils le nommèrent procureur-général des affaires de la nation au Pérou, pour solliciter la révocation des derniers réglemens. Ils le chargerent de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, &, sous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autorisèrent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination Pizarre s'empara du trésor royal, nomma des officiers, leva des soldats,

Liv. VI.
544. faïsit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga, & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontents, réunis dès-lors sous un chef d'un nom si distingué, attirerent bientôt à eux beaucoup de gens de marque, & une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1).

Différends
entre le
vice-roi &
les juges de
l'audience Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui dispoïtoit les choses en sa faveur; de sorte que son succès paroïssoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable étoit odieuse à ses associés, les juges de l'audience royale. Il y avoit eu entre eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou (2); mais, aussitôt qu'ils commencerent à excercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigriront tellement par leurs fréquens dé-

(1) Zarate, *lib. V*, c. 1. Gomera, c. 156, 157. Vega, p. 2, *Lib. IV*, c. 4, 12. Fernandès, *lib. I*, c. 12-17. Herrera, *decad. 7*, *lib. VII*, c. 18 &c., *lib. VIII*, c. 1-5.

(2) Gomera, c. 171.

bats sur les limites de leur juridiction, & la contrariété de leurs opinions fut telle, que bientôt l'éloignement se changea en haine ouverte. Les juges traversoient le vice-roi dans toutes ses mesures, mettoient en liberté les prisonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défense des mécontents & applaudissoient à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auroient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçoit, elles se disputoient l'une l'autre l'autorité. Les magistrats l'emportèrent à la fin. Le vice-roi, universellement haï, abandonné de ses propres gardes, fut saisi dans son palais & conduit à une île déserte sur la côte pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

~~Le vice-roi~~
Liv. VI.
1544.

Le vice-roi est en prisonné.

Après cette démarche hardie, les juges s'emparant de l'autorité suprême donnerent une déclaration qui suspendoit l'exécution des loix dont on se plaignoit, & envoyèrent un message à Pizarre pour le requérir de licencier ses troupes & de se rendre à Lima avec quinze ou vingt personnes de sa suite seulement, ajoutant qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontents pouvoient

Desseins de Pizarre.

desirer. Ces magistrats ne pouvoient guere se flatter qu'un homme qui avoit autant d'audace & d'ambition que Pizarre cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne vouloient que jeter un voile de décence sur leur complaisance pour lui. Mais Cepeda, leur président, esprit remuant & ambitieux, entretenoit vraisemblablement une correspondance secrete avec Pizarre & nourrissoit le projet, que depuis il exécuta, de se dévouer entièrement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale & l'anarchie, suites naturelles d'événemens si singuliers & si inattendus, ouvrirent une vaste carrière à Pizarre. Il se voyoit à portée de s'emparer du pouvoir suprême, & ne manquoit pas de courage pour se saisir de l'objet que la fortune lui présentoit. Carvajal, son conseiller & son guide, voyoit depuis long-téms ce but comme le seul auquel Pizarre devoit tendre. Au lieu de la qualité subordonnée de lieutenant pour le roi dans les établissemens Espagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celle de gouverneur & de capitaine général, & requit le conseil ou l'audience de Lima de lui donner une com-

mission avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui se trouvoit à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, hésita, ou parut hésiter. Carvajal, impatient & impétueux dans toutes ses opérations, entre de nuit dans la ville, fait plusieurs officiers de distinction ennemis de Pizarre & les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commission qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité absolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit son entrée en pompe dans la ville & prit possession de sa nouvelle dignité (1).

Mais, au milieu du trouble & des désordres qu'entraînoit la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des lois & de l'autorité & s'abandonnant sans frein à tous leurs caprices, on vit les événe-

Liv. VI.
1544.

Il s'empara de l'autorité.

28 Octob.
Le vice-roi recouvre sa liberté.

(1) Zarate, *lib. V*, c. 8-10. Vega, *1. 2, lib. IV*, c. 13, 19. Gomera, c. 159-163. Fernandès, *lib. I*, c. 18, 25. Herrera, *decad. 7, lib. VIII*, c. 10-20.

LIV. VI.
1544.

mens les plus extraordinaires & les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le Conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du conseil, pour être conduit en Espagne. Dès que le vaisseau fut hors du port, Alvarès, soit remords, soit crainte, se jeta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre, & que lui-même & tous ceux qui étoient dans le vaisseau étoient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant il éleva l'étendard royal & reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui régnoit à Cuzco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncèrent tout de suite la ferme résolution de le soutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit sur les démar-
ches

(1) Zarate, *lib. V, c. 9.* Gomera, *c. 165.* Fernandès, *lib. I, c. 23.* Herrera, *decal. 7, lib. VIII c. 15.*

ches de chaque particulier, avec la défiance naturelle à un usurpateur, & qui punissoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès, près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asyle. Tandis que les forces du vice-roi grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif & entreprenant, poussé à bout par l'oppression & les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Charcas, trama une conspiration contre lui, le fit périr & se déclara pour le vice-roi (1).

Pizarre, quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrémités de l'empire, ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé, avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & le plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le

LIV. VI.
1544.

1545.
Pizarre
marche
contre lui.

(1) Zarate, *lib. V*, c. 18. Gomera, c. 169. Herrera, *decaut. 7*, *lib. IX*, c. 27.

LIV. VI.
1545.

plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-tems dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi, incapable de lui résister, se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes Européennes n'auroient pu soutenir (1). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito, que l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal qui, quoi qu'agé de près de quatre-vingts ans, monroit toute l'activité & toute la vigueur d'un jeune soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense, & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le poursuivre; mais, désespérant de l'atteindre, il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avoit assemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (2).

(1) Voyez la NOTE XLIV.

(2) Zarate, *lib. V*, c. 15, 16, 24. Gomera, c. 167.

Nugnès, par son activité & avec le secours de Benalcazar, eut bientôt assemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conservoit au milieu de ses défastres la même élévation d'esprit & le même sentiment de sa dignité. Il rejeta avec dédain l'avis de quelques-uns de ses partisans qui le pressoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement, & déclara que l'épée seule pouvoit décider une querelle avec des rebelles. Dans cette résolution il se mit en marche pour Quito. Pizarre, se confiant à la supériorité du nombre & encore plus à la discipline & à la valeur de ses troupes, s'avança à sa rencontre. Le combat fut sanglant, les deux partis se disputant la possession d'un grand empire, & la destinée des chefs ainsi que la fortune des soldats dépendant de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus régulièrement & avec plus d'ordre ébranlèrent bientôt leurs ennemis. Le vice-roi déploya à la fois les talens d'un capitaine & le courage d'un soldat & tint long-tems la victoire en suspens. Enfin il tomba percé de coups & la déroute de ses troupes devint générale.

LIV. VI.
1545.
Défaite du
vice roi.

1546.

18 Janvier

Il est tué.

Vega, p. 2, lib. IV, c. 25, 28. Fernandès, lib 1, c. 34.
Herrera, discal. 7 lib. VIII, cap. 6, 20-27.

Liv. VI.
1546.

On les poursuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes rassemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carvajal, & leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontières du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du sud & de Panama. Il mit garnison à Nombre de Dios sur la côte opposée de l'isthme par où se faisoit la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou (1).

On con-
seille à Pi-
zarre de se
faire de la
souverai-
neté du
Pérou.

Après une victoire si décisive Pizarre & ses troupes passerent quelques-tems à Quito, &, dans les premiers transports de leur joie, ils se livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante. Mais, au milieu de cette dissipation, le chef & ses amis étoient obligés de tourner quelquefois

(1) Zarate, *lib. V*, c. 31, 32. Gomera, c. 170. Vega, p. 2, *lib. IV*, c. 33, 34. Fernandès, *lib. I*, c. 51-54. Herrera, *decad. 7*, *lib. X*, c. 12-19, 22, *decad. 8*, *lib. I*, c. 1-3. Benzo, *lib. III*, c. 12.

leurs réflexions sur des objets sérieux & de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-tems à Pizarre que, dans la carrière où il étoit entré, il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito il fit de nouvelles instances, & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême (écrit-il à Pizarre à cette occasion) au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain; vous avez attaqué son représentant; vous l'avez défait en bataille rangée, & vous lui avez fait couper la tête: ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes, ni qu'aucune réconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincère. Ne laissez plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays

Liv. VI.
1546.

sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Perou, qu'il vous est facile de ménager par des concessions de terres & d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse & par la création de quelques titres d'honneur semblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empressement. En établissant des ordres de chevalerie avec des privilèges & des distinctions, comme en Espagne, vous donnerez à ceux qui vous serviront une récompense conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainsi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens en épousant la Coya, ou fille du soleil, qui a les droits les plus prochains à la couronne des Incas; vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le respect qu'ils conservent pour le sang de leurs monarques, à s'unir avec les Espagnols qui y sont établis pour soutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres, vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne & repousser aisément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays si éloigné d'elle. Le jurisconsulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance,

seconde fortement les exhortations de Carvajal, & employa toute son érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille, ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur & leur mérite personnel (1).

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre & ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais, heureusement pour le repos du genre humain, peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit & de cette étendue de talens nécessaires pour former & exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négociation il envoya en Europe un officier de distinction, chargé de présenter sa conduite

Liv. VI.
1546.

Pizarre se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

(1) Vega, p. 2, lib. IV, c. 40. Fernandès, lib. I, c. 34, lib. II, c. 13, 49. Herrera, decad. 8, lib. II, c. 10.

LIV. VI.
1546.

& l'état du pays sous un point de vue capable de déterminer l'empereur & ses ministres à lui laisser, soit de bon gré, soit par politique, la place qu'il occupoit.

Délibérations du
ministère
Espagnol.

Tandis que Pizarre délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, les ministres Espagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus; mais ils étoient instruits de la révolte contre le vice-roi, de son emprisonnement & de l'usurpation de Pizarre. Une révolution si alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il se trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuse ligue de Smalkalde. Dans cette situation, une des plus critiques de son regne, il laissa à son fils Philippe & aux ministres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Espagne le soin de calmer les défordres du Pérou. Au premier coup-d'œil, la conduite de Pizarre & de ses partisans parut si contraire aux devoirs de sujets envers leur souverain, que le plus grand nombre des ministres vouloit qu'on les déclarât sur le champ rebelles, & qu'on s'occupât de les

punir avec la plus grande rigueur. Mais, quand la première chaleur de leur zèle & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obstacles sans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des armées Espagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Espagne, épuisée d'hommes & d'argent par une longue suite de guerres où l'avoit jeté l'ambition inquiète de deux monarques, ne pouvoit faire aucun armement assez puissant pour soumettre les rebelles. Il n'étoit pas possible de porter à une si grande distance un assez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du sud, la route au Pérou par Nombre de Dios étoit impraticable, & le chemin à Quito par terre au travers de la nouvelle Grenade & du Popayan, pays immenses, mal-sains, déserts, ou habités par des nations sauvages & ennemies, offroit des dangers & des difficultés insurmontables. Enfin le passage à la mer du sud par le détroit de Magellan étoit si long, si incertain & si peu connu dans ce siècle, qu'on ne pouvoit compter sur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les ministres se virent donc obligés d'aban-

Liv. VI.
1546.

donner le systême que leur zele leur avoit d'abord suggéré, & d'essayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le soin que Pizarre prenoit de présenter sa conduite aux yeux de l'empereur sous un jour favorable prouvoit que, malgré les crimes dont il s'étoit rendu coupable, il conservoit encore quelques sentimens de respect pour son autorité. En profitant de cette circonstance & en lui accordant assez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération & quelque indulgence, on pouvoit encore le rappeler à son devoir, ou bien les sentimens de fidélité naturels aux Espagnols pouvoient se réveiller parmi ses partisans & les déterminer à abandonner un usurpateur.

Gasca est
envoyé au
Pérou en
qualité de
président
de l'au-
dience de
Lima.

Le succès de cette négociation aussi importante que délicate dépendoit entièrement de l'habileté & de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différens sujets, le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, ecclésiastique qui n'avoit d'autre titre que celui de conseiller de l'inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avoit été chargé en quelques occasions d'affaires importantes

dans lesquelles il avoit réuffi & déployé un caractère infinuant & doux, joint à beaucoup de fermeté, une probité au-deffus de tout foupçon, une grande circonfpection dans les plans avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, approuva hautement ce choix & lui en donna l'affurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au fouverain qui les employoit qu'au fujet à qui elles étoient adreffées. Gasca, nonobftant fon âge avancé, la foibleffe de fa constitution, la crainte des fatigues dans un long voyage & du féjour d'un climat mal-fain, naturelle à un homme qui n'étoit jamais forti de fon pays (1), n'héfita pas un moment à fe prêter aux volontés de fon fouverain. Il fit voir que ce motif feul l'animoit; il refufa un évêché qu'on lui offroit pour donner à fon caractère plus de dignité. Le feul titre qu'il voulut accepter fut celui de préfident de l'audience de Lima, & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun falaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que fa famille fût

l. IV. VI.
1546.

Sa modération.

(1) Fernandès, *lib. II, c. 17.*

LIV. VI.
1546.

entretenu par le roi; &, comme il alloit exercer en Amérique un ministère de paix & qu'il n'emportoit avec lui que sa soutane & son bréviaire sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (1).

Pouvoirs
dont il est
revêtu.

Mais, en montrant tant de défintéressement & de modération relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il lui seroit impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, & que tout le succès de sa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtît d'une autorité sans bornes & que sa juridiction s'étendît à toutes les personnes & à tous les cas; il voulut être autorisé à punir, à récompenser, à pardonner selon les circonstances, à employer la force des armes pour

(1) Zarate, *Lib. IV*, c. 6. Gomera, c. 174. Fernandès, *lib. II*, c. 14, 16. Vega, p. 2, *lib. V*, c. 1. Herrera, *dec. 2*, *lib. I*, c. 4, &c.

réduire les mécontents & les rebelles, à lever des troupes & à tirer des secours de tous les établissemens Espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission, parurent aux ministres Espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inséparables de la royauté & refusoient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de ses ministres. Par la nature de sa place Gasca devoit être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets, & tous ses efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonscrit sur les autres. Charles n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gasca, content de cette preuve récente de la confiance de son maître, sans argent & sans troupes, hâta son départ pour aller appaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1).

LIV. VI.
1546.

26 Mai.

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Hernand Mexia, officier de marque, posté avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement de toutes troupes ennemies.

Son arrivée à Panama.

(1) Fernandès, *lib. II, c. 16-18.*

Liv. VI.
1546.

Mais Gasca se montrait si pacifique ; sa suite étoit si peu nombreuse & son titre si modeste, qu'il n'effraya personne & qu'il fut reçu avec beaucoup de respect. De Nombre de Dios il s'avança à Panama, & fut reçu de même par Hinojosa à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville & d'une flotte stationnée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il étoit envoyé par son souverain comme un messager de paix & non comme un ministre de vengeance ; qu'il venoit redresser tous les griefs, révoquer les loix qui les avoient alarmés, pardonner les fautes passées & rétablir l'ordre & la justice au Pérou. Sa douceur, la simplicité de ses manières, la sainteté de son état & un air de candeur aimable lui gagnèrent la confiance. Le respect dû à une personne revêtue d'une autorité légale & agissant en vertu d'une commission du souverain commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque-tems ne connoissoient qu'une autorité usurpée. Hinojosa, Mexia & plusieurs autres officiers de distinction, à chacun desquels Gasca s'étoit adressé séparément, furent gagnés & n'at-

tendirent qu'un prétexte pour se déclarer hautement en sa faveur (1).

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gasca à Panama, quoiqu'il fût en même-tems informé de la nature de sa mission & qu'il fût que le président offroit un pardon général à tous les Espagnols établis au Pérou & promettoit la révocation des loix qui avoient causé le mécontentement; au lieu de recevoir avec reconnoissance la grace qu'on lui offroit, il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de gouverneur, & il prit sur le champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou & de l'empêcher d'y exercer aucune juridiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie comme le seul moyen d'y rétablir & d'y conserver la tranquillité. Les députés chargés de cette étrange commission firent connoître les intentions de

Liv. V.
1546.

Procédés
violens de
Pizarre.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 21, &c. Zarate, *lib.* IV, *c.* 6, 7. Gomera, *c.* 175. Vega, *p.* 2, *lib.* V, *c.* 3.

Liv. VI.
1546.

Pizarre au président & lui signifient en son nom qu'il eût à quitter Panama & à retourner en Espagne. Ils portèrent aussi à Hinojosa des instructions secrètes par lesquelles Pizarre l'autorisoit à offrir à Gasca un présent de cinquante mille pezos, s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le pressoit, au cas que le président résistât, de s'en défaire par le fer ou par le poison (1).

Gasca gagne la flotte.

Diverses circonstances pouvoient Pizarre à ces mesures violentes. Accoutumé à l'autorité suprême, il ne pouvoit soutenir la pensée de redevenir simple particulier. Connoissant toute la grandeur de ses fautes, il soupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper & ne lui pardonneroit jamais les outrages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, aussi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gasca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de six mille Espagnols au Pérou (2). En se mettant à leur tête il se croyoit assuré de s'élever jusqu'à l'indé-

(1) Zarate, *lib. IV*, c. 8. Fernandès, *lib. II*, c. 33, 34. Herrera, *decad. 8*, *lib. II*, c. 9, 10.

(2) Herrera, *decad. 8*, *Lib. III*, c. 1.

l'indépendance si la cour d'Espagne lui refusoit ce qu'il demandoit. Mais ils s'apercevoit que ceux en qui il se fioit le plus étoient déjà tentés de l'abandonner. Hinojosa, épouvanté de la pensée téméraire de s'opposer aux ordres de son souverain & incapable d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitoit dans son instruction secrète, reconnut publiquement le président comme son supérieur. Les officiers qui servoient sous ses ordres l'imiterent. L'exemple fut si puissant qu'il entraîna même les députés envoyés du Pérou, & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne ou de sa mort, il apprit que le président étoit maître de la flotte de Panama & des troupes qui y étoient postées.

Furieux à la nouvelle d'événemens si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre; & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience royale de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers & en empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur,

Pizarre se détermine à la guerre

1547.

LIV. VI.
1547.

ne se fit point de scrupule de profiter la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison & le condamna à la mort (1). Ces formes, toutes ridicules qu'elles étoient en une pareille circonstance, imposèrent aux aventuriers ignorans qui remplissoient le Pérou, en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traître, condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'empire & se trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Prépara-
tifs de Gasca.

Gasca de son côté, voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission, mettoit tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua, de Carthagene & des autres établissemens Espagnols du continent. Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par-tout ; &, sans tenter aucune descente,

Avril.

(1) Fernandès, *lib. II, c. 55.* Vega, *p. 2, lib. V, c. 7.*
Herrera, *dec. 8, lib. III, cap. 6.*

ils rendirent un service plus grand à Gasca en mettant à terre en différens endroits des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale & de la révocation des derniers édits & qui firent connoître les intentions pacifiques & le caractère doux du président. L'effet de ces instructions fut étonnant. Tous ceux qui étoient mécontents de l'administration violente de Pizarre, ou qui conservoient quelques sentimens de fidélité pour leur souverain, commencèrent à méditer leur désfection. Quelques-uns abandonnerent ouvertement une cause qu'ils trouverent alors injuste. Centeno, laissant la caverne où il étoit demeuré caché, rassembla environ cinquante de ses partisans, & avec cette troupe foible & mal armée s'avança hardiment vers Cuzco. Une attaque de nuit, où il déploya autant de valeur que de talent, le rendit maître de la capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cents hommes, dont la plupart se rangerent sous ses drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux (1).

~~Centeno~~
Liv. VI.
1547.

Insurrec-
tion de
Centeno.

Pizarre, quoiqu'étonné à la vue de deux

Pizarre
marche
contre lui.

(1) Zarate, *lib. VI, c. 13-16.* Gomera, *c. 180, 181.*
Fernandès, *lib. II, c. 28, 64, &c.*

Liv. VI. ennemis qui s'avançoient, l'un par mer, ^{1547.} l'autre par terre, dans un moment où il se croyoit maître de tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ses soldats, il marcha avec une extrême rapidité. Mais, chaque jour au matin, il voyoit ses troupes diminuées par la défection qui se faisoit pendant la nuit ; & , quoique devenu soupçonneux à l'excès & punissant sans rémission ceux qu'il soupçonnoit, il ne ^{20 Octob.} put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à la vue de l'ennemi, à Huarina près du lac Titiaça, il n'avoit plus que quatre cents soldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé & compter entièrement sur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ses partisans qui, sentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime, désespéroient d'en obtenir le pardon & ne pouvoient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux il n'hésita pas à attaquer Centeno, quoique plus fort

du double que lui. Les royalistes ne cher-
 cherent pas à éviter le combat, qui fut le
 plus obstiné & le plus sanglant qu'on eût en-
 core livré au Pérou. A la fin la valeur in-
 trépide de Pizarre & la supériorité des talens
 militaires de Carvajal l'emportèrent sur le
 nombre; la victoire fut complète, le butin
 immense (1) & le traitement des vaincus
 atroce. Ce succès signalé rétablit la réputa-
 tion de Pizarre qui, regardé désormais com-
 me invincible, vit son armée augmenter de
 jour en jour (2).

Cependant d'autres événemens en d'autres
 parties du Pérou balançoient avantageuse-
 ment pour Gasca la victoire éclatante de Pi-
 zarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quit-
 té Lima que les citoyens, las de son gouver-
 nement tyrannique, avoient arboré l'étendard
 du roi. Aldana, avec un détachement de sol-
 dats de la flotte, avoit pris possession de la
 ville. Vers ce même-tems (3) le président
 avoit débarqué à Tumbès avec cinq cents
 hommes. Encouragés par sa présence, tous

LIV. VI.
1547.

Gasca ar-
rive dans
le Pérou.

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *lib. VII, c. 2, 3.* Gomera, *c. 181.* Vega, *p. 2, lib. V, c. 18, & c.* Fernandès, *lib. II, c. 79.* Herrera, *decad. 8, lib. IV, cap. 1, 2.*

(3) Zarate, *lib. VI, c. 17.*

les voisins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cuzco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reste de l'empire, depuis Quito, en allant vers le sud, reconnoissoit l'autorité de Gasca. Le président, voyant son armée se renforcer rapidement, s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeste. Il témoignoit en toute occasion un desir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochoit à personne ses fautes passées & recevoit ceux qui se repentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il montrait de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses troupes la fertile vallée de Xauxa sur la route de Cuzco (1). Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-seulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats & les accoutumer à la discipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pi-

Il s'avance
vers Cuz-
co,

(1) Zarate, *lib. VII. c. 1.* Fernandès, *lib. II, c. 77, 82*

zarre, enivré du succès qui avoit jusques-là accompagné ses armes, & fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre à aucune proposition, quoique Cepeda avec plusieurs de ses officiers & Carvajal lui-même (1) fussent d'avis d'accepter les offres du président, c'est-à-dire une amnistie générale & la révocation des loix dont on se plaignoit (2). Gasca, ayant tout fait pour éviter de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, se mit en marche pour Cuzco à la tête de seize cents hommes.

Pizarre, se tenant assuré de la victoire, laissa les royalistes passer sans obstacle toutes les rivières qui coulent entre Guamanga & Cuzco, & s'avancer jusqu'à quatre lieues de cette capitale, se flattant que leur défaite dans une pareille situation qui leur rendoit la retraite impossible termineroit la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi; Carvajal choisit le terrain & disposa les troupes avec le discernement & les profondes connoissances militaires qui distinguoient toutes ses opérations. Les deux

Liv. VI
1547.

29 Décembre.

Les deux partis se préparent au combat.
1548.

9 Avril.

(1) Voyez la NOTE XLVI.

(2) Zarate, *lib. VII*, c. 6. Vega, *p. 2*, *lib. V*, c. 27.

Liv. VI
1548.

armées s'avançant lentement l'une contre l'autre présentoient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & jusqu'aux simples soldats étoient habillés d'étoffes de soie ou de brocards, & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

L'armée de Gasca n'étoit pas si brillante, mais présentoit un coup-d'œil non moins singulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cuzco & d'un grand nombre d'ecclésiastiques, parcouroit les rangs, répandant des bénédictions & encourageant ses soldats à remplir courageusement leur devoir.

L'action étoit près de commencer, lorsqu'on vit Cepeda donner des éperons à son cheval & galoper vers le président auquel il se rendit. Garcilasso de la Vega & d'autres officiers considérables suivent son exemple. Leur désertion frappe tout le reste d'étonnement. La confiance mutuelle sans laquelle

il

(1) Zarate, *lib. VI, c. 2.*

Pizarre abandonné de ses troupes.

il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force se perd tout à coup. La défiance & la consternation se répandent de rang en rang; quelques-uns se dérobent en silence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre passe du côté des royalistes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs employent en vain l'autorité, les menaces & les prières. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du sort de l'empire du Pérou est entièrement dispersé. Pizarre, se voyant perdu sans ressource, demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous reste-t-il? rien, répond l'un d'eux, que de nous jeter au milieu de nos ennemis & de mourir en Romains. Abattu par un revers si inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil; &, avec une lâcheté qui démentoit son ancienne réputation, il se rendit à un des officiers de Gasca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris.

Gasca, heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de sang ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal & un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels & les plus distingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lende-

LIV. VI.
1548.

Pis.

Et mis à
mort.

LIV. VI.
1543.

main. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité & parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès il n'entreprit point de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnoit à être pendu il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois*. Entre son jugement & son exécution il ne montra aucun remords du passé ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendoient visite avec la même gaieté grossière & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda, plus criminel que l'un & l'autre, auroit eu la même destinée; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique & si décisif. Il fut envoyé prisonnier en Espagne & mourut dans sa prison (1).

Dans les détails que les historiens contemporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de suite, on remarque plusieurs circonstances si frappantes & qui indiquent des mœurs si singulières qu'elles méritent de fixer notre attention.

(1) Zarate, *lib. VII*, c. 6, 7, 8. Gomera, c. 185, 186. Vega, p. 2, *lib. V*, c. 30, &c. Fernandès, *lib. II*, c. 86, &c. Herrera, *decad. 8*, *lib. IV*, c. 14, &c.

Quoique les conquérans du Pérou fussent des hommes des dernières classes de la société & que la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui se disputoient l'autorité il ne se trouvoit pas un seul homme qui servit pour une paie. Tout aventurier au Pérou se regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs chacun se déterminoit selon son propre jugement ou ses affections, regardoit son général comme son compagnon de fortune, & se feroit cru dégradé en recevant une solde de lui. La plupart de leurs chefs devoient leur élévation à leur valeur & à leurs talens & non à leur naissance; & chacun de leurs compagnons de guerre espéroit de s'ouvrir une route à la richesse & au pouvoir par les mêmes moyens (1).

Mais ces troupes, servant ainsi sans aucune paie régulière, ne se levoient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accou-

Liv. V.
1548.

Point de
troupes
payées
dans les
guerres
villes du
Pérou.

Entretien
des trou-
pes extrê-
mement
dispen-
dieux.

(1) Vega, p. 2, lib. IV, c. 38, 41.

LIV. VI.
1548.

tumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même passion, il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes & de se les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promesse de grands établissemens, recevoient encore du chef auquel ils se donnoient des sommes considérables. Il en coûta cinq cents mille pezos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes (1). Gasca en dépensa neuf cents mille pour former le corps qu'il conduisoit contre les rebelles (2). Les concessions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récompense après la victoire étoient encore plus exorbitantes. Cepeia, pour l'adresse & la perfidie qu'il avoit montrées à persuader à la cour de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre, obtint une concession qui lui valoit cent cinquante mille pezos de revenu annuel (3). Hinojosa, qui se détacha

Récompenses excessives aux particuliers.

(1) Fernandès, *lib. II, c. 54.*

(2) Zarate, *lib. VII, c. 10.* Herrera, *decad. 3, lib. V, c. 7.*

(3) Gomera, *c. 164.*

un des premiers de Pizarre & livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou, obtint en terres un revenu de deux cents mille pezos (1). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence, on récompensoit les simples soldats en proportion.

Des changemens de fortune si rapides produisoient les effets qu'on devoit en attendre, donnoient naissance à de nouveaux besoins & à de nouveaux desirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acqueroient tout à coup le goût de la profusion, de la dissipation, & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupoit les uns; les autres se livroient au luxe le plus dispendieux (2). Le dernier soldat au Pérou se feroit cru dégradé en marchant à pied; & , malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais, quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils af-

liv. VI.
1548.

Profusion
& luxe des
militaires
Espagnols

(1) Vega, p. 2, lib. VI, c. 3.

(2) Herrera, decad. 5, lib. II, c. 3, decad. 8, lib. VIII, c. 10.

Liv. VI. frontoient le danger & la mort avec la même
1548. intrépidité ; & , animés par l'espérance de
 nouvelles récompenses , ils ne manquoient ja-
 mais en un jour de bataille de déployer toute
 leur ancienne valeur.

Férocité
 de leurs
 guerres ci-
 viles.

Avec leur courage ils conserverent toute
 leur première férocité. En aucun pays la
 guerre civile n'a été faite avec plus de fu-
 reur que parmi les Espagnols du Pérou.
 L'avarice se joignit aux passions qui rendent
 les querelles atroces entre des concitoyens ,
 & donnoit à leur inimitié plus de violence
 & de durée. La mort d'un ennemi entraî-
 nant la confiscation de ses biens , on ne fai-
 soit point de quartier dans les combats.
 Après la victoire tout homme riche étoit
 exposé aux accusations , ou aux derniers at-
 tentats de la vengeance. Sur les plus légers
 soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des
 plus riches habitans du Pérou. Carvajal en fit
 mourir un plus grand nombre , sans chercher
 même de prétexte pour justifier sa cruauté.
 Il périt presque autant d'hommes par la main
 du bourreau que dans les batailles (1) , &
 presque tous furent condamnés sans forme
 de procès.

(1) Voyez la NOTE XLVII.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitoient n'étoit pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentimens d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement & la droiture qui domine dans le caractère Espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été entièrement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avoit embrassé d'abord & les associés avec lesquels il avoit été uni, & qui ne violât tous ses engagements. Le vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de leur place de soutenir l'autorité. Les instigateurs & les complices de la révolte de Gonzale Pizarre furent les premiers à l'abandonner & à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme qu'il avoit choisi entre tous ses officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jeterent

Liv. VI.
1548.

Leur mauvaise foi à observer les traités.

LIV. VI.
1548.

leurs armes sans rendre de combat & abandonnerent un chef qui les avoit si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général & si peu dissimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme, & qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays très-éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne sent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où l'espoir du gain n'a point de bornes, où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises: ce n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trouver autant d'avidité, de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou.

Gasca
cherche
des occu-
pations
pour ses
soldats.

A la mort de Pizarre tous les mécontents mirent bas les armes, & la tranquillité parut entièrement rétablie; mais deux objets intéressans demandoient encore l'attention du président. L'un étoit de trouver sur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui remplissoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles, l'autre d'accorder des

récompenses convenables à ceux à la valeur & à la fidélité desquels il devoit ses succès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête & en chargeant Diege Centeno de la découverte des vastes régions que traverse la riviere de la Plata. La réputation de ces chefs & l'esperance d'améliorer leur sort dans des pays nouveaux, attira sous leurs drapeaux la soldatesque la plus indigente & la plus emportée & bannit presqu'entièrement de la colonie cet esprit de mutinerie que Gasca redoutoit.

La seconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *répartimientos* ou distributions de terres & d'Indiens qui restoient à faire en conséquence de la mort ou de la fuite des rebelles ou des confiscations prononcées contr'eux passoiēt deux millions de pezos en revenu annuel. Gasca, devenu maître de disposer de cette immense propriété, conserva le même désintéressement qu'il avoit montré jusques-là, & n'en voulut pas réserver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de sollicitateurs, & la vanité ou l'avarice de chacun lui faisant exagérer ses services & les récompenses qu'il

Liv VI.
1548.

Il partage
les terres
aux Espa-
gnols qui
l'ont aidé
dans sa
conquête.

Liv. VI.
1548. attendoit, les prétentions de tous étoient si exorbitantes qu'il devenoit impossible de les satisfaire. Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention; &, pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les droits de chacun, il se retira avec l'archevêque de Lima & un seul secrétaire dans un village situé à douze lieues de Cuzco. Là il employa plusieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendants, selon l'importance des services que chacun avoit rendus & de ceux qu'il pouvoit rendre encore dans la suite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé, il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de son décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

24 Août.

Mécon-
tamment
causé par
cette dis-
tribution.

L'indignation fut aussi grande que l'avoit prévu Gasca. La vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, le désespoir & toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie,

des menaces & des malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité & d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à en venir aux armes ces discours séditieux auroient été bientôt suivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leur griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet esprit de mutinerie & la guerre civile fut éloignée pour quelque tems (1).

LIV. VI.
1548.

Gasca cependant, considérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint, travailla avec la plus grande assiduité à adoucir les mécontents en donnant des gratifications considérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en auroit de vacans, en les caressant & les flattant tous; mais, afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que les dispositions passagères qu'il leur inspiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en rétablissant

1549.
Il rétablit
l'ordre.

(1) Zarate, lib. VII, c. 9. Gomera, cap. 187. Vega, p. 2, c. 1, &c. Fernandès, p. 2, lib. I, c. 1, &c. Herrera, d. ca. 3, lib. IV, c. 17, &c.

Liv. VI.
1549. une administration régulière dans toutes les parties de l'empire. Il introduisit l'ordre & la simplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens sur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppression & les faire instruire dans les principes de la religion sans priver les Espagnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainsi rempli sa mission, Gasca, desirant de retourner à sa vie privée, commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale & fit voile pour l'Espagne. Comme durant l'anarchie & les troubles des quatre dernières années il n'avoit été fait aucune remise au trésor du roi, il emportoit avec lui treize cents mille pezos épargnés sur le revenu public par son économie & le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

1550.
Et part pour l'Espagne.

Comment il y est reçu.

Il fut reçu dans sa patrie avec l'admiration universelle que méritoient ses talens & des vertus aussi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Eu-

(1) Fernandès, *lib. II, c. 18.*

rope pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse & son habileté il suppléa aux moyens qui lui manquoient, & créa, pour ainsi dire, les instrumens propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit jusques-là suivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dûs à ses talens sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avoit jusqu'alors séduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelque autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intrépidité. Il avoit partagé à ses compatriotes des possessions dont l'étendue & le revenu étoient si immenses, qu'on n'avoit encore rien vu de pareil à la disposition d'un simple particulier; & il demouroit dans sa première pauvreté: en même-tems qu'il rapportoit au trésor royal des sommes immenses, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit

LIV. VI.
1550. contractées pendant son expédition (1). Tant de mérite & de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia, & cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde.

Malgré les sages réglemens de Gasca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie & de désordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur espérance & disposés à faire éclater leur mécontentement, & tant de soldats mutins prêts à les suivre, il n'étoit pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par plusieurs révoltes. Mais, comme ces orages ne furent que passagers, & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainsi dire nationaux, les détails en seroient étrangers à l'objet de cette histoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui est violent dans

(1) Manuscrit entre les mains de l'Auteur.

le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée; & , en emportant les humeurs vicieuses qui les avoient causés, ils contribuèrent à la fin à fortifier la société qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, plusieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers sans frein que la renommée de leurs succès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns des autres. Chaque parti, triomphant alternativement, dépeuploit le pays en mettant à mort ou bannissant ses adversaires. Il ne resta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans & les plus disposés à se renfermer dans le cercle d'une industrie paisible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés aussi solidement établie que dans aucune autre colonie Espagnole.

LIV. VI.
1550.

Fin du sixieme Livre.



NOTES

ET ECLAIRCISSEMENTS.

NOTE PREMIERE, pag. 2.

LA connoissance de tout ce qui s'est passé à la conquête de la nouvelle Espagne nous vient de sources plus authentiques & plus originales que celles qui nous ont transmis les autres événemens de l'histoire de l'Amérique; & parmi ces monumens, il n'y en a pas de plus précieux & de plus anciens que les lettres adressées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès se rendit bientôt indépendant de Velasquès, il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ses opérations qui pût lui mériter l'approbation de son souverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à la Vera cruz le 16 juillet 1519, & doit avoir été remise à l'empereur pendant son séjour en Allemagne, puisqu'il quitta l'Espagne le 22 Mai de cette année, pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Espagne & en Allemagne toutes les recherches possibles pour trouver une copie de cette lettre, mais inutilement.

blement; Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conséquence, parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Espagne ne devoit contenir rien d'essentiel. Mais, en cherchant la lettre de Cortès, on a trouvé dans la bibliothèque impériale de Vienne la copie d'une lettre écrite à l'empereur par la colonie de Vera-cruz. J'en ai donné le précis à la fin des notes du quatrième volume. La seconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Séville en 1522; la troisième & la quatrième parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramusio leur donna une plus grande publicité en les insérant dans son précieux recueil. Ces lettres contiennent une histoire exacte & précise de l'expédition de Cortès, avec plusieurs particularités intéressantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès, Le style en est simple & clair; mais, comme il avoit le plus grand intérêt à présenter ses opérations sous le jour le plus favorable, il est à croire qu'il a exagéré ses victoires, diminué ses pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu se porter.

L'ouvrage qui suit celui de Cortès est la *Cronica de la Nueva España*, par *Francisco Lopez de Gomera*, publié en 1554. Le mérite historique de Gomera est très-distingué; sa manière de narrer est claire, facile, toujours agréable & souvent

même élégante; mais il est quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après son retour de la nouvelle Espagne, & par l'ordre de qui il composa sans doute cet ouvrage, le fait soupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de son héros, & à cacher ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à sa gloire. Herrera l'accuse de ce défaut dans une occasion, *Decad. 2, lib. III, c. 2*, & ce n'est pas la seule où sa prévention paroît manifestement. Cependant il a écrit avec tant de liberté sur plusieurs mesures prises par la cour d'Espagne, que les copies de son histoire des Indes & de sa chronique furent retirées par un décret du conseil des Indes; on les regarda même long-tems en Espagne comme des livres prohibés, & ce n'est que depuis peu qu'on a accordé la permission de les publier. *Pinelo, biblioth. p. 589.*

La Chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Castillo à composer son *historia Verdadera de la conquista de la Nueva España*. Compagnon de Cortès dans toutes ses batailles, il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Espagne, & s'étoit trouvé dans toutes les occasions périlleuses. Lorsqu'il vit que ni lui-même ni la plupart de ses compagnons n'avoient été cités par Gomera, mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès seul, ce brave vétérân prit avec indignation la plume & composa son *histoire véri-*

aique. Elle contient un récit minutieux & prolix de toutes les opérations de Cortès, dans un style aussi dur & aussi bas qu'on peut l'attendre d'un soldat non lettré. Mais, comme il parle de faits dont il a été le témoin & souvent un des principaux acteurs, sa narration porte tous les caractères de la vérité; elle est d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails si intéressans, avec une vanité si amusante, mais si pardonnable dans un vieux soldat, qui (comme il s'en vante lui-même) s'est trouvé à cent dix-neuf batailles, que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès, dans un traité de *Insulis nuper inventis*, qu'il a joint à ses *Decades de rebus Oceanicis & novo orbe*; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après son premier débarquement. Cet ouvrage, qui est court & superficiel, paroît contenir les relations données par Cortès même dans ses premières lettres, embellies de plusieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les historiens modernes ont puisé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Espagne, c'est l'*historia de la conquista de Mexico*, par D. Antonio de Solis, publié pour la première fois en 1684. Je ne connois point d'auteur que sa gloire littéraire ait plus élevé au-des-

fus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue Castillanne ; & , s'il est permis à un étranger de hasarder son opinion sur une matière dont les Espagnols seuls doivent être juges , j'ose dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais, quoique son langage soit correct, sa diction n'est rien moins que claire. Ses phrases trop soignées ont souvent de la roideur & quelquefois de l'enflure ; les figures dont il se sert sont communes ou impropres & ses réflexions superficielles. On pourroit cependant lui pardonner aisément ces défauts, si d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités nécessaires à un historien. Dépourvu de cette patience industrieuse qui conduit à la connoissance du vrai, & de l'impartialité qui pèse tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir son système favori en faisant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus ; ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses & fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas consultées, & quoiqu'il critique souvent Gomera, il n'en préfère pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs Espagnols Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonstancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le soin & l'attention avec lesquels il a consulté non seulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jeter quelque lumière sur l'objet de ses recherches, surtout l'impartialité & la candeur qu'il a mis dans ses jugemens, rendent ses décades fort précieuses. On pourroit même à juste titre le placer parmi les meilleurs historiens de sa nation sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événemens du nouveau monde; ce qui rend son ouvrage si diffus, si obscur & si décousu que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on rassemble les diverses circonstances d'un fait. Au reste, il indique les sources où il a puisé pour composer son recueil. *Decad. 6, lib. III, c. 19.*

NOTE II, pag. 5.

Cortès se proposoit de suivre Ovando lorsqu'il partit pour son gouvernement en 1502; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obscure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur sur lequel il étoit monté s'écroula, & Cortès fut si grièvement blessé qu'il lui fut impossible de faire le

voyage. *Gomera Cronica de la Nueva España, c. 1.*

NOTE III, pag. 8.

Cortès avoit deux mille pezos entre les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux sommes réunies font environ vingt-trois mille sept cents cinquante livres tournois; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette somme fort modique. *Herrera, Decad. 2, lib. III, c. 2, B. Diaz, c. 20.*

NOTE IV, pag. 14.

Les noms de ces braves officiers dont il fera souvent parlé dans cette histoire, sont Juan Velasquès de Leon, Alonso Hernandès Portocarrero, Francisco de Montejo, Christoval de Olid, Juan d'Escalante, Francisco de Morla, Pedro de Alvarada, Francisco de Salceda, Juan de Escobar, Ginès de Nortez. Cortès commandoit en personne le vaisseau amiral, Francisco de Orozeo, officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le commandement de l'Artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée & se nommoit Alaminos.

NOTE V, pag. 17.

Les Espagnols ne perdirent dans ces différens combats que deux hommes; mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas

nécessaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu considérables qu'ils faisoient, les Espagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces succès à Saint-Jacques, leur patron, qui combattoit, disent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du destin des batailles. Gomera est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette histoire, & sa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur J. C. & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit si supérieur à celui des Espagnols que si chacun d'eux eût seulement jeté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que Gomera dit être apparue sur un cheval gris pommelé ait été monseigneur l'apôtre St. Jacques ou monseigneur St. Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu François de Morla monté sur un pareil cheval; mais un misérable mortel comme moi ne méritoit pas sans doute de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient

passées comme Gomera le dit ; mais, avant d'avoir lu sa chronique, je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé, c. 34.

NOTE VI, pag. 25.

Plusieurs historiens Espagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens, chargés de ces présens, les avoient apportés de la capitale dans un aussi court espace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable, & Gomera rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent qui avoit été préparé pour Grijalva lorsqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, se trouvoit tout prêt, lorsque Montezume envoya des ordres pour le donner. *Gomera Cron. c. 27, pag. 28.*

Suivant B. Diaz del Castillo, le plat d'argent qui représentoit la lune, valoit seul plus de vingt-mille pezos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cents livres tournois.

NOTE VII, pag. 33.

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux instructions de Velasquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune.

Mais

Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacottile de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès, pour gagner leur amitié, encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz, c. 41.*

NOTE VIII, pag. 51.

Gomera a publié un catalogue des différens articles qui composoient ce présent *Cron. c. 49.* P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne, & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très-curieuse, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différens arts de luxe. *De Insulis nuper-inventis, Lib. p. 354, &c.*

NOTE IX, pag. 60.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eues à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons : Cortès, dans sa seconde lettre à l'empereur, datée

de Segura de la Frontera, le 30 octobre 1520 ; dit que les troupes Tlascalanes se montoient dans la premiere bataille à six mille hommes, dans la seconde à cent mille, & dans la troisieme à cent cinquante mille : *Relat. ap. Ramus. tom. III, p. 228.* Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire & qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montoit, à la premiere bataille à trois mille, *p. 43* ; à la seconde à six mille, *ibid* ; à la troisieme à cinquante mille, *p. 45.* Gomera, qui fut le chapelain de Cortès après son retour en Espagne, & qui publia sa chronique en 1552, suit le calcul de Cortès, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlascalans, *p. 49.* C'étoit sans doute l'intérêt de Cortès de présenter sous un jour favorable & ses dangers & ses exploits ; car il n'y avoit que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses & celles de ses compagnons, n'avoit pas le même intérêt à les exagérer, & il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de 150 mille hommes sans de grands préparatifs, & sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux Amé-

ricains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Espagne, car on l'appeloit *le pays au pain*, les Espagnols furent obligés, pendant leur marche, à ne subsister que de *Tunas*, espece de fruit qui croît sans culture dans les champs. *Herrera, dec. 2, Lib. VI, c. 5, p. 182.*

NOTE X, pag. 66.

On dit que ces malheureuses victimes étoient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour servir d'espions. On avoit pris & renvoyé tant de prisonniers, & les Tlascalans avoient fait passer tant de messagers dans les quartiers des Espagnols, qu'il n'y avoit aucune raison de hasarder la vie d'un si grand nombre de personnes considérables pour prendre des informations sur la situation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru si révoltante aux historiens Espagnols postérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a si cruellement punis. *Herrera dit qu'il fit couper les mains à sept & les pouces à quelques autres, Decad. 2, lib. II, c. 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou*

quinze & les pouces au reste, *Lib. II, c. 20.*
 Mais Cortès lui-même, *Relat. p. 228, B. &*
Gomera d'après lui, c. 48, affirment que les cin-
 quante eurent les mains coupées.

NOTE XI, pag. 70.

Les chevaux étoient ce qui caufoit le plus grand étonnement à tous les peuples de la nouvelle Espagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faisoient qu'un feul monstre d'une forme horrible, semblable aux centaures, & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorsqu'ils s'aperçurent de leur erreur, ils s'imaginèrent que ces animaux dévoreroient les hommes pendant la bataille, & que, quand ils hennissoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Espagnols n'étoit pas de les détromper sur ce sujet. *Herrera, decad. 2., Lib. VI, c. 11.*

NOTE XII, pag. 77.

Suivant Barth. de Las Casas, il n'y avoit aucune raison de faire ce massacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Espagne. *Relac. de la Destruye, p. 17, &c.* Mais le zèle de las Casas le porte souvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz, c. 83,* dit que les

premiers missionnaires, envoyés par l'empereur dans la nouvelle Espagne, firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conspiration contre les Espagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit sans doute intéressé alors à gagner l'esprit de Montezume; il n'est donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche si propre à l'aliéner des Espagnols s'il ne l'avoit pas jugée nécessaire à sa propre conservation. Mais il est vrai aussi que les Espagnols qui servoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient si peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans, comme coupables sur la preuve la moins certaine. La sévérité du châtement étoit d'ailleurs excessive & atroce.

NOTE XIII, pag. 78:

Cette description est prise littéralement de Bernal Diaz del Castillo, trop peu instruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir son récit. Il rapporte dans un style simple & grossier ce que lui-même & ses compagnons penserent à cette occasion: „ qu'on ne s'étonne pas, dit-il, si j'écris de cette maniere ce qui s'est passé alors, car il faut penser que c'est une chose que de rapporter.

& une autre d'avoir vu des choses qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par les hommes, c. 86, p. 64, B."

NOTE XIV, pag. 95.

B. Diaz del Castillo nous donne une idée des fatigues & des souffrances qu'ils éprouverent à cette occasion & dans plusieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils restèrent à Mexico, tous, sans aucune distinction entre les officiers & les soldats, dormirent tout armés avec leurs cotes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre sur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de se tenir prêts comme s'ils avoient été de garde. „ Ce qui me devint si familier, ajoutet-il, qu'aujourd'hui même quoique fort avancé en âge, je dors toujours avec mes habits & jamais dans un lit. Lorsque je visite mon *encomienda* je fais porter, par égard pour mon rang, un lit avec mes bagages ; mais je n'en fais jamais usage, parce que je dors tout habillé, & que je me promene souvent la nuit en plein air pour voir les étoiles suivant mon ancienne habitude ". c. 108.

NOTE XV, pag. 99.

Cortès lui-même, dans sa seconde lettre à l'empereur, n'explique point les motifs qui le portèrent à condamner Qualpopoca aux flammes, à faire mettre Montezume aux fers, *Ramus III*, 236.

B. Díaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, & la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on vouloit prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca; c. 95, p. 75. Mais, puisque Montézume étoit le prisonnier de Cortès & entièrement en son pouvoir, il ne pouvoit rien craindre de lui, & l'insulte faite à ce monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézume de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca, Cr. 89. Herrera est du même sentiment; *Decad.* 2, *lib. VIII*, c. 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages semble fort étrange. Solis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézume, afin qu'il ne fit aucun effort pour faire délivrer les victimes; mais ce monarque étoit si soumis, & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la manière dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE XVI, pag. 105.

Solis, *Lib. IV*, c. 3, prétend que ce fut Montézume lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint sa conduite en cette occasion comme fondée sur la plus profonde politique, & suivie avec tant d'adresse que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les historiens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puisse justifier cette assertion. Jamais Montézume n'a montré en d'autres occasions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en se soumettant à cet acte d'humiliation étoit naturelle, si l'on suppose qu'il a été involontaire. Mais, suivant Solis, elle auroit été contradictoire & incompatible avec son projet de tromper les Espagnols.

NOTE XVII, pag. 109.

Les Espagnols, malgré leur industrie & leur pouvoir, ne purent point trouver d'or dans plusieurs provinces. Dans d'autres ils ne se procurèrent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézume assura Cortès que le présent qu'il offroit au roi de Castille, après lui avoir rendu hommage, comprenoit toutes les richesses amassées par son pere, & qu'il avoit déjà donné aux Espagnols le reste de son or & de ses bijoux. B.

Diaz, c. 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cents marcs, *Cron.* c. 93; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs, *Relat.* 239, B. De sorte que la somme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raison de huit onces par marc; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

NOTE XVIII, pag. 110.

Solis, *Lib. IV*, c. 1, met en question la vérité de ce fait, par la seule raison qu'il étoit incompatible avec la prudence qui distinguoit le caractère de Cortès. Mais il auroit dû se rappeler l'impétuosité de son zèle à Tlascala qui n'avoit pas moins été imprudente. Il dit que la preuve est fondée sur le témoignage de B. Diaz del Castillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortès, & ils ont eu raison de le faire, puisque Cortès lui-même parle de cette action dans sa seconde lettre à l'empereur, & paroît même s'en glorifier. *Cortès, relat. Ramusf. III*, c. 140. Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doit puiser des lumières sur ses opérations.

NOTE XIX, pag. 116.

Herrera & Solis croient que Velasquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Espagne touchant la réception des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la chaleur avec laquelle Fonseca, évêque de Burgos, avoit épousé ses intérêts & condamné les procédés de Cortès. *Herrera, decad. 2, lib. IX, c. 18. De Solis, lib. IV, c. 5.* Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette supposition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 juillet 1519. *Herrera, decad. 2, lib. V, c. 4.* Ils débarquèrent à San-Lucar en octobre, suivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr, qui se trouvoit à la cour dans ce tems-là & qui communiquoit tous les événemens de quelque importance à ses correspondans jour par jour, leur marqua le premier décembre l'arrivée de ces agens, & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epist. 650.* Tous les historiens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur première audience de l'empereur à Tordefillas, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour y voir sa mere, en allant à Saint-Jacques de Compostelle. *Herrera, decad. 2, lib. V, c. 4. De Solis, lib. IV, p. 5.* Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordefillas le 11 mars 1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les présens

faits à Charles-Quint, *Epist.* 1655. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en avril 1520. Il est donc clair que Velasquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé à cette entrevue à Tordefillas, antérieure à ses préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroissent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Espagne, avec des pouvoirs aussi étendus, est datée du 13 novembre 1519. *Herrera, decad. 2, lib. III, c. 2.* Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu sa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. c. 96.*

NOTE XX, pag. 119.

Solis prétend que, comme Narvaès n'avoit point d'interprètes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converser avec eux que par le moyen des signes, & qu'il lui étoit également impossible d'avoir quelque commerce avec Montézume, *lib. IV, c. 7.* Mais c'est d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correspondance de Narvaès avec Montézume & avec ses sujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramus III, 244, A. C.* Cortès assure qu'il y avoit une espece de correspondance établie entre

Narvaès & les Mexicains; mais il n'explique point de quelle maniere elle se faisoit. Bernal Diaz supplée à ce défaut en disant que les trois désertheurs qui avoient joint Narvaès lui servoient d'interprètes, étant assez instruits de la langue du pays, *c. 110.* Il rapporte avec son exactitude ordinaire leurs noms & leurs caracteres, & parle, *chap. 122*, de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Espagnols demeuroient parmi les Mexicains; il n'étoit donc pas surprenant que quelques-uns d'entr'eux eussent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera, decad. lib. X, c. 1.* B. Diaz qui en fut le témoin & Herrera le plus exact & le plus instruit des autres Espagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secreete avec Montézume, *decad. 2, lib. IX, c. 18. 19.* Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès, son héros, que Montézume ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable, quand on pense à la maniere indigne dont il avoit été traité, & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faliciter la conquête du nouveau monde, *lib. IV, c. 7.* Ce qu'il y a de vrai, c'est

que, malgré la crainte que Montézume avoit des Espagnols, il n'étoit pas moins impatient de recouvrer sa liberté.

NOTE XXI, pag. 140.

J'ai pris ces mots de l'histoire anonyme de l'établissement des Européens en Amérique, publiée par Dodfley, en 2 vol. in-8^e, ouvrage d'un mérite si reconnu que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce siècle doive rougir de s'en avouer l'auteur.

NOTE XXII, pag. 148.

Les historiens contemporains ne s'accordent point sur le nombre des hommes que les Espagnols perdirent en cette occasion. Cortès, dans sa seconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués, *Relat. ap. Ramus III, p. 249, A.* Mais son intérêt exigeoit alors qu'il laissât ignorer à la cour d'Espagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'essuyoient ses compatriotes, évalue cette perte à deux cents hommes, *lib. IV, c. 19.* B. Díaz assure qu'ils perdirent huit cents soixante-dix hommes, & que quatre cents quarante seulement s'échappèrent de Mexico, *c. 128, p. 108, B.* Palafox, évêque de los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif sur les événemens arrivés à ses com-

patriotes dans la nouvelle Espagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, p. 22. Gomera évalue cette perte à quatre cents cinquante hommes, *Cron. c.* 109. Quelques mois après, Cortès, ayant reçu plusieurs renforts, fit la revue de ses troupes & trouva qu'elles montoient seulement à cinq cents quatre vingt-dix hommes. *Relat. apud. Ramus III*, p. 255, E. Comme Narvaès avoit amené huit cents quatre-vingt hommes dans la nouvelle Espagne, & qu'alors environ quatre cents soldats de Cortès vivoient encore, il est évident que sa perte à la retraite de Mexico doit avoir été beaucoup plus considérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à relever les dangers & les fatigues auxquels ses compagnons & lui avoient été exposés, peut avoir exagéré le nombre des morts, mais je crois qu'on ne peut pas l'estimer à moins de six cents hommes.

NOTE XXIII, pag. 177.

On voit quelques restes de ce grand ouvrage, & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on construisit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana*, vol. I. pag. 531.

NOTE XXIV, pag. 188.

Le poste d'Alvarado, sur la chaussée de Tabuca,

étoit le plus voisin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient observer distinctement delà tout ce qui se passoit lorsque leurs compagnons furent sacrifiés. *Relat. ap. Ramus III, p. 273, E. B. Diaz*, qui étoit de la division d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ses yeux, *c. 152, p. 148, B. 149, A.* Il décrit avec son ingénuité ordinaire l'impression que lui fit ce spectacle, & sa franchise est celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être suspect. „ Avant que j'eusse vu, dit-il, la poitrine de mes compagnons ouverte, leurs cœurs palpitans offerts à une affreuse idole, & leur chair dévorée par nos cruels ennemis, j'étois accoutumé à marcher au combat, non-seulement sans crainte, mais avec une grande intrépidité; mais depuis ce moment-là je ne m'approchai jamais des Mexicains pour les combattre sans une secrète horreur; je frémissois en pensant à la mort cruelle que mes amis avoient subie.” Il a soin d'ajouter que cette crainte cessoit aussitôt que le combat étoit engagé, & sa valeur reconnue en toute occasion ne peut laisser aucun doute sur son récit. *B. Diaz, c. 156; p. 157, A.*

NOTE XXV, pag. 196.

Une circonstance de ce siège mérite de fixer notre attention. Le récit que les historiens Espagnols font des armées nombreuses employées à l'attaque & à la défense de Mexico, paroît incroya-

ble. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à son service 150 mille auxiliaires Indiens. *Relat. ap. Ramus III, p. 275, E.* Gomera dit qu'il y en avoit plus de 200 mille, *Cron. c. 136.* Herrera, auteur d'une plus grande autorité, assure aussi qu'ils étoient au nombre d'environ 200 mille, *decad. 3, lib. I, c. 19.* Aucun des historiens contemporains ne marque positivement le nombre des personnes qui se trouverent au siege de Mexico; mais Cortès parle souvent de Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture; & si l'on peut ajouter foi à ces rapports, il est à croire que plus de deux cents mille Indiens se trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres nécessaires pour la subsistance d'une si grande multitude, assemblée pendant trois mois dans une place, & les soins que les Mexicains auroient dû prendre pour les rassembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore si imparfaite, où il n'y avoit aucun animal domestique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan si compliqué. Les Espagnols, malgré leurs soins & leur attention, furent très-mal nourris, & se trouvoient souvent réduits à la plus affreuse extrémité faute de vivres. *B. Diaz, p. 142. Cortès, relat. 271, D.* Cortès parle une fois en passant de la subsistance de son armée, & après avoir avoué qu'il se trouvoit

trouvoit souvent dans le plus grand besoin, ajoute qu'il recevoit des secours des naturels, qui lui apportoiént du poisson & des fruits auxquels il donne le nom de *cerises du pays*, *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *cerasas de la tierra*, & que, quand la saison en étoit passée, ils avoient d'autres fruits qu'il appela *tunas*; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrirent & qu'il nomme *quilites*, p. 142. Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat, *Cortès relat.* 176, C. B. Diaz confirme ce récit, & ajoute que, lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emporterent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou séchée, comme un présent fort précieux pour leurs parens, qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, p. 157. Solis, qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les auxiliaires qui se nourrissoient de chair humaine, est très-attentif à prouver qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains, *lib. V, c. 24*; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule, & en plusieurs occasions Cortès parle sans en témoigner

d'horreur, de ces repas Indiens, qui leur étoient devenus très-familiers. Mais, malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere possible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les historiens Espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté, c'est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo, le plus naïf de tous les *historiadores primitivos*. „ Lorsque Gomera, dit-il, rapporte en quelques endroits que nous avons eu tant de milliers d'Indiens pour alliés, & d'un autre côté, qu'il y avoit tant de milliers de maisons dans telle ou telle ville, on ne doit avoir aucun égard à son énumération, parce que son autorité ne peut être d'aucun poids à cet égard, le nombre des hommes ou des maisons n'étant pas la cinquieme partie de ce qu'il dit. Si l'on additionnoit les différens nombres qu'il cite, ce pays contiendrait plus de millions d'hommes qu'il n'y en a dans la Castille, ” c. 129. Mais, quoiqu'on puisse rabattre beaucoup des calculs que les Espagnols ont donnés des forces Mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort considérables; car il n'y avoit qu'une très-grande supériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cents Espagnols, commandé par un général aussi habile que Cortès.

NOTE XXVI, pag. 215.

En parlant des procédés cruels & tyranniques des conquérans de la nouvelle Espagne, je n'ai pas pris pour guide Barth. de Las Casas, parce que le récit qu'il en fait, *relat. de la destruye*, p. 18, &c. est manifestement exagéré. C'est sur le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrivit sous ses yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans, qu'ils rapportent sans y ajouter aucun sentiment d'improbation. B. Diaz, contre sa coutume, n'en parle qu'en termes généraux, c. 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de ses compatriotes, dit bien que soixante Caciques & quatre cents personnes de distinction furent condamnés aux flammes; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres, *dec. 3, lib. V, c. 7*. Mais cela est contraire au témoignage de Gomera, qu'il paroît avoir consulté, puisqu'on retrouve plusieurs de ses expressions dans ce même passage. Les historiens Espagnols les plus authentiques parlent de la punition de Guatimosin. Torquemada a extrait d'une histoire de Tezeuco, écrite en langue Mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimosin que ceux des écrivains Espagnols, *Mon. Indiana* 1. 575. Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve positive pour justifier un pareil acte de cruauté. B. Diaz assure que Guatimosin & ses

malheureux compagnons attesterent leur innocence en rendant le dernier soupir, & que plusieurs soldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuste & inutile, p. 200, B, 201, A.

NOTE XXVII, pag. 219.

Cette expédition avoit pour motif de punir Christoval Olid, un de ses officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à se former une juridiction indépendante. Cette révolte parut si dangereuse à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid, qu'il marcha lui-même à la tête des troupes destinées pour l'appaiser. Suivant Gomera, il fit plus de mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaisses forêts, de montagnes escarpées, de rivières profondes, peu habitée & cultivé seulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puissent égaler ce qu'il souffrit par la famine, par les hostilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute espece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de son courage, de la force de son esprit, de sa persévérance & de sa patience que dans aucun autre

période de sa vie, *Herrera, decad. 3, lib. VI, VII, VIII, IX. Gomera Cron. c. 163-177. B. Diaz, 174-190.* Si l'on écrivoit la vie de Cortès, le récit de cette expédition, en occuperoit une place considérable. Mais, dans une histoire générale de l'Amérique, il suffisoit d'en faire mention parce qu'elle ne produisit point de grands événemens.

NOTE XXVIII, pag. 221.

Suivant *Herrera*, le trésor que Cortès apporta avec lui, consistoit en quinze cents marcs d'argenterie travaillée, deux cents mille pezos d'or fin, & dix mille d'un moindre aloi, plusieurs diamans de grand prix, un entr'autres valant quarante mille pezos, & plusieurs ornemens & bijoux de prix, *decad. 4, lib. III, p. 8, lib. IV, c. 1.* Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pezos. *Gomera Cron. c. 237.* Il laissa à ses fils une fortune très-considérable. Nous avons cependant déjà remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérans à la première réduction de Mexico étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout à fait destituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les trésors de Montézume & de Guatimofin: d'avoir distrait le quint du roi, & d'avoir privé ses com-

paghons de ce qui leur étoit dû: *Herreta, decad. 3, lib. VIII, c. 15; decad. 4, lib. III, cap. 8.* Quelques uns même des conquérans eurent de pareils soupçons, *B. Diaz, c. 157.*

NOTE XXIX, pag. 228.

En traçant les progrès des armes Espagnoles dans la nouvelle Espagne, nous avons suivi Cortès lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations: mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains & respectables.

C'est François Xerès, secrétaire de Pizarre, qui nous a donné la première relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple & naïf, qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533; car l'auteur retourna en Espagne en 1534, & fit imprimer, immédiatement après son arrivée, sa courte histoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho, officier qui servit sous Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit en Italien par Rumasio & inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter

la plus grande foi à tout ce que ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre; mais ces Espagnols étoient restés si peu de tems au Pérou, lorsqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu si peu de communication avec les habitans, qu'ils n'avoient qu'une connoissance fort bornée des mœurs & des usages de ce peuple.

L'historien contemporain qui vient ensuite, est Pierre Cieza de Leon, qui publia sa chronique du Pérou, à Seville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il se proposoit par la division générale de son ouvrage, ç'auroit été l'histoire la plus complète qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. il étoit très en état de l'exécuter, ayant servi pendant dix-sept ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une description du Pérou & de la plupart des provinces adjacentes, avec un détail historique des mœurs & des usages des naturels des pays, écrite avec si peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de son ouvrage.

Cette perte est amplement réparée par Don Augustin Zarate, qui en 1555 publia son *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Peru*. Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation & avoit été employé

au Pérou en qualité de contrôleur-général du revenu public. Son histoire, tant par le sujet que par la manière dont elle est écrite, est un livre fort estimable; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir observé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens, son témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, Don Diego Fernandès publia son histoire du Pérou, dont le seul objet est de rapporter les divisions & les guerres civiles des Espagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoissance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle; que d'ailleurs il possédoit un jugement sain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des historiens les plus distingués par l'exactitude de leurs recherches & par leur discernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilasso de la Vega, Inca, est celui qu'on peut regarder comme le dernier historien contemporain de la conquête du Pérou; car, quoique la première partie de son ouvrage, intitulé *Commentarios Reales del Origen de los Incas reies del Peru*, ne fût publiée qu'en 1609, soixante-seize ans après la mort d'Atahualpa, le dernier empereur; cependant, comme il étoit né au Pérou, d'un officier de distinction & d'une *Coya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autorisoit

à prendre le titre d'*Inca*; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas & qu'il étoit instruit des traditions de ses compatriotes, son autorité est fort estimée & souvent même préférée à celle de tous les autres historiens. Cependant, on ne peut regarder son ouvrage que comme un commentaire des écrivains Espagnols qui ont traité de l'histoire du Pérou, composé de citations prises des auteurs dont j'ai parlé. C'est l'idée qu'il en donne lui-même, *lib. I, c. 10*. Ce n'est pas seulement dans le récit des faits qu'il les suit servilement; mais il ne paroît pas mieux instruit qu'eux en expliquant les institutions & les cérémonies de ses ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos, est à peu près la même que celle d'Acosta. Il ne cite aucun exemple de la poésie des Péruviens, si ce n'est le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers Missionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *lib. II, c. 15*. Au reste, ce seroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'*Inca* le moindre ordre & le jugement nécessaire pour distinguer ce qui n'est que fabuleux d'avec ce qui est probable ou vrai. Malgré tous ces défauts son ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ses compatriotes. La connoissance qu'il avoit de la langue Péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains Espagnols,

& il y a inféré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui se sont perdus.

NOTE XXX, pag. 235.

On pourra se former une idée des peines qu'ils eurent à souffrir & de l'insalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui régna parmi eux. Pizarre conduisit avec lui cent douze hommes & Almagro soixante-dix; il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée; presque tous périrent de maladie; Xerès, pag. 180.

NOTE XXXI, pag. 239.

Cette île, dit Herrera, est si désagréable par l'intempérie de son climat, ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées & la multitude des insectes & des reptiles, que, lorsqu'on en parle, on se sert ordinairement de l'épithète d'*infernale*. On y voit rarement le soleil & il y pleut presque toute l'année. *Decad. 3, lib. X, c. 3.* Dampierre, qui toucha à cette île en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol. 1, pag. 172.* Pendant sa croisière sur cette côte, il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, & la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens Espagnols.

NOTE XXXII, pag. 260.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions Espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquièrent le Pérou.

NOTE XXXIII, pag. 262.

En 1740, Don Antoine Ulloa & Don George Juan allèrent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit suivie. On peut se former une idée de la difficulté de leur marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre Saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent à quatre vingt-dix milles, sans qu'on trouve ni eau, ni arbre, ni plante, ni verdure sur cette horrible étendue de sable brûlant. *Voyage, tome 1, p. 399, &c.*

NOTE XXXIV, pag. 269.

C'est avec justice que tous les historiens ont censuré le discours extravagant & déplacé de Valverde. Mais, quoiqu'il paroisse avoir été un moine fort ignorant, fort superstitieux & fort différent du bon Olmedo, qui accompagna Cortès, on ne peut cependant lui imputer entièrement son

abfurde apostrophe à Atahualpa. Son harangue est fans doute une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté par le junto des ecclésiastiques & des jurifconsultes Espagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la souveraineté du nouveau monde, & pour servir d'instruction aux officiers employés en Amérique, sur la manière dont ils devoient prendre possession d'un nouveau pays. Voyez vol. I, NOTE XXIII. Les sentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécile fanatisme d'un seul homme, mais à celle du siècle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui, s'il est vrai, suffit pour rendre Valverde non seulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils disent que, pendant toute l'action, ce moine ne cessa d'exciter les soldats au carnage, en leur conseillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe, *Gomera Cron. c. 113; Benzoni, hist. nov. orbis, lib. III, c. 3.* Cette conduite est bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens, & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV, pag. 271.

Il y a deux sentimens différens touchant la

conduite d'Atahualpa. Les historiens Espagnols, pour justifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonstrations d'amitié de l'Inca n'étoient que simulées, & qu'en accordant une entrevue à Pizarre à Caxamalca, son intention étoit de se défaire tout d'un coup de lui & de ses compagnons; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerès & de Zarate, lequel a été adopté par Herrera. Mais, si l'Inca avoit voulu détruire les Espagnols, il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé, & qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca avoient eu intention de tomber sur les Espagnols, il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable, armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre résistance, mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La manière dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avoit l'air d'une procession paisible & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite, vêtus de leurs habits de cérémonie, étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés, cependant,

s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahison, ou à un monarque qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la visite d'étrangers qui demandoient à être admis en sa présence comme amis, ou à un aventurier aussi hardi & aussi peu scrupuleux que l'étoit Pizarre, on ne peut guere balancer sur le choix du coupable. Malgré les soins des historiens Espagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il est facile de s'appercevoir que c'étoit son intention comme son intérêt de se saisir de l'Inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des mesures avant qu'il eût pu avoir le moindre soupçon des desseins de ce monarque.

Garcilasso de la Vega, très-soigneux de justifier les Péruviens ses compatriotes, du crime d'avoir voulu massacrer Pizarre & ses compagnons, ne craint pas moins d'accuser les Espagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca; ce qui lui fait adopter un autre sentiment. Il dit qu'un homme d'une taille majestueuse, avec une longue barbe & des habits qui descendoient jusqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme Inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du soleil, ce monarque bâtit un temple en son honneur, & y plaça une image aussi ressemblante qu'il fût possible à la forme singuliere sous laquelle il se montra à ses yeux. C'est dans ce temple qu'on lui rend des honneurs divins sous le nom de Viracocha; *P. I, lib. IV, c. 21, lib. V, c. 22.*

Lorsque les Espagnols parurent pour la première fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de ressemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du soleil descendus du ciel sur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Espagnols comme des envoyés du ciel, fut si éloigné de chercher à leur résister qu'il résolut de se soumettre aveuglément à leurs ordres. C'est à ces sentimens qu'on doit attribuer les démonstrations d'amitié & de respect de l'Inca, ainsi que la réception amicale qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans son camp, & la soumission respectueuse avec laquelle il se disposa à visiter le général Espagnol dans son quartier; mais, par l'ignorance grossière de l'interprète Philippillo, la déclaration des Espagnols & la réponse de l'Inca furent si mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cause de la catastrophe de Caxamalca.

Il paroît singulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération superstitieuse des Péruviens pour les Espagnols, ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, historiens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca; cependant les deux premiers servoient alors sous Pizarre, & le dernier se

rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ses envoyés avoient adressé aux Espagnols les discours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille soumission, & ils se seroient sans doute servis d'eux pour exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même sur la correspondance de l'Inca avec les Espagnols avant la rencontre de Caxamalca, soit fondé sur la supposition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins; *P. 2, lib. I, c. 17, &c.* cependant son inattention & son inexacritude ordinaires lui font dire dans un autre endroit que les Péruviens n'avoient remarqué la ressemblance des Espagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencèrent à les appeler Viracochas, *P. 1, lib V, c. 21*; ce qui se trouve confirmé par Herrera, *decad. 5, lib. II, c. 12*. Si l'on en croit les historiens Espagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus du ciel. Mais, dans ce cas, comme dans plusieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux, les idées de ceux qui s'expriment sont très-différentes des idées de ceux qui écoutent; car tel est l'idiôme des

langues Indiennes, ou telle est plutôt la simplicité de ceux qui les parlent, que, lorsqu'ils voient une chose qui leur étoit inconnue jusqu'alors & dont ils ignorent l'origine, ils disent qu'elle est venue du ciel. *Nagnès, Ramus. III, 327, C.*

Le récit que j'ai fait des sentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plausible que les deux autres, & se trouve plus conforme aux faits rapportés par les historiens contemporains.

Suivant Xerès, *p. 200*, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à six ou sept mille, *Ram. III, 274, D.* La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de massacrés, *P. 2, lib I. c. 25.* Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes, paroît être plus approchant de la vérité.

NOTE XXXVI, *pag. 273.*

Il n'y a point de preuve plus frappante de ce fait, que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cuzco, dont la distance est de six cents milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs souverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca, ils demandèrent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du soleil à Cuzco; &, quoique les

prêtres ne voulussent pas donner ces ornemens sacrés & que le peuple refusât de violer la demeure de leur dieu, les trois Espagnols dépouillèrent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ses richesses, & le respect des Péruviens pour eux étoit si grand, que, quoiqu'ils regardassent ce sacrilège avec étonnement, ils ne tentèrent pas de l'empêcher. *Zarate, lib. II, c. 6. Sancho, ap. Ramus. III, 375. D.*

NOTE XXXVII, pag. 289.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le butin fait à Cuzco fut partagé entre quatre cents quatre-vingt personnes, dont chacune reçut quatre mille pezos, ce qui fait un million neuf cents vingt mille pezos; *decad. 5, lib. VI, c. 3.* Mais, comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des soldats, la somme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée. *Gomera, c. 123, & Zarate, lib. II, c. 8,* se contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cuzco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus considérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, pag. 292.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus constant ni accompagnée de travaux aussi pénibles que celle

d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainsi que leur chef, des vétérans qui avoient servi sous Cortès & qui s'étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent consulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs souffrances, pourront se former quelque idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer jusqu'à Quito, en lisant le récit que Don Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à peu près par la même route; *Voyage, tome 1, p. 178, &c.* ou celui de M. Bouguer, qui se rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare son propre voyage avec celui du capitaine Espagnol, & donne par cette comparaison une idée frappante de la hardiesse & de la patience d'Alvarado, en forçant sa route à travers tant d'obstacles, *Voyage du Pérou, p. 28, &c.*

NOTE XXXIX. pag. 293.

Suivant Herrera, il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante cinq mille trois cents pezos en or & cinq mille quatre cents marcs de huit onces chacun d'argent, outre la vaisselle & les ornemens dont quelques uns étoient d'or & les autres d'argent; &, pour le compte des particuliers, la valeur de quatre cents quatre-vingt-dix-neuf mille pezos d'or, & cinquante-quatre.

mille marcs d'argent, *decad. 5, lib. VI, c. 13.*

NOTE XL, pag. 305.

Les Péruviens avoient recours à d'autres ruses de guerre que celles dont se servoient les Espagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval les mettoient hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention, *decad. 5, lib. VIII, c. 4.* Mais j'ai déjà observé dans le quatrième livre que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui habitent l'extrémité de l'Amérique méridionale; & il est plus probable que les Péruviens, ayant observé la dextérité avec laquelle ils s'en servoient à la chasse, l'ont adoptée eux-mêmes en cette occasion. Les Espagnols s'en trouvoient fort incommodés; *Herrera, ibid.* Il y a un autre exemple de l'industrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une rivière de son lit, ils inonderent une vallée où se trouvoit posté un corps d'Espagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté. *Herrera, decad. 5, lib. VIII, c. 5.*

NOTE XII, pag. 329.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera paroît le plus détaillé & le plus exact. Il est probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même; mais les dates ne sont pas marquées distinctement. Il commença à descendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de février 1541, & il arriva à l'embouchure de cette riviere le 26 d'août, ayant employé près de sept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine se rendit en moins de quatre mois de Cuenca à Para, établissement Portugais à l'embouchure de la riviere, quoique cette navigation soit beaucoup plus longue que celle d'Orellana; *Voyage*, p. 179. Il est vrai que les deux voyageurs étoient bien différemment pourvus pour leur voyage. Cette entreprise périlleuse, à laquelle l'ambition a engagé Orellana, & l'amour des sciences M. de la Condamine, fut faite en 1769, par madame Godin des Odanais pour aller rejoindre son mari. Il n'y a point d'histoire plus singulière ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle souffrit, des dangers auxquels elle fut exposée & des malheurs qu'elle essuya; dans cette route, sa conduite nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme, unie à la sensibilité & la tendresse qui sont particulières au sexe, *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine*.

NOTE XLII, pag. 334.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes, qui avoient été officiers de distinction sous Almagro, logeoient dans la même maison, n'ayant entr'eux qu'un seul manteau, qu'ils portoient tour à tour quand ils devoient paroître en public tandis que les autres étoient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons, ni de les voir, ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorsqu'ils se virent pauvres & méprisés, fans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les services ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques; *decad. 6, lib. VIII, c. 6.*

NOTE XLIII, pag. 351.

Herrera, le plus exact des historiens Espagnols, dit que Gonzale Pizarre possédoit des terres dans le voisinage de Chuquesaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'archevêché de Toledé, le plus riche siège épiscopal de l'Europe; *decad. 7, lib. VI, c. 3.*

NOTE XLIV, pag. 370.

Tous les historiens Espagnols décrivent sa marche & les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'à peine trouvera-t-on rien de composable dans l'histoire, tant pour la longueur de la retraite, que pour l'ardeur de la poursuite. Suivant son calcul, Pizarre poursuivit le vice-roi près de mille lieues; *lib. V, c. 16-20.*

NOTE XLV, pag. 389.

Suivant Fernandès, le plus instruit des historiens de ce tems, le butin se monta à un million quatre cents mille pezos, *lib. II, c. 79.*

NOTE XLVI, pag. 391.

Depuis le commencement, Carvajal avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gasca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de soutenir la démarche hardie qu'il lui avoit d'abord inspirée, il lui conseilla de se soumettre à tems à son souverain, comme le parti le plus sûr. Lorsque Pizarre reçut pour la première fois les offres du président, „ par Notre-Dame, dit Carvajal avec le ton de bouffonnerie qui lui étoit ordinaire, „ le prêtre donne des lettres de „ grace, & il les donne bonnes & à bon marché; „ il faut non-seulement les accepter, mais même

„ les porter comme des reliques autour de notre
„ col ”, *Fernandès, lib. II, c. 63.*

NOTE XLVII, pag. 398.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, sept cents hommes furent tués en combattant, & trois cents quatre-vingt furent pendus ou décapités; *Herrera, decad. 8, lib. IV, c. 4.* Plus de trois cents furent taillés en pieces par Carvajal; *Fernandès, lib. II, c. 91.* Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cents; *lib. VII, c. 1.*

Fin du troisieme Volume.







